LE FIGARO HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

Août-septembre 2023 – Bimestriel – Numéro 69

Quand l'Europe découvrait le monde

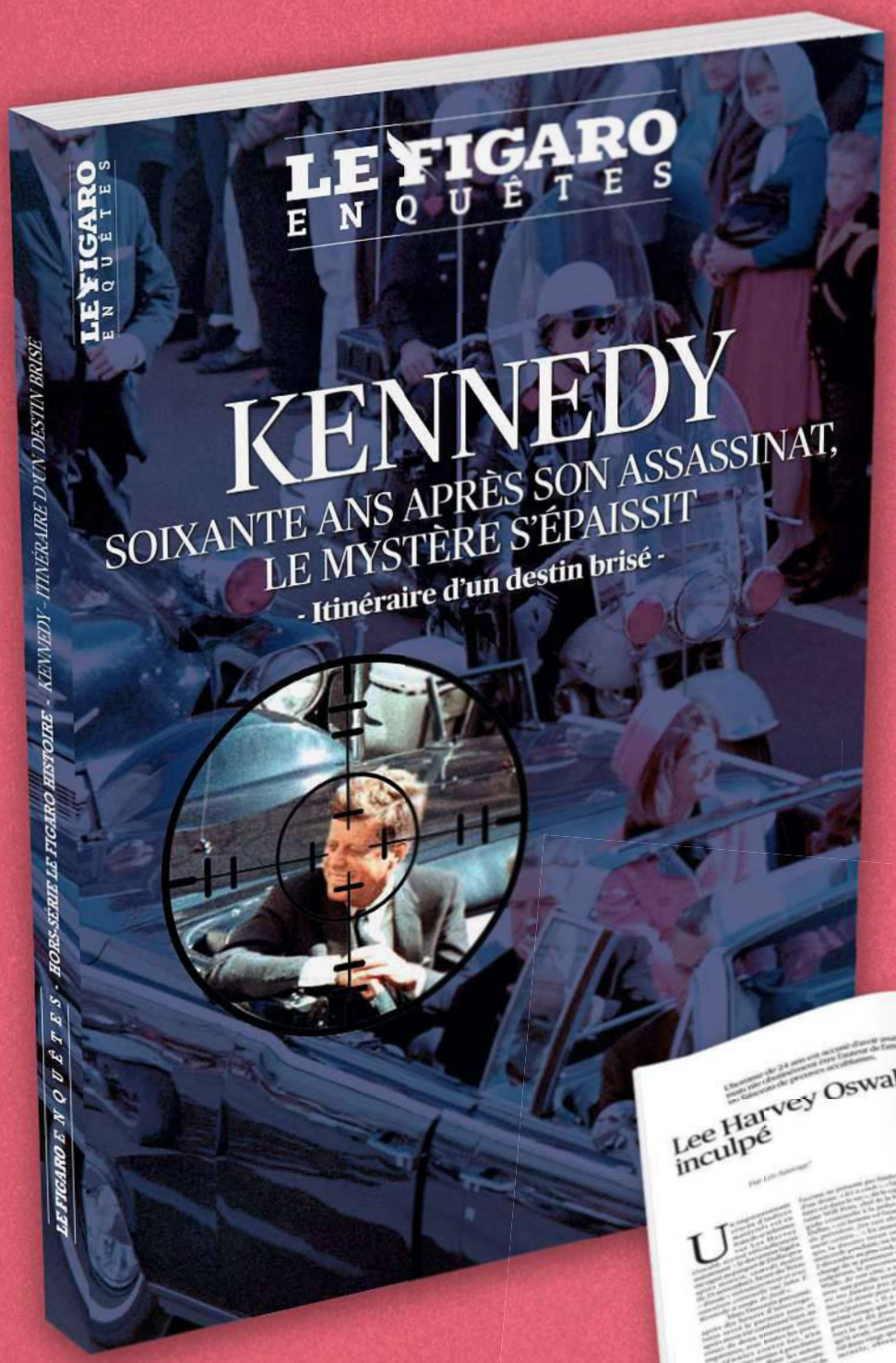
BEL : 10,20 € - CAN : 16,10 $C - CH : 16,60 FS - D : 10,30 € - DOM : 10,60 € - GB : 8,30 £ - GRE : 10,20 € - IT : 10,30 € - LUX : 10,20 € - MAR : 100 DH - NL : 10,60 € - NC : 1 500 XPF - PORT CONT : 10,20 €.

M 05595 - 69 - F: 9,90 € - RD

NOUVEAU

LE FIGARO

PRÉSENTE



Dallas, 22 novembre 1963.
Soixante ans plus tard, l'assassinat du président américain John Fitzgerald Kennedy reste l'un des plus grands mystères de l'histoire contemporaine.
L'histoire d'une trajectoire brisée digne d'un thriller hollywoodien : un homme brillant, un couple glamour, un meurtre en pleine gloire, un tueur sans mobile exécuté à son tour par un mafieux, une enquête bâclée et des zones d'ombre sur lesquelles planent à la fois la CIA, le FBI, des lobbies militaro-industriels, les services secrets soviétiques et les exilés cubains. Les derniers documents secrets révélés ne font qu'épaissir cette énigme à dimension planétaire...

12,90 €

EN VENTE ACTUELLEMENT
chez tous les marchands de journaux et sur www.figarostore.fr

AU SOMMAIRE

Actualité de l'histoire

8. L'héritage secret du général De Gaulle *Par Henri-Christian Giraud*
16. Le coup d'Etat permanent *Par Guillaume Perrault*
18. Le pays où l'écrivain est roi *Entretien avec Bruno de Cessole, propos recueillis par Michel De Jaeghere*
24. Splendeurs et misères d'une courtisane *Par Geoffroy Caillet*
26. Serge Sur contre Joss Jamon *Par Michel De Jaeghere*
27. Côté livres
33. La faucille et la croix *Par Eugénie Bastié*
34. L'immigration sans peine *Par Luc-Antoine Lenoir*
36. Expositions *Par Luc-Antoine Lenoir*
40. La harpiste en sa demeure *Par Marie Zawisza*
41. Le banquet des trois rois *Par Jean-Robert Pitte,* de l'Institut

En couverture

44. La course autour du monde *Par Guy Martinière*
54. Vasco de Gama, sur la route *Par Jacques Paviot*
58. Il était une fois en Amérique *Par Carmen Bernand*
68. Magellan, la porte étroite *Par Michel Chandeigne*
74. Un nouvel ordre mondial *Par Michel Bertrand*
84. L'appel du large *Par Jean-Paul Duviols et Michel Chandeigne*
94. Barbares exquis
98. Rendez-vous en terres inconnues
100. Un monde sans fin *Par Blandine Huk*

L'esprit des lieux

106. Hoi An, le carrefour des épices *Par Philippe Bénet et Renata Holzbachová*
114. Le Mont-Saint-Michel, mille ans de plénitude *Par Marie-Laure Castelnau*
118. Aventures en terre du milieu *Par Sophie Humann*
126. Dessine-moi un mammouth *Par Sophie Humann*
130. La dernière classe *Par Vincent Trémolet de Villers*

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.
Président **Charles Edelstenne**. Directeur général, directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

Le Figaro Histoire. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Geoffroy Caillet**.
Enquêtes **Luc-Antoine Lenoir, Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédactrice photo **Carole Brochart**. Editeur **Robert Mergui**.
Directrice de la fabrication **Emmanuelle Dauer.** Directrice de la production **Corinne Videau**.
Le Figaro Histoire. Commission paritaire : 0624 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro. ISBN : 978-2-8105-1019-1
Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **MEDIA.figaro**
Président-directeur général **Aurore Domont**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.
Imprimé en France par RotoFrance Impression, 25, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes. Juillet 2023. Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,002 kg/tonne de papier. **Abonnement** un an (6 numéros) : 45 € TTC, deux ans (12 numéros) : 80 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures.

Ce numéro a été réalisé avec la collaboration de Jean-Louis Voisin, Philippe Maxence, Éric Mension-Rigau, Frédéric Valloire, Thierry Lentz, Isabelle Schmitz, Samuel Adrian, Jean Sévillia, Blandine Huk, secrétaire de rédaction, Sophie Suberbère, rédactrice photo, Key Graphic, photogravure, Sophie Trotin et Sarah Zanet, fabrication.
En couverture : Création graphique : © SMETEK.

© LE CAMPION/SIPA. © IMAGEBROKER/HEMIS.FR © MORANDI TUUL ET BRUNO/HEMIS.FR

Le Figaro Histoire est imprimé dans le respect de l'environnement.
PEFC 10-31-1557 Certifié PEFC Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. pefc-france.org
LE TRI FACILE

Le Figaro Histoire

Retrouvez *Le Figaro Histoire* sur www.lefigaro.fr/histoire et sur

Conseil scientifique. **Président : Jean Tulard,** de l'Institut. **Membres : Jean-Pierre Babelon,** de l'Institut ; **Simone Bertière,** historienne, maître de conférences honoraire à l'université Bordeaux-Montaigne et à l'ENS Sèvres ; **Jean-Paul Bled,** professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université Paris-Sorbonne ; **Jacques-Olivier Boudon,** professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-Sorbonne ; **Maurizio De Luca,** ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; **Alexandre Grandazzi,** historien et archéologue, professeur de langue et littérature latines à l'université Paris-Sorbonne ; **Barbara Jatta,** directrice des musées du Vatican ; **Thierry Lentz,** directeur de la Fondation Napoléon ; **Alexandre Maral,** conservateur général au Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon ; **Eric Mension-Rigau,** professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université Paris-Sorbonne ; **Arnold Nesselrath,** professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; **Dimitrios Pandermalis** (†), professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; **Jean-Christian Petitfils,** historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; **Jean-Robert Pitte,** de l'Institut, ancien président de l'université Paris-Sorbonne ; **Giandomenico Romanelli,** professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; **Jean Sévillia,** journaliste et historien.

© LEA CRESPI/LE FIGARO MAGAZINE

Au bon sauvage

Ils étaient nus comme au premier matin. Ils n'en concevaient nulle gêne. Ils étaient venus en pirogue à la rencontre des trois navires pour offrir à leurs occupants des perroquets, des pelotes de coton, des sagaies. Ils pensaient que ces visiteurs de l'aube leur arrivaient du ciel. L'Amiral avait cru distinguer au loin, deux nuits auparavant, la faible lueur d'une chandelle. La terre était apparue le lendemain, à deux heures. On naviguait depuis plus de deux mois vers l'inconnu.

Le 12 octobre, au petit matin, l'Amiral s'était rendu à terre sur une barque armée, en compagnie des deux capitaines. On avait déployé la bannière royale et deux étendards marqués du signe de la Croix encadré par les initiales des deux souverains. Un notaire avait consigné la prise de possession au nom de Leurs Majestés Catholiques. Les arbres étaient très verts, les eaux très abondantes. Il y avait toutes sortes de fruits, des vergers inondés de lumière. Les sauvages avaient « *le corps très harmonieux* », « *de beaux visages* », la peau brûlée par le soleil. Colomb leur avait donné des bonnets rouges et des colliers de verre, jugeant, à leur accueil, qu'on en ferait facilement de bons chrétiens.

Bien sûr, cette rencontre avait eu le caractère d'une grande illusion. L'Amérique n'avait pas échappé à la violence et à l'injustice que charrie toute l'histoire des hommes. Elle avait connu, elle connaissait encore, les cruautés sans nom des Mayas, des Aztèques, des Incas, l'anthropophagie des Indiens caraïbes, la pratique de l'esclavage autant que celle du sacrifice humain. Ses conquérants ne se tiendraient guère au rôle avantageux de voyageurs bienveillants. Après l'exploration des côtes africaines par les caravelles lancées sur les mers par Henri le Navigateur, et avant l'arrivée de Vasco de Gama en Inde, le débarquement de Christophe Colomb aux Antilles donnerait le signal d'une immense entreprise de colonisation de la planète par les Européens, qui se justifierait, pendant cinq siècles, par le sentiment de la supériorité de leur civilisation. Elle verrait les nouveaux venus s'installer sur des terres dont ils ne doutaient pas qu'il leur revenait de prendre possession, et penser leur domination comme une évidence fondée sur l'étendue de leurs connaissances, la suprématie de leurs techniques, la vérité de leur religion. Elle ne se ferait pas sans crimes ni sans guerres ; elle serait l'occasion d'épidémies meurtrières, recourrait au travail forcé et à l'esclavage ; elle provoquerait la disparition brutale d'immenses populations et la destruction d'antiques civilisations.

Rien de cela, pourtant, n'aurait complètement raison de ce qui avait été la promesse initiale de la Découverte : la toute première rencontre avait donné aux Occidentaux parvenus sur les côtes du Nouveau Monde le sentiment diffus d'avoir abordé aux rives du paradis terrestre. D'y avoir rencontré des hommes restés à l'état de nature, dans tout l'éclat de leur innocence. L'idée ne pouvait manquer de faire son chemin. Elle avait survécu aux péripéties dramatiques de l'immense affrontement ; elle allait avoir, en marge de l'histoire de la conquête, un formidable retentissement.

La nudité des Indiens avait, au premier chef, fasciné les explorateurs, elle leur était apparue comme le signe d'une vie entée sur une nature luxuriante, libre des tabous qui entravent la liberté des « civilisés » en les embarrassant avec la honte et le péché, le mariage et la continence, en même temps que délivrée des servitudes du travail par les richesses inouïes d'un pays de cocagne où il suffisait de cueillir aux arbres tous les fruits de la terre. Elle démentait la honte ressentie par Adam et Eve après avoir goûté du fruit de l'arbre de la connaissance. Elle semblait témoigner de la persistance d'une humanité restée dans son immaculée conception. « *Ils marchent nus sans rien qui les couvre. Ils ne se préoccupent pas davantage de couvrir leurs parties intimes que de montrer leur visage*, notera en 1500 Pero Vaz de Caminha, secrétaire d'escadre de Pedro Alvares Cabral, lors de sa découverte de l'Amérique du Sud pour le compte du roi du Portugal. *Ils sont à ce propos d'une grande innocence.* »

Défenseur intrépide de la liberté des Indiens contre la cupidité des colons, Bartolomé de Las Casas ne se contenterait pas, soixante ans plus tard, dans sa *Très brève relation de la destruction des Indes*, de multiplier les récits des cruautés des Espagnols. Il ferait des mœurs des premiers habitants du Nouveau Monde le portrait d'hommes « *très délicats et très tendres, de petite complexion, les moins à même de supporter le travail* ».

Avec Montaigne, le mythe prend l'ampleur qu'il conservera jusqu'au temps des Lumières. Les Indiens sont sauvages, dit-il, « *de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits* », alors que nous devrions, bien plutôt, appeler sauvages ceux que nous avons dénaturés par nos artifices, car « *en ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu* ». Si nous jugeons, de même, les Indiens barbares, c'est qu'ils sont restés proches de la « *naïveté originelle* », qu'ils sont régis par les lois de la nature. Ils ignorent les lettres, mais aussi le trafic ; l'écriture, les sciences du nombre, l'art politique et les institutions, la pauvreté et la richesse, le respect de la parenté, l'agriculture, le travail des métaux, le vin, mais encore la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la médisance, l'art de mentir. Ils vivent « *en une contrée de pays très plaisante et bien tempérée* ». On ne trouve chez eux aucun homme « *chassieux, édenté ou courbé de vieillesse* ». Ils passent leurs journées à danser, vivent de l'air du temps, pratiquent une polygamie souriante, ignorent les maladies.

Sans doute se font-ils parfois des guerres inexpiables : elles témoignent de leur courage, de leur sens de l'honneur. Elles ne visent pas à faire d'inutiles conquêtes, comme celles des Européens. Ils traitent fort bien leurs prisonniers, jusqu'au moment où ils les assomment à coups d'épée et où ils les rôtissent et les mangent, adressant des morceaux à ceux de leurs amis qui ont été retenus par d'autres obligations. Cela peut certes heurter les sensibilités des Occidentaux. Mais n'ont-ils pas fait montre, eux aussi, de cruautés à la guerre ? Et ne se sont-ils pas déchirés avec une ardeur intraitable lors des affrontements qui ont opposé les catholiques aux protestants ?

La légende anti-espagnole a, désormais, pris son essor. Dans la volonté des conquistadors de répandre la foi chrétienne par le sabre parmi les prétendus barbares, Montaigne voit, plus encore que le ressort d'une injuste conquête, la matrice de la violence déchaînée, dans son propre pays, par les guerres de Religion. En mettre en cause les méthodes, c'est, dès lors, faire pièce aux prétentions de la Ligue. Dénoncer un fanatisme qui s'est montré capable d'entraîner un peuple raffiné par les siècles à la sauvagerie la plus intraitable.

« *Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté*, conclut-il, *sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.* » Le propos connaîtrait une fortune immense. Il est à l'origine du relativisme qui a triomphé au XXe siècle avec Lévi-Strauss et au nom duquel a été répudiée toute tentative de faire une hiérarchie entre les mœurs, les cultures, les civilisations.

L'information est souvent de seconde main, mais la prose efficace : la voie est libre pour l'Utopie. Le Huron de Voltaire aura une excellente mémoire, et une intelligence d'autant plus vive que « *son enfance n'ayant point été chargée des inutilités et des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage* ». Rousseau dénoncera la corruption des âmes par l'avancement des sciences et des arts. Emerveillé par la relation qu'a faite

Par Michel De Jaeghere

Bougainville de sa découverte de Tahiti, avec sa nature vierge, ses paysages paradisiaques, ses vahinés peu farouches, sa communauté des femmes et des biens, Diderot professera comme une leçon de l'histoire que « *les hommes [sont] d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés* ».

Les esprits sont mûrs pour la table rase révolutionnaire : c'est en s'appuyant sur l'innocence des Indiens que les philosophes du XVIIIe siècle répandront en France l'idée que la mise à bas de toutes les institutions traditionnelles et leur reconstruction ex nihilo sur une base rationnelle auront, quelles que soient les violences nécessaires à ce nivellement, la vertu d'une libération.

Il y a plus. Toute la pensée occidentale s'était articulée, depuis la *paideia* des Grecs, sur l'idée que l'humanité est un idéal qu'il convient de modeler, par l'éducation, avec peine ; qu'on ne naît pas immédiatement homme, qu'on le devient. Lorsqu'il avait, dans ses *Tusculanes*, tenté de définir cet effort, et qu'il l'avait pour la première fois nommé « culture » *(cultura animi)*, Cicéron avait choisi, dans la nature, l'analogie qui lui était spontanément venue à l'esprit. Il avait comparé l'homme à une terre qu'il fallait éviter de laisser en friche. Qu'il convenait de travailler et de nourrir pour qu'elle donne de beaux fruits. Comme l'observe Hannah Arendt, « *ce fut au milieu d'un peuple essentiellement agricole que le concept de culture fit son apparition, et les connotations artistiques qui peuvent avoir été attachées à cette culture concernaient la relation incomparablement étroite du peuple latin à la nature, la création du célèbre paysage italien* ». L'homme devait être cultivé comme un jardin en espalier, une allée de cyprès tendus vers le ciel.

Avec le bon sauvage, la comparaison avait été soudain remise en question. L'homme est un animal, et un animal doué de raison : pourquoi faudrait-il donc le cultiver comme une plante ? Les animaux n'ont nul besoin d'un long apprentissage. Ils apprennent d'instinct les gestes et les comportements qui leur permettent de survivre, de se nourrir et de perpétuer l'espèce. Pourquoi en irait-il autrement de l'enfant ? A quoi bon dès lors la culture, qui charrie avec elle le crime, la corruption des mœurs, l'asservissement mutuel ? N'eût-il pas été préférable de laisser l'homme à sa nature, dans la félicité d'une « sauvagerie » étrangère à toute appartenance, toute hiérarchie, tout héritage, toute contrainte ? Toute la subversion des cadres sociaux depuis deux siècles, de la famille à l'université pour finir, aujourd'hui, par l'école et par la nation, étaient peut-être inscrits dans cette hérésie conceptuelle. Nous en mesurons chaque jour un peu mieux les conséquences.

L'héritage intellectuel de la Découverte ne se limite pas, pourtant, à ces errements. Quand ils prirent conscience de l'erreur de Colomb, lorsqu'ils comprirent que l'illustre navigateur n'avait pas ouvert une voie nouvelle, à travers l'Atlantique, vers les Indes, mais bel et bien abordé un nouveau monde, selon les termes choisis par le Florentin Amerigo Vespucci pour la publication du récit de ses voyages, les hommes de ce temps se trouvèrent confrontés à un incroyable dilemme : de quelle nature étaient les habitants de ces terres qui n'avaient jamais eu le moindre contact avec nos continents, et dont on n'imaginait pas, alors, que les ancêtres aient pu les gagner par une longue migration à travers un détroit de Béring rendu franchissable par la glaciation ? La question s'était posée pour eux avec la violence qu'aurait, pour nous, la confirmation d'une vie extraterrestre. Etaient-ils fils de Dieu, des démons, les représentants d'une humanité inférieure (les « *esclaves par nature* » dont parlait Aristote), des barbares idolâtres et cruels contre lesquels toute guerre relevait du réflexe de défense, des bêtes dont il appartenait aux conquérants de se rendre les maîtres ?

Il y a dans ces conditions quelque chose d'extraordinaire au fait que les Rois Catholiques et leurs successeurs se soient interrogés, d'emblée, sur la légitimité de leur conquête et que le premier geste de la reine Isabelle ait été d'interdire dès 1493 la réduction en esclavage systématique des indigènes, ordonnant que ceux-ci soient traités « *bien et avec amour, sans leur faire le moindre ennui* » ; qu'elle ait menacé, six ans plus tard de la peine de mort ceux qui n'auraient pas renvoyé libres les Indiens qu'ils auraient capturés ; qu'elle ait ordonné, dans ses Instructions de 1501, qu'ils soient évangélisés « *avec beaucoup d'amour sans exercer sur eux aucune contrainte* ». Il y a quelque chose de miraculeux à ce que l'Eglise ait statué, dès 1537, par la voix de Paul III, dans la bulle *Sublimis Deus*, que les Indiens n'étaient pas « *des bêtes de somme* » comme l'avait suggéré « *l'Ennemi du genre humain* », mais bel et bien des hommes. Qu'ils devaient dès lors être traités comme tels. Mais il l'est plus encore que ce soit alors que l'Ecole de Salamanque ait élaboré, avec le dominicain Vitoria et le jésuite Suárez, sa grande théorie du droit naturel qui, développant la pensée de Cicéron à la lumière de la Révélation chrétienne, postulait que l'appartenance à la communauté humaine fondait le droit des gens, en même temps que celui de la guerre : que s'il était bon que les puissances chrétiennes s'efforcent de faire connaître l'Evangile jusqu'aux extrémités de la Terre, qu'elles s'opposent à l'idolâtrie, aux pratiques anthropophages, aux sacrifices humains, il était illégitime de prétendre convertir de force les indigènes, en même temps que de leur confisquer leurs terres sans autre droit que la loi du plus fort.

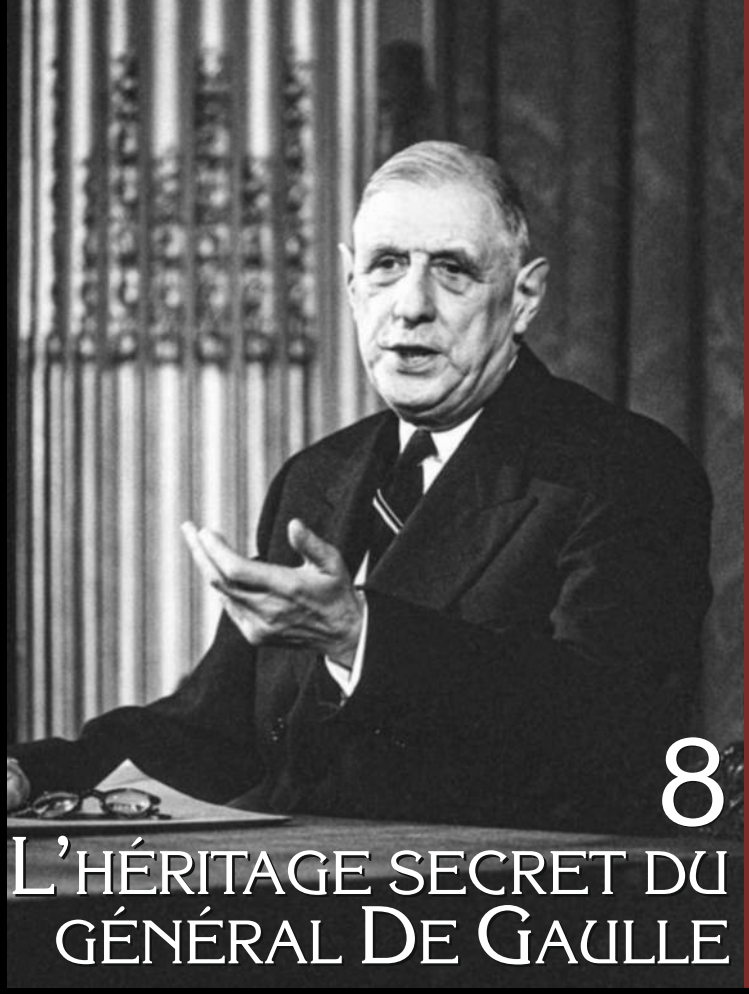
Sans doute, s'ils inspirèrent en 1542 les *Lois nouvelles* de Charles Quint, ces nobles principes furent-ils longs à être mis partout en application. Reste qu'il est bien rare, au regard de l'histoire universelle, que se soit développée, en parallèle à la logique de puissance, la réflexion sur ce qui justifie qu'on en fasse usage ; qu'en contrepied des abus des hommes de guerre, se soient dressés des clercs soucieux de faire régner la justice et un droit tiré de l'observation des attentes les plus hautes de la nature humaine.

Il est de bon ton, après avoir longtemps célébré comme une épopée les grandes découvertes, de les juger désormais à l'aune des catastrophes qu'elles entraînèrent souvent pour les autochtones. La démarche fait l'impasse sur l'état des mentalités des Européens, en même temps que sur la réalité des mœurs des indigènes. En nourrissant le procès de la seule civilisation occidentale, vécue comme une calamité sans pareille, elle néglige que ces crimes furent le fait de toutes les entreprises de conquête qu'on ait vues sous le soleil, sur tous les continents. Que l'esclavage remonte à la révolution néolithique et que la violence exercée sur les populations vaincues est aussi vieille que les cités-Etats de Sumer. Cela ne les excuse certes pas : cela oblige seulement à chercher ailleurs qu'en ses principes la cause de phénomènes et de comportements qui sont universels.

Le réquisitoire oublie surtout ce que les faiblesses qui s'y manifestèrent produisirent aussi, par réfraction, de grand : non pas seulement des empires périssables et marqués, comme tout empire, de la croix de mort au front, mais le trésor d'un questionnement sur ce qui fait l'humanité de l'homme et sur les devoirs qu'emporte l'appartenance à une même communauté humaine. On n'a rien observé de comparable lors de la conquête musulmane ou de l'expansion de l'Empire ottoman.

L'histoire de la projection européenne sur l'ensemble de la planète fut, comme toute conquête humaine, ponctuée de violences et de crimes qui heurtent la conscience contemporaine. Elle se traduisit par un dépeuplement radical du continent américain et donna simultanément le signal de la traite atlantique, ultime prolongement de la traite interafricaine et de la traite musulmane qui désolaient l'Afrique depuis des siècles. N'empêche. N'empêche qu'il serait injuste d'oublier qu'à ce choc, les découvreurs répondirent aussi par une réflexion sur l'humanité de l'homme d'une ampleur toute nouvelle, en prélude à bien des émancipations.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE



8

L'héritage secret du général De Gaulle

Le système préférentiel de séjour et d'immigration des Algériens voulu par le général De Gaulle en 1968 a récemment refait surface. Il constitue l'un des héritages les moins connus du gaullisme.

16

Le coup d'État permanent

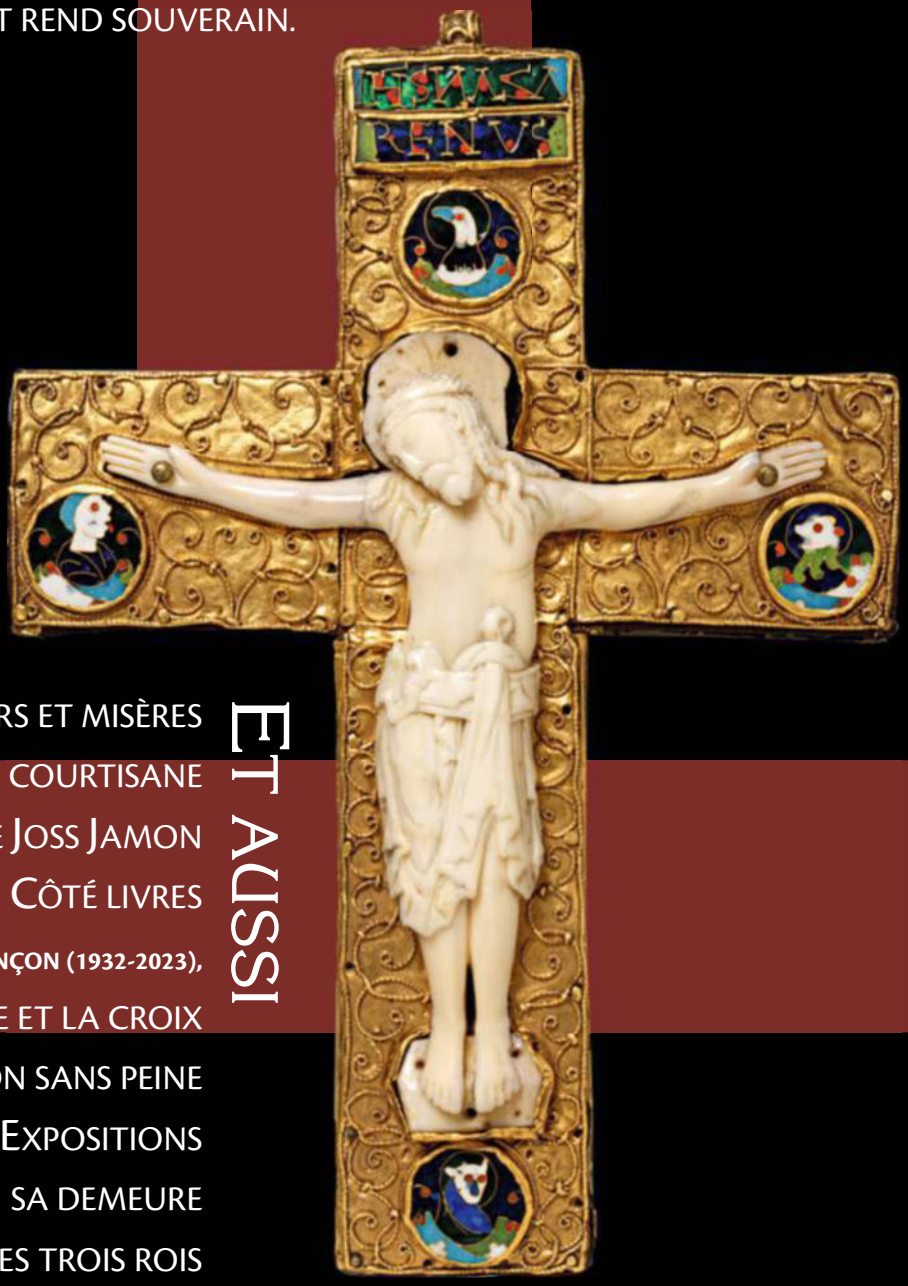
La rébellion d'Evgueni Prigojine et du groupe Wagner a rappelé combien les coups d'État font figure de tradition en Russie, tant ils jalonnent toute son histoire, d'Ivan le Terrible à la révolution d'Octobre.

© LE CAMPION/SIPA. © HERITAGE IMAGES/AURIMAGES. © NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES. © VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDON/SP.

18

Le pays où l'écrivain est roi

Bruno de Cessole brosse, dans *Le Sceptre et la Plume*, une étonnante galerie de personnages politiques qui furent aussi des écrivains, dessinant ainsi une autre histoire de France, où le mot rend souverain.



Et aussi

Splendeurs et misères d'une courtisane

Serge Sur contre Joss Jamon

Côté livres

Alain Besançon (1932-2023), la faucille et la croix

L'immigration sans peine

Expositions

La harpiste en sa demeure

Le banquet des trois rois

Par Henri-Christian Giraud

L'héritage secret du général De Gaulle

L'accord de 1968 qui facilite l'immigration des Algériens a pulvérisé ce qui avait été le cœur de la politique algérienne du général : éviter la submersion de la France par l'immigration.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE Ci-dessus : le général De Gaulle durant son dernier voyage en Algérie, du 9 au 13 décembre 1960. Sa visite provoqua de nombreuses manifestations européennes et musulmanes, pour et contre l'Algérie française. Page de droite : des réfugiés fuyant l'Algérie indépendante arrivent à Marseille en 1962.

Alors que se succèdent crises et rebondissements dans les relations franco-algériennes sous l'égide d'Emmanuel Macron et de son homologue Abdelmadjid Tebboune, l'ancien ambassadeur de France en Algérie, Xavier Driencourt, a jeté en mai dernier un pavé dans la mare en révélant, dans une note destinée à la Fondapol (Fondation pour l'innovation politique), l'existence d'un traité international dont l'opinion française ignorait tout : celui qui lie depuis le 27 décembre 1968 la France à la République algérienne et institue pour ses ressortissants un système préférentiel de séjour et d'immigration.

Destiné à favoriser l'immigration de travailleurs algériens en France, celui-ci a institué en effet un titre de séjour qui leur est propre et qui n'a jamais été, à ce jour, remis en question : le certificat de résidence administrative, valable dix ans pour tout immigré algérien titulaire d'un visa de plus de trois mois ; il a dans le même temps facilité pour les mêmes Algériens le regroupement familial en les dispensant de l'exigence d'intégration dans la société française. Permettant aux étudiants de transformer leur visa en titre de séjour permanent, il prévoit en outre la régularisation de tout Algérien sans papier pouvant attester de dix ans de résidence en France, ou de son mariage avec un conjoint français. Toutes dispositions exorbitantes du droit commun mais impossibles à changer par la loi puisque, en vertu de la hiérarchie des normes, les traités internationaux, dans l'ordre juridique français, l'emportent sur la législation.

Le pays a dès lors appris avec stupeur que les lois françaises successives sur l'immigration ne concernaient jamais les Algériens, alors même qu'ils constituent la première nationalité étrangère en France.

Conscient – un peu tard – du caractère scandaleux de ce particularisme, l'ancien Premier ministre Edouard Philippe, s'est empressé d'appeler à la révision de l'accord *« qui offre aux ressortissants algériens des avantages plus favorables que le droit commun »*. D'autres se sont engouffrés à sa suite dans le même sens : Gérard Larcher, Hubert Védrine et même Manuel Valls qui n'hésite pas, désormais, à préconiser *« un bras de fer avec l'Algérie »*.

La précipitation des uns et des autres à s'emparer du sujet est le signe d'un grand trouble au sein d'une classe dirigeante qui cherche ses marques sur un sujet dont les émeutes de juin-juillet ont montré le caractère explosif. Une chose est sûre, comme le dit l'historien Pierre Vermeren, *« un tabou sur un accord hérité du général De Gaulle est en train de sauter »*. Il n'aura fallu après tout que cinquante-cinq ans…

Quand les accords d'Évian encourageaient l'immigration

Le 26 octobre 1961, le ministre de l'Intérieur, Roger Frey ayant évoqué en Conseil des ministres la présence de 400 000 Nord-Africains en France, le général De Gaulle déclare : « *Quand la situation en Algérie sera réglée d'une manière ou d'une autre, il faudra aussi régler cette affaire à fond. C'est une fiction de considérer ces gens-là comme des Français pareils aux autres. Il s'agit en réalité d'une masse étrangère et il conviendra d'examiner les conditions de sa présence sur notre sol.* » (Eric Roussel, *De Gaulle*, 2000). Or, à son départ du pouvoir en 1969, la population algérienne en France aura plus que doublé.

Fondé, semble-t-il, sur le souci louable d'éviter à la France une algérianisation progressive de son territoire et de ses mœurs (empêcher que « *Colombey-les-Deux-Eglises ne devienne Colombey-les-Deux-Mosquées* »), la politique algérienne du général De Gaulle avait ainsi paradoxalement abouti à son contraire. Pourquoi ?

La réponse est dans la lettre des accords d'Evian. Et très précisément, dans celle de leurs annexes : l'article 2 des dispositions générales de la Déclaration des garanties (« *Sauf décision de justice, tout Algérien muni d'une carte d'identité est libre de circuler entre l'Algérie et la France* »), et l'article 7 de la Déclaration relative à la coopération économique et financière, selon lequel « *les ressortissants algériens résidant en France, et notamment les travailleurs, auront les mêmes droits que les nationaux français, à l'exception des droits politiques* ». Notons, pour la petite histoire, que les articles 1 et 2 du texte soumis au référendum du 8 avril 1962 se sont référés « *aux déclarations gouvernementales du 19 mars 1962* », alors que seule avait été communiquée aux électeurs la Déclaration générale du 19 mars 1962, à l'exclusion des deux autres textes. « *Les électeurs français ont ainsi approuvé "des déclarations" dont, pour la plupart, ils n'avaient eu aucune connaissance !* » a, dès alors souligné le futur prix Nobel d'économie Maurice Allais (*L'Algérie d'Evian*, 1962).

Ces dispositions particulièrement généreuses d'Evian ne furent, paradoxalement, pas appliquées aux harkis – le « *magma* », dans la bouche du chef de l'Etat, qui s'opposa

© LE CAMPION/SIPA. © DALMAS/SIPA.

à leur sauvetage, allant jusqu'à ordonner de les désarmer, d'en renvoyer manu militari, et par bateaux entiers, en Algérie, et même de punir les officiers qui avaient tout fait pour les sauver... On connaît le résultat : un bilan humain que les historiens évaluent à 70 000 morts. Il fallut attendre la note du 19 septembre 1962, de Georges Pompidou à Pierre Messmer, estimant « *nécessaire le transfert en France des anciens supplétifs* », pour qu'un certain nombre d'entre eux soient sauvés : environ 42 000 sur un total de 250 000.

D'autres, en revanche, allaient amplement profiter des largesses gaulliennes et continueraient à le faire : ceux que l'on n'attendait pas. En effet, les heurts violents qui opposent les nationalistes algériens au lendemain de la proclamation de l'indépendance, suivis de l'orientation communisante du pays sous la férule d'un Ben Bella s'affichant avec Fidel Castro et s'alignant de plus en plus sur l'URSS, déclenchent, au rebours du « mythe du retour » des immigrés au pays – credo de la Fédération de France du FLN –, un pic migratoire sans précédent : du 1er septembre 1962 au 11 novembre inclus, 91 744 entrées d'Algériens sont enregistrées en France. Au dernier trimestre de 1962, le nombre de ressortissants algériens aura augmenté de 10 % dans le seul département de la Seine et, à la migration temporaire, aura succédé, dans de nombreux cas, une migration définitive, les travailleurs, accompagnés de leurs familles souhaitant désormais s'établir définitivement en France.

Concrètement, la politique gaulliste refuse ainsi l'entrée en France à ceux qui ont pris les armes pour la défendre au profit de ceux qui ont été ses ennemis, mais qui se sont disputé le pouvoir lors de l'indépendance ; l'exode des pieds-noirs en cache un autre, qui va s'étaler dans le temps et atteindre des proportions considérables.

Atermoiements, concessions, démissions

Pour limiter l'afflux, Paris soumet aux autorités algériennes un projet préparé par trois ministères (Intérieur, Travail et Affaires étrangères) au terme duquel les travailleurs qui souhaitent venir en France pour s'y établir devront préalablement obtenir un contrat de travail auprès d'une des délégations de l'Office national de l'immigration (ONI) implantées en Algérie. Contrat de travail qui leur donnera le droit de recevoir, à leur arrivée, une « *attestation d'établissement* ».

Non seulement le gouvernement algérien rejette le projet, mais Bachir Boumaza, le ministre du Travail, entend créer un Office algérien d'émigration qui se chargera sur place du recrutement des travailleurs. Pour Paris, un tel office consacrerait un état de fait : seuls seraient envoyés en France les travailleurs dépourvus de qualifications et peu utiles à l'Algérie.

L'affaire traînant en longueur au profit de l'Algérie, l'ambassadeur Jean-Marcel Jeanneney ne cesse de pointer « *l'attitude dilatoire* » de Boumaza. Aussi, dans la perspective de la visite en France, fin novembre 1962, du ministre des Affaires étrangères algérien, Mohamed Khemisti, l'ambassadeur appelle-t-il le gouvernement à rechercher d'urgence une « *solution* ». Empêtré dans sa mauvaise conscience d'ancien colonisateur, celui-ci ne la trouvera pas.

Pompidou tente certes de réagir en confiant au Comité des affaires algériennes la mission d'élaborer rapidement une nouvelle réglementation assez coercitive puisque, pour pouvoir rentrer en France, les travailleurs algériens devraient, selon ses termes, obligatoirement être en possession soit d'une attestation justifiant qu'ils y sont domiciliés, soit d'un contrat d'embauche, soit d'un certificat de logement. « *La réglementation restera lettre morte*, constate le géopoliticien Ardavan Amir-Aslani. *L'Algérie saura exploiter avec talent les aigreurs, les sentiments contradictoires et ambigus de l'opinion comme de la classe politique française à propos de la question algérienne. Sans compter que la France, sous l'autorité de Pompidou, vient d'amorcer un virage et d'engager un vaste programme infrastructurel, des autoroutes aux centrales nucléaires, des villes nouvelles au redéploiement de l'industrie sidérurgique. Tous ces chantiers ont un besoin urgent d'une main-d'œuvre de faible qualification. Dans ce contexte, les immigrés qui arrivent d'Algérie sont une manne inespérée pour le patronat français. Le gouvernement algérien n'ignore rien de ces données, ce qui lui confère de facto un sérieux avantage dans les négociations.* » (*L'Age d'or de la diplomatie algérienne*, 2015).

« *En réalité*, poursuit Ardavan Amir-Aslani avec une lucidité impitoyable, *les relations avec Paris constituent un champ idéal d'expérimentation diplomatique : jusqu'où peut-on aller dans un bras de fer, sans jamais baisser sa garde ? C'est bien ainsi qu'il en ira, et les négociateurs algériens parviendront à*

© BRIDGEMAN IMAGES. © PHILIPPE ACHACHE/GAMMA-RAPHO. © TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES.

Les jours d'après Page de gauche : des harkis en Kabylie, en 1959-1960. 70 000 d'entre eux seront massacrés après l'indépendance. Ci-dessus : carte postale illustrant les nouvelles relations franco-algériennes après l'indépendance de 1962. En bas : une exploitation de pétrole à Hassi Messaoud. Le gisement découvert en juin 1956 et exploité à partir de 1958 par des sociétés françaises fut nationalisé en 1971.

faire céder leurs homologues français bien plus souvent que ceux-ci ne sauront les obliger à plier. L'âge d'or de la diplomatie algérienne a été ce savant dosage entre quelques principes idéologiques obstinément revendiqués et un pragmatisme impérieux, machiavélique ou calculé. »

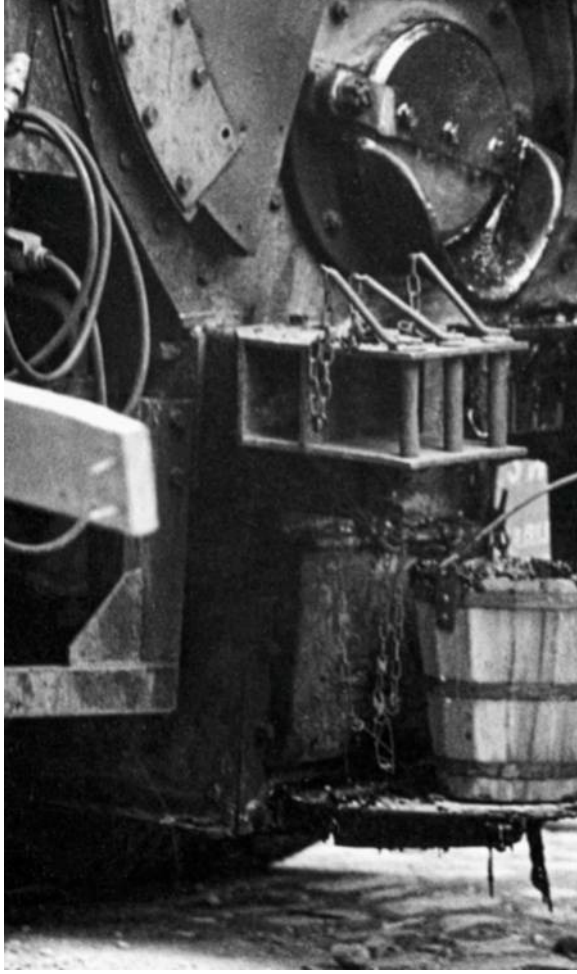
De retour le 18 octobre 1962 d'un voyage à La Havane qui lui a fait un accueil triomphal, Ben Bella reçoit le 27 octobre Jeanneney venu se plaindre des atteintes multiples à la politique de coopération mise en œuvre depuis l'été. Mais il lui est répliqué que les Algériens sont en droit de faire valoir le transfert complet de l'ensemble des biens de l'Etat français à l'Etat algérien le jour de l'indépendance. Résultat : la France n'obtiendra même pas un transfert de propriété officiel de ses immeubles et, au terme de discussions vaines, l'ambassade se décidera à adopter une attitude « *pragmatique* » afin d'éviter un conflit ouvert.

La situation économique de l'Etat algérien enregistrant un déficit de l'ordre de 200 milliards d'anciens francs, Valéry Giscard d'Estaing, ministre de l'Economie et des Finances, s'emploie à réaliser la séparation des Trésors français et algérien prévue dans les accords d'Evian. Ce ne sera chose faite que le 12 novembre. Quatre longs mois après l'indépendance… Bien qu'annoncée à plusieurs reprises, la décision française provoque une vraie panique au sein du gouvernement algérien et, le 24 novembre, Ben Bella entreprend personnellement une démarche auprès de Jeanneney pour l'assurer de l'importance à ses yeux de la coopération avec Paris, mais aussi pour lui demander une quarantaine de milliards d'anciens francs pour compléter la provision de 10 milliards épuisée. Avec, bien sûr, promesse de mesures d'austérité budgétaire à la clé. Jeanneney se souvient avoir dû rappeler à son interlocuteur : « *N'oubliez pas que, depuis le 6 juillet (sic), la France est indépendante de l'Algérie.* » (Jean-Marcel Jeanneney, *Une mémoire républicaine*, 1997).

Le 16 novembre, lors de la réunion du Comité des affaires algériennes, l'ambassadeur croit devoir tirer la sonnette d'alarme : « *Les autorités algériennes ont pris une série de dispositions d'une gravité croissante qui, appliquées sur le plan local par des fonctionnaires trop zélés, revêtent un caractère exorbitant et conduisent progressivement à la spoliation des biens français.* »

De Gaulle répond alors en substance ce qui suit, que Jeanneney transcrit aussitôt : « *A divers moments on a pu s'attacher à des mythes, maintenant les réalités profondes apparaissent ; la principale est l'incompatibilité de la présence côte à côte des Français et des Algériens, c'est ce qui explique et justifie ce que j'ai appelé le "dégagement". (…) Une autre réalité qui apparaît, c'est qu'il n'y a pas d'Etat en Algérie parce qu'il n'y en a jamais eu contrairement au Maroc. (…) On aurait pu en Algérie faire une Assemblée algérienne digne de ce nom, lui transférer peu à peu les pouvoirs de telle manière qu'il y eût des organes de l'Etat le jour de l'indépendance, mais cela n'a pas été fait et ce fut la guerre. Quand nous avons cessé d'écrabouiller les Algériens, nous leur avons dit "débrouillez-vous". Ainsi devons-nous continuer à les aider. Ce que nous pouvons faire de plus utile pour eux, c'est les former, les instruire, les élever de toute manière et surtout en accueillant leurs étudiants et leurs stagiaires en France. Ainsi pourrons-nous établir entre Français et Algériens des contacts étroits, mais sous une forme complètement différente du passé. (…) Pour ce qui est de l'immigration algérienne "ça suffit comme ça", il ne faut pas que nous nous trouvions envahis. Là-dessus il n'y a pas d'accords d'Evian qui tiennent (sic). Quant à l'aide économique, nous devons la continuer, mais couper les vivres chaque fois qu'ils ont manqué. C'est la gymnastique de cette opération.* » (CHSP, JMJ, carton 9). La suite montrera cependant que la fermeté du propos est fortement à relativiser.

Le 22 novembre, la négociation concernant le domaine immobilier de l'Etat français se heurtant définitivement à la politique algérienne du fait accompli, celui-ci n'invoque plus les accords d'Evian, ou ce qu'il en reste, que pour tenter d'assurer le



MÊME COMBAT Ci-dessus : Ahmed Ben Bella *(au premier plan, à gauche)*, chef du gouvernement de 1962 à 1963, puis premier président de la République algérienne de 1963 à 1965, invité de Fidel Castro à La Havane, en octobre 1962. *« Nos deux pays ont suivi le même chemin et ne se sépareront jamais »*, assura Ben Bella au côté de son hôte. A droite : un ouvrier algérien sur un chantier de voirie en France dans les années 1960.

respect de certains intérêts stratégiques français concernant principalement l'utilisation des sites sahariens (le temps nécessaire à l'expérimentation de la force de frappe) et l'exploitation partagée du pétrole saharien découvert et financé jusqu'ici, pour l'essentiel, par des sociétés françaises pour un coût de 6,8 milliards de nouveaux francs. Accessoirement, de maintenir une influence culturelle française.

« *Au-delà de ces objectifs*, précise l'historien Charles-Robert Ageron, *le général entendait affirmer aux yeux du monde la réalité de la décolonisation française et démontrer la portée de sa nouvelle politique de coopération. Il ne s'agissait pas de tenter de ligoter le nouvel Etat en maintenant, d'ailleurs à grands frais, des liens de dépendance, mais bien d'aider à la réussite d'une Algérie indépendante. La France manifesterait, par une politique généreuse, son ambition d'ouverture au tiers-monde et de réconciliation avec le monde arabo-musulman. L'Algérie, qui se voulait elle-même la porte ouverte sur le tiers-monde, serait la vitrine de la politique d'aide et de coopération de la France et, comme le général le déclara, "un exemple mondial".* » (*De Gaulle en son siècle*, t. 6, 1992).

UNE INÉPUISABLE GÉNÉROSITÉ

Pari périlleux en face d'une Algérie révolutionnaire qui se donne ouvertement pour vocation d'être une sorte de Cuba africain prêt à ouvrir la base de Mers el-Kébir à l'URSS, considère publiquement la politique de coopération française comme « *l'expression la plus typique du... néocolonialisme (sic)* » et est décidée, d'entrée de jeu, à piétiner ses engagements !

La volonté de le tenir n'en fera pas moins l'objet, de la part de De Gaulle, d'une incroyable surenchère dans la générosité : malgré les atteintes portées aux biens et aux personnes des Français, mais aussi de la France, aucune rétorsion, jamais, ne sera décidée, et De Gaulle procédera, tout au contraire, à la restitution immédiate des fonds saisis par les autorités judiciaires françaises (5,2 millions de nouveaux francs). Après avoir maintenu pendant quatre mois après l'indépendance l'union des trésoreries française et algérienne, il versera une aide financière massive et régulière : 2,85 milliards de nouveaux francs en 1962, 1,673 milliard en 1963, 1,104 milliard en 1964, 796 millions en 1965, 699 en 1966, 633 en 1967, 177 en 1968 et 160 en 1969. De l'indépendance au départ du général De Gaulle du pouvoir, cette aide à un pays communisant procédant au massacre de nos supplétifs et de nos ressortissants atteindra ainsi, selon Charles-Robert Ageron, la somme globale de 22 306 millions de dollars ! Sans compter la mise à disposition dès 1963 de quelque 100 000 fonctionnaires français (dont 76 000 au titre de la coopération technique et 25 000 au titre de la coopération culturelle) payés à hauteur de 60 % par Paris... Durant cette même période, l'Algérie parvient dès lors à se faire attribuer, en moyenne, par an, 22 % des crédits publics et privés destinés par la France aux pays du tiers-monde. Cette proportion atteignant 75,5 % dans le cas des Etats nord-africains.

A noter que cette aide continue et massive relève de la seule volonté présidentielle. En effet, l'Algérie ne dépend pas du ministère de la Coopération, mais fait toujours partie du domaine réservé du chef de l'Etat, car après sa victoire au référendum du 8 avril 1962, De Gaulle a fait voter la loi du 13 avril 1962 qui autorise le président à conclure les accords établis conformément aux Déclarations gouvernementales du 19 mars 1962. Retirant ainsi « *toute compétence directe au Parlement en matière de conclusion d'accords avec l'Algérie dans le cadre d'Evian* ».

Ce gros effort financier, précise Bouhout El Mellouki Riffi, est d'ailleurs doublé d'un autre : l'adoption par De Gaulle d'une « *politique d'indulgence* » à l'égard des dirigeants algériens, nationalistes ombrageux, souvent animés par le ressentiment antifrançais et le radicalisme révolutionnaire. A croire, dit l'universitaire marocain, que l'Algérie, longtemps considérée par le président français comme une « *entrave* », une « *boîte à chagrin* », un « *boulet* » s'opposant à l'action internationale de la France et au déploiement de son influence, avait été, après sa décolonisation, et grâce au prestige acquis auprès des peuples déshérités, « *promue au rang de parrain, pour ne pas dire d'étoile polaire de la politique d'ouverture sur l'extérieur, notamment sur le tiers-monde, préconisée par le général De Gaulle, à la suite des échecs subis par sa diplomatie en Occident (tentatives d'insertion de la France dans le directoire des Grands)*

© KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO. © PAUL POUGNET/GAMMA-RAPHO.

et en Europe (plan Fouchet destiné à rendre la France indépendante des Etats-Unis au sein de l'Alliance atlantique)... » (*De Gaulle en son siècle*, t. 6, 1992).

A la fin de cette année 1962, frappé par « *la rapidité de ce qu'on pourrait appeler la "défrancisation" comparé à ce qui s'est passé en Tunisie et au Maroc* », Jeanneney croit néanmoins pouvoir indiquer que « *le pire a été évité (sic)* ». C'est une façon de voir les choses : on ne compte « que » 1 850 disparitions parmi les « *lascars* » (c'est ainsi que le chef de l'Etat appelle les Français d'Algérie).

Le 9 janvier 1963, Georges Gorse succède à Jeanneney comme ambassadeur de France et Ben Bella lui souhaite la bienvenue à sa manière en déclarant que « *les accords d'Evian ne sont pas le Coran* ». 382 Français seront encore enlevés au cours de l'année et l'on ne retrouvera les corps que de 41 d'entre eux. Entre-temps, le massacre des harkis et autres supplétifs se poursuit sans interruption et dans l'indifférence générale. A l'issue du Conseil des ministres du 9 octobre, De Gaulle a confié une fois pour toutes à Peyrefitte : « *S'ils s'entretuent, ce n'est plus notre affaire. Nous en sommes débarrassés, vous m'entendez. Les Arabes, les Kabyles, c'est une population fondamentalement anarchique, que personne ne contrôle et qui ne se contrôle pas elle-même.* » Ce qui n'empêche pas la France, malgré les nationalisations sans indemnisations et l'« opération labours » (la réforme agraire algérienne, qui se traduit par la mise en place d'une économie socialiste à marche forcée qui spolie les exploitants français), de respecter scrupuleusement ses « obligations » financières et d'assurer son effort de coopération technique et culturelle : en 1965, il y aura encore 300 médecins civils et militaires français en poste en Algérie.

Le 31 janvier 1964, De Gaulle déclare que la coopération est devenue « *une grande ambition de la France* », ce qui se traduit par une « *inépuisable bonne volonté* » (Ageron) vis-à-vis d'un Etat algérien particulièrement exigeant. Ainsi, le 13 mars 1964, au sortir d'un entretien avec Ben Bella au château de Champs, au cours duquel il lui a dit « *observer avec bienveillance le cours des événements et souhaiter sincèrement la réussite des efforts de l'Algérie* », l'intérêt de la France étant que celle-ci s'affirme « *car nous avons toutes raisons de souhaiter qu'elle ne sombre pas dans la misère et dans l'anarchie* », De Gaulle confie à son entourage : « *Cet homme ne nous veut pas de mal.* » (Hervé Bourges, *L'Algérie à l'épreuve du pouvoir*, 1967).

Sous la férule du président algérien, le climat d'insécurité est cependant tel en Algérie que les demandes de réintégration de fonctionnaires qui avaient signé des contrats de coopération se sont multipliées et qu'il faut compenser leur défection par l'envoi de... militaires du contingent volontaires comme coopérants techniques.

Le rêve tiers-mondiste du général De Gaulle

La raison de cette magnanimité ? « *L'Algérie*, déclare De Gaulle lors d'une conférence de presse en novembre 1964, *est aussi et surtout la "porte étroite" par laquelle nous pénétrons dans le tiers-monde. Une brouille entre la France et l'Algérie dépasserait les limites des relations franco-algériennes et risquerait de miner les efforts de notre diplomatie dans le monde entier.* »

« *En somme*, constate l'historien américain Matthew Connelly, *les Algériens n'avaient pas seulement internationalisé leur guerre de libération, mais aussi la paix qui l'avait remplacée.* » La victoire du FLN est complète.

Dans le cadre des accords d'Evian, « *l'aide financière privilégiée à l'Algérie* » doit s'interrompre en 1965, mais malgré l'ampleur du contentieux, Boumediene, qui a renversé Ben Bella le 19 juin 1965, obtient une rallonge de 2,65 milliards le 28 juillet suivant. Une aide, révèle Ageron, que le gouvernement français s'abstient de faire connaître à l'opinion publique, et qui s'accompagne d'un accord qui contraint la France à acheter un pétrole plus cher et l'oblige à fournir des crédits considérables. « *Repoussé à deux reprises par le Sénat*, indique encore l'historien, *il ne fut que difficilement voté et seulement pour des raisons de politique étrangère.* »

Recevant le nouvel ambassadeur, Redha Malek, De Gaulle lui déclare vouloir maintenir la coopération avec l'Algérie, « *quelles que soient les péripéties qui peuvent se produire* ». Le propos ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd.

Pendant la période qui va de juillet 1965 à avril 1969, le « *réajustement révolutionnaire* » visant à inscrire son régime dans une stratégie anti-impérialiste contre les intérêts du capitalisme français n'empêche pas le dictateur algérien, cette fois au titre de « *réparation due pour le pillage du pays par le colonialisme* », d'exiger de Paris une aide

financière accrue qui ne puisse être remise en question par sa politique de nationalisations. C'est le ministre des Affaires étrangères, Abdelaziz Bouteflika, qu'il charge de l'affaire. Reçu à plusieurs reprises à l'Elysée, celui-ci dit espérer du président de la République *« une attitude seigneuriale (sic) »*. Il s'agit tout simplement d'obtenir une renonciation par Paris au règlement des créances d'Etat, des prêts et emprunts des collectivités publiques et des avances consolidées du Trésor faites après mars 1962, car le gouvernement algérien n'entend pas *« racheter l'Algérie avec l'argent, après l'avoir rachetée par le sang de ses martyrs »*. Simultanément, précise Ageron, Alger multiplie les revendications les plus diverses : l'accroissement de l'émigration algérienne, voire la liberté totale des mouvements de populations telle qu'elle a été prévue par les accords d'Evian (40 000 « faux touristes » algériens sont venus s'installer en France au cours des quatre premiers mois de 1966 portant à 600 000 le nombre d'Algériens présents en France, dont seuls 52 200 ont le statut de Français musulmans « rapatriés »), la renégociation du statut des coopérants, l'augmentation des importations françaises de vins algériens, l'augmentation de l'aide libre, etc.

Irrité de la durée des négociations, Boumediene procède à une série de nationalisations, celle des mines et des compagnies d'assurances appartenant à des sociétés françaises, et annonce la dévolution définitive des biens français dits vacants à l'Etat algérien. Sans indemnisation. A Alger, on parle de butin de guerre. *« Finalement*, remarque Ageron, *un accord fut signé le 23 décembre 1966, à des conditions royales, puisque la dette était réduite de 7 milliards à... 400 millions. L'accord fut tenu secret en France, pour éviter les réactions de l'opinion. »*

Le traité du 27 décembre 1968

Malgré cette concession importante, les relations franco-algériennes se tendent de nouveau en 1967 autour de deux questions : l'importation de vins d'Algérie sur le marché français et l'entrée des travailleurs algériens en France. Dans les deux cas, Alger obtient largement satisfaction. Malgré les pressions des viticulteurs français, sur l'intervention directe de De Gaulle auprès de Georges Pompidou, le gouvernement français accepte de maintenir le courant d'achat des vins algériens aux prix intérieurs français. Il en sera de même l'année suivante (octobre 1968).

Le dossier de l'immigration est quant à lui l'objet du désormais fameux accord du 27 décembre 1968, qui s'inscrit ainsi comme une étape décisive de la succession de concessions et de renoncements qui caractérise la politique française depuis les accords d'Evian : le contingent annuel de nouveaux travailleurs autorisés à venir en France est porté de 12 000 à 35 000, l'entrée des Algériens en France est facilitée tandis que leur sont octroyés la liberté d'établissement commercial ou indépendant et un accès plus rapide à des titres de séjour valables dix ans.

La lettre du traité sera en outre largement dépassée par son application : au cours des trois années suivantes, 1969, 1970 et 1971, ce sont 127 000 nouveaux Algériens qui viendront s'installer en France. Soit 20 % de plus qu'il n'était prévu en 1968, sans compter l'immigration clandestine. Au départ de De Gaulle, le nombre des Algériens installés en France avoisinera (familles comprises) le million d'individus.

Lors du Conseil des ministres du 1er mai 1968, plusieurs ministres français, excédés par les surenchères algériennes et une nouvelle vague de nationalisations d'entreprises françaises, avaient osé faire valoir la nécessité d'une négociation globale sur toutes les questions litigieuses. Mais De Gaulle s'y était refusé et avait ordonné un règlement à l'amiable. Le maintien de la coopération, souligne Ageron, avait donc une fois encore été imposé par De Gaulle et cela dès avant les agitations de mai 1968 qui auraient, dit-on, affaibli sa position internationale. Et, dit encore l'historien, ce fut *après* les élections triomphales de juin que la France décida de renoncer à la direction bicéphale de l'Organisation de coopération industrielle (OCI) faisant du gouvernement algérien le seul maître de cette institution par laquelle transitait une partie de l'aide financière française.

© GEORGES MELET/PARISMATCH/SCOOP. © AFP. © LE CAMPION/SIPA.

Les bons comptes A droite : le ministre des Affaires étrangères Abdelaziz Bouteflika lors d'une visite en France en décembre 1966, durant laquelle il conclut et signe l'accord, tenu secret, réduisant la dette algérienne vis-à-vis de l'Etat français de 7 milliards à 400 millions de francs, remboursable en trente-trois ans. En haut : les vendanges en Algérie en 1967. Page de droite : conférence de presse du général De Gaulle, le 11 avril 1961. Il déclarait alors : *« L'Algérie nous coûte, c'est le moins qu'on puisse dire, plus cher qu'elle ne nous rapporte. (...) La décolonisation est notre intérêt et par conséquent notre politique. »*

Les importations de vins reprennent quant à elles en 1969 à hauteur de 5 millions d'hectolitres au prix de 84 francs l'hectolitre, l'URSS l'achetant au prix de 32,50 francs.

« *Il reste à l'historien,* se demande Ageron, lui-même partisan déclaré de l'indépendance de l'Algérie, *à chercher pourquoi et comment [la politique de coopération] put être maintenue.* »

« *Pour dire les choses avec simplicité,* précise-t-il, *il apparaît que s'il n'y avait eu la volonté bien arrêtée du général De Gaulle de promouvoir une coopération privilégiée avec l'Algérie, République démocratique et populaire, ce qui n'était pas tellement bien vu en France, cette politique aurait été très vite arrêtée. Certes, le général n'a pas suivi dans le détail, pendant cette période, les affaires algériennes, comme il le faisait dans la période du conflit. Mais ses consignes orales ou écrites concernant la coopération avec l'Algérie restèrent toujours les mêmes et peuvent se résumer à peu près ainsi : la France est disposée à poursuivre la coopération avec l'Algérie quelles que soient les vicissitudes de celle-ci.* »

En effet, chaque fois qu'il y a eu blocage dans les négociations, le chef de l'Etat est intervenu « *discrètement ou même par écrit* ». Abdelaziz Bouteflika l'a d'ailleurs reconnu devant la presse française : « *Si l'Algérie a tiré profit des accords franco-algériens, elle le doit à l'aide du général De Gaulle.* »

Evoquant cette étonnante indulgence à l'égard des dirigeants algériens, un observateur français, dont on croit comprendre qu'il était un familier de l'Elysée – mais dont Ageron ne cite pas le nom – a parlé de la « *mystérieuse attention de De Gaulle pour l'Algérie* ».

Ce « mystère De Gaulle », plusieurs observateurs ont tenté de l'approcher. Très tôt, dès août 1964, le Pr William Zartman de l'université de Caroline du Sud s'est posé la question : « *Mais pourquoi la France a-t-elle consenti à poursuivre la coopération ? Après l'exode des Européens, la France n'avait plus les mêmes raisons qu'auparavant d'aider une Algérie hostile. L'hypothèse selon laquelle il n'y avait pas de véritable raison en dehors de la force d'inertie ou de l'attitude correspondant à "l'habitude française" en Algérie mérite sans doute qu'on s'y arrête. Cet élément existe : l'homme auquel on a coupé une jambe continue à gratter le membre disparu.* » Parmi les autres raisons, le professeur américain cite aussi : 1) le souci de la France de rendre aux Algériens l'affection qu'ils ont pour elle ; 2) le sentiment que la France a déjà tant fait en Algérie qu'il est trop tard pour se dégager ; 3) l'Algérie constitue une ouverture sur le monde socialiste selon le mot de De Gaulle : « *Il n'y a encore jamais eu de coopération aussi importante entre un pays capitaliste et un pays socialiste* » ; 4) la France n'a pas voulu tenter avec l'Algérie une « *expérience guinéenne* » : si la coopération échouait par sa faute « *toute l'affaire algérienne se solderait par une défaite totale, tandis que le succès de la coopération pouvait fournir un nouveau modèle pour les relations postcoloniales et effacer l'impression défavorable qu'avait laissée la politique algérienne de la République précédente* ».

Ce faisant, De Gaulle a contribué à inaugurer la politique de « réparations coloniales » donnant ainsi acte à Frantz Fanon qui écrivait : « *Cette aide doit être la consécration d'une double prise de conscience : prise de conscience par les colonisés que cela leur est dû et par les puissances capitalistes qu'effectivement elles doivent payer.* » (*Les Damnés de la terre,* 1961).

L'accord que, après Edouard Philippe, toute une partie de la classe politique française veut désormais remettre en question n'apparaît ainsi nullement comme une aberration, un acte politique marqué par un manque singulier de sens de l'anticipation. Il s'inscrit bien plutôt dans une logique politique qui avait consisté à acheter la bienveillance du tiers-monde, fût-ce au prix des intérêts du pays, dans la perspective du nouveau rôle que le général De Gaulle rêvait de jouer sur la scène internationale. L'illusion a été payée, depuis cinquante-cinq ans au prix fort. Elle constitue l'héritage le moins connu du gaullisme. Les émeutes qui ont secoué la France en ce début d'été 2023 montrent qu'il n'est pas sûr que ce soit le moins lourd de conséquences pour la France.

À LIRE d'Henri-Christian Giraud

Algérie : le piège gaulliste
Perrin
704 pages
30 €

Par Guillaume Perrault

© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.

Le coup d'État permanent

La rébellion d'Evgueni Prigojine et du groupe Wagner n'est pas sans précédent : d'Ivan le Terrible à la révolution d'Octobre en passant par l'assassinat de Paul Ier ou la révolte des décembristes, l'histoire russe est une succession de coups d'Etat.

L'empire des tsars est « *une monarchie absolue, tempérée par l'assassinat* », écrivait Custine dans *La Russie en 1839*. Par ce mot d'esprit, l'auteur voulait souligner le rôle capital, au pays de Catherine II, de l'autocratie, et le primat de la violence sur le droit lorsqu'il s'agit de régler des conflits politiques. Or, l'on songe plus que jamais à l'appréciation de Custine depuis la spectaculaire rébellion armée d'Evgueni Prigojine, le patron de l'entreprise de mercenaires Wagner, contre Vladimir Poutine. Le 24 juin, le *condottiere* a pris le contrôle de Rostov-sur-le-Don et lancé ses reîtres vers Moscou, avant de reculer. La tension qui règne entre les factions qui se partagent le pouvoir à Moscou paraît depuis persistante. Et la possibilité d'un coup d'Etat ne quitte plus les esprits, tant l'histoire de la Russie en est prodigue.

Le tsar Ivan le Terrible (1533-1584), fondateur de l'Etat russe moderne, a craint toute sa vie, et non sans raison, les conjurations, notamment une révolte militaire. Sa défiance, dégénérant en paranoïa et en cruauté, conduisit, en 1563, le prince Andreï Kourbski, général des armées, à fuir la Moscovie. Réfugié en Lituanie, pays ennemi, il écrivit une lettre à Ivan le Terrible pour expliquer sa décision de le quitter par la crainte d'être assassiné sur son ordre. Kourbski y affirmait que le tsar appliquait le conseil qu'un moine lui avait donné un jour : « *Ne garde pas à tes côtés de conseiller plus intelligent que toi.* »

Circonstance aggravante, il n'existe pas, dans la Russie tsariste, l'équivalent des lois fondamentales du royaume en France, c'est-à-dire une coutume constitutionnelle dont le respect incombe au roi et encadre son pouvoir. En France, la couronne, à la mort du souverain, revient de plein droit à son fils aîné. Un Capétien ne peut pas désigner son successeur. Pierre le Grand, lui, décide qu'il en a le droit, et la loi abandonnant le principe de primogéniture qu'il promulgue en 1722 sera confirmée par ses successeurs jusqu'en 1797. Le pouvoir du tsar ou de la tsarine ne connaît dès lors aucune borne. Ils sont libres d'écarter un fils aîné et de lui préférer un autre successeur. Cette singularité favorise l'intervention et l'arbitrage de l'armée au XVIIIe siècle : après la disparition du souverain, son choix discrétionnaire peut être contesté. L'inexistence d'un droit constitutionnel qui permet à des institutions de prendre racine fait donc dépendre la dévolution du pouvoir de purs rapports de force et, souvent, de luttes armées.

Les régiments d'élite chargés d'assurer la sécurité des tsars s'insurgent parfois contre leurs maîtres et soutiennent l'un des partis qui divisent la famille impériale. Deux oncles de Pierre le Grand sont assassinés sous ses yeux par des mutins en 1682 alors qu'il a 10 ans. Marqué à vie, il écrase dans le sang la tentative de coup d'Etat suivante (1689) : plus de mille rebelles sont exécutés et leurs régiments d'élite, les *streltsy*, démantelés. Lors des cent ans qui suivent la mort du fondateur de Saint-Pétersbourg, neuf empereurs ou impératrices dirigent la Russie. Or, nombre de ces successions donnent lieu à des conflits tranchés par la garde impériale. Fille de Pierre le Grand, Elisabeth Ire (1741-1762) ne parvient à éliminer l'ultime descendant de son oncle Ivan V que par un coup d'Etat appuyé par le régiment Préobrajensky. Etrangère à la dynastie, Catherine II (1762-1796) doit son pouvoir au coup d'Etat par lequel elle fait déposer son mari, Pierre III, avec l'appui des trois régiments de la garde. Paul Ier (1796-1801) est assassiné par des soldats après quatre ans de règne. Son fils, qui devient tsar sous le nom d'Alexandre Ier, avait été informé du complot par le chef des conjurés, le général Pahlen. Il soutiendra toujours avoir consenti à ce que son père soit déposé, mais non tué.

Automne russe
Page de gauche : *Le Soulèvement décembriste sur la place du Sénat, le 14 décembre 1825*, par Vassili Grigorievitch Perov, vers 1870 (Saint-Pétersbourg, Musée national d'histoire de la religion). Ci-contre : *L'Assaut contre le palais d'Hiver, Saint-Pétersbourg, octobre 1917* (détail), par Vladimir Alexandrovitch Serov, XXe siècle.

Les Russes, pour leur part, face à ces pièces familières de leur répertoire politique, demeurent des spectateurs prudents.

De même, en décembre 1825, lors de l'avènement de Nicolas Ier, des comploteurs tentent un coup de force. Le tsar défunt avait désigné son deuxième frère pour lui succéder après que le premier, Constantin, se fut récusé. Mais à Saint-Pétersbourg, les conjurés conduisent sur la place du Sénat quelques unités de la garde impériale, abusées sur la réalité de la situation politique. Au terme d'un long flottement, ceux qui font figure d'insurgés sont pilonnés par les troupes loyalistes et se retirent en laissant 70 tués. L'enquête conduit à l'arrestation et à la condamnation de nombreux jeunes conjurés, officiers issus des grandes familles de l'aristocratie, nourris des idées des Lumières acquises au contact de la France pendant les guerres contre Napoléon. Ainsi naît le prestige des décembristes, hérauts de la lutte contre l'autocratie, dont les contestataires du régime les plus variés se réclameront tout au long du XIXe siècle.

Les trois derniers empereurs montent sur le trône sans avoir à mater une tentative de coup d'Etat. Pendant la Première Guerre mondiale, cependant, ce sont les chefs de l'armée qui, confrontés à l'insurrection victorieuse à Petrograd (février-mars 1917), vont aussitôt pousser Nicolas II à abdiquer. La situation politique était certes d'une extrême gravité, mais un « lâchage » aussi rapide, qui a stupéfié les contemporains, conserve une part de mystère. L'armée était la colonne vertébrale du régime. Et l'on aurait pu croire ces généraux, éduqués, jeunes gens, dans le respect du triptyque « *pour Dieu, le tsar et la Russie* », tenus par un sentiment de loyauté dynastique.

Pour expliquer ce divorce entre l'état-major et le tsar, de nombreuses raisons ont été avancées : choix de Nicolas II d'assumer lui-même le commandement suprême après les défaites désastreuses de 1915, qui l'exposait à concentrer sur lui toutes les critiques ; haine contre l'impératrice, née hessoise et prussienne, dont l'intervention maladroite dans la conduite de l'Etat faisait un bouc émissaire idéal pour expliquer les victoires allemandes, imputées à sa trahison ; discrédit complet de l'entourage impérial, symbolisé par la toute-puissance de Raspoutine jusqu'à son assassinat en décembre 1916 ; intégrité morale et valeur professionnelle très variables des généraux ; crainte de mutineries et d'une désintégration du front (l'armée russe comptait déjà 2 millions de tués ou disparus et 3 millions de prisonniers, selon Nicolas Werth) si les généraux recevaient l'ordre de mater l'insurrection de Petrograd par la force ; volonté des militaires – pour certains, avant même le soulèvement de Petrograd – d'imposer une régence qui concilierait la pérennité de la monarchie impériale et un sursaut patriotique afin de continuer la guerre aux côtés des Alliés. Mais le frère cadet de l'empereur, qu'il désigne comme son successeur, ne peut ou ne veut saisir le sceptre des Romanov. Et l'abdication de Nicolas II débouche sur le vide. Le « lâchage » du tsar, imposé aux réticents avec l'argument d'éviter la guerre civile, aboutira précisément à ce résultat après le coup d'Etat bolchevique.

Un gouffre sépare les deux époques, les régimes et les personnages en cause, mais il est troublant de constater que Vladimir Poutine, dans son discours réagissant au coup de force de Prigojine, a invoqué le précédent de 1917 et de la guerre civile (en malmenant, il est vrai, les faits et la chronologie au passage) comme une catastrophe qui pourrait se répéter, un cauchemar à conjurer. Au moment du péril, ce n'est plus à Staline que le président russe s'identifiait, mais, soudain, à Nicolas II, pour tenter de convaincre ses concitoyens de la justesse de la formule « *moi ou le chaos* ».

© HERITAGE IMAGES/AURIMAGES. © WORLD HISTORY ARCHIVE/AURIMAGES.

Propos recueillis par Michel De Jaeghere

Le pays où l'écrivain est roi

De Montaigne à Mitterrand, politique et littérature se font concurrence en France dans l'esprit des hommes d'Etat aussi bien que des écrivains. Bruno de Cessole explore à travers vingt-quatre figures emblématiques ce paradoxe français.

DEUIL NATIONAL
Ci-contre : *Les Funérailles de Victor Hugo*, 1885. Le 31 mai 1885, la dépouille de l'écrivain fut déposée sous l'Arc de triomphe, voilé de noir, au pied d'un immense catafalque conçu par Charles Garnier. Le lendemain, plus d'un million de personnes allaient suivre le corbillard des pauvres qui emmenait le « *roi des poètes* » jusqu'au Panthéon. Page de droite : Bruno de Cessole.

Peut-on manier à la fois le sceptre et la plume ? Passer sans transition du statut d'homme d'Etat à celui d'écrivain ou inversement ? Et pourquoi notre histoire nationale a-t-elle été aussi marquée, pour le meilleur et pour le pire, par le mariage de la littérature avec la politique ? Tel est le paradoxe qu'explore aujourd'hui Bruno de Cessole dans un essai où défilent, de Montaigne à Mitterrand, Henri IV, Richelieu, Louis XIV, Saint-Simon, Saint-Just, Chateaubriand, Hugo, Jaurès ou Clemenceau et jusqu'à Valéry Giscard d'Estaing. Critique littéraire, romancier, essayiste politique, Bruno de Cessole a lui-même passé sa vie à franchir les frontières qui séparent tous les genres littéraires, en même temps qu'à fréquenter le monde culturel et celui de nos dirigeants. En livrant ici la somme de ses lectures et de ses expériences dans un livre marqué par la finesse du jugement, les bonheurs d'écriture, l'étendue de l'érudition, il dessine une autre histoire de France : celle d'un pays où le tranchant d'un mot importe plus que la vérité d'un concept, ou la langue est musique et clarté avant d'être un moyen de communication, où l'écrivain est roi tandis que le roi rêve en secret d'atteindre à la gloire en devenant grand écrivain.

Votre livre présente une galerie qui rassemble des *« écrivains phares qui ont joué un rôle politique de premier plan et des hommes d'Etat qui se sont voulus littérateurs »*.

Quel a été cependant le critère qui vous a conduit à accueillir certains, à en repousser d'autres ?

Le critère principal est la dimension historique reconnue par la postérité. S'agissant des écrivains, le critère secondaire est d'avoir exercé des fonctions politiques, comme conseiller du prince, membre d'un gouvernement ou élu du peuple. Les purs théoriciens comme Montesquieu,

Rousseau, Taine ou Maurras n'ayant pas rempli de charges ou de mandats publics ne sont pas traités dans ce livre. Parmi les hommes de lettres investis de responsabilités politiques j'ai retenu en outre ceux qui sont considérés à juste titre comme des « phares » par l'envergure de leur œuvre et par leur renom universel : de Montaigne à Malraux, en passant par les grands « prophètes » du XIXe siècle, l'époque entre toutes où la fusion entre le pouvoir et les lettres a été féconde : Chateaubriand, Constant, Lamartine, Tocqueville, Hugo, Barrès… Parmi les politiques qui se sont voulus auteurs, j'ai sélectionné ceux qui ont joint à leur action en tant qu'homme d'Etat une œuvre littéraire ambitieuse et/ou de qualité, de Richelieu à Mitterrand en passant par Saint-Simon, Mirabeau, Napoléon, Clemenceau, Jaurès, Blum et De Gaulle.

Qu'est-ce qui définit selon vous l'écrivain ? La langue, l'invention, le propos, le désintéressement ? Machiavel n'écrit pas *Le Prince* pour faire un chef-d'œuvre littéraire, mais pour s'imposer sur la scène politique. Giscard écrit *Le Passage* pour entrer en littérature. Lequel des deux est écrivain ?

Au XIXe siècle, le grand critique que fut Sainte-Beuve s'était posé la question. Avant Roland Barthes, il s'était interrogé sur ce qui distingue un *écrivain* d'un *écrivant*. A quoi reconnaît-on le premier ? Ce nom appartient, selon lui, à celui qui « *fait de sa plume et de son talent ce qu'il veut* ». Celui qui choisit un sujet de façon délibérée sait camper des personnages, dessiner des caractères, brosser une fresque, décrire ce qu'il n'a pas vu, se glisser dans la peau de personnages qui lui sont étrangers… A ses yeux, les hommes d'action et de pouvoir qui écrivent ne sont souvent écrivains que « *d'occasion et par nécessité* » ; « *ils écrivent comme ils peuvent et comme cela leur vient* », même si cela n'empêche pas qu'ils aient, parfois, « *leurs bonnes fortunes* ». On peut être

© NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES. © MAURICE ROUGEMONT/OPALE PHOTO.

DES VOIX QUI PORTENT Ci-contre : *Caricature de Napoléon III enchaîné par Victor Hugo,* par Faustin, vers 1870 (Maison de Victor Hugo-Hauteville House). Par sa plume, le poète se fait « *justicier* » et écrit la « *Veritas* ». Page de droite : monument *Aux orateurs et publicistes de la Restauration,* par Laurent Honoré Marqueste, 1903-1919 (Paris, nef du Panthéon). Y figurent, de gauche à droite, Benjamin Constant, Pierre de Serre, Casimir Perier, Armand Carrel, le général Maximilien Sébastien Foy, Jacques-Antoine Manuel, François-René de Chateaubriand (assis), le marquis de La Fayette et Royer-Collard.

un écrivain occasionnel et faire montre d'autant de talent qu'un littérateur de métier : ainsi d'Henri IV, de Richelieu, de Napoléon ou de Jaurès, qui possèdent au plus haut degré certaines des qualités des écrivains professionnels : la force de l'imagination, l'originalité du style, l'art du récit, le sens de la formule ou du trait. A l'instar de Machiavel, Montaigne écrit pour obtenir une reconnaissance publique. D'abord conçue comme le marchepied d'une carrière politique, la littérature se mue en dernière instance en consolation d'ambitions mortifiées. Giscard, en revanche, offre l'exemple pathétique d'une ambition littéraire fourvoyée. Son amour des lettres était sans doute sincère, mais son talent n'était pas à la hauteur de ses modèles : Maupassant et Tolstoï. Mémorialiste de qualité, essayiste clair sinon convaincant, il s'est voulu romancier sans avoir les moyens de ses prétentions. L'étonnant est qu'un homme à l'intelligence aussi aiguë ait eu aussi peu le sens du ridicule et ait persévéré dans une voie qui n'était pas son genre. Sa fatuité l'a emporté sur sa lucidité.

Adhérez-vous à l'idée que la littérature française soit le cœur battant de l'identité de la France ?

Cette identité de la France et de la littérature, Du Bellay et la Pléiade l'avaient célébrée dès la Renaissance : « *France, mère des arts, des armes et des lois…* » Mais c'est au XVIIe siècle, sous l'impulsion de Richelieu puis de Louis XIV que s'est véritablement opérée la fusion entre le sceptre et la plume tandis que le classicisme devenait le patrimoine indivis de la nation. Si le siècle des Lumières a fait de la littérature un instrument de critique sociale, de même qu'il a fait des littérateurs le plus influent des groupes de pression, le XIXe siècle a renoué l'alliance fructueuse entre les lettres et le pouvoir et l'a portée au pinacle, comme en témoignent les destinées de Chateaubriand, Benjamin Constant, Lamartine et Hugo. Pour ce dernier, la « *littérature c'est la civilisation* » et la civilisation se confond avec la France, missionnaire universelle de ses valeurs. Il n'y a qu'en France où pour s'imposer en politique il fallait témoigner d'une culture littéraire, se montrer maître de la parole et du mot, nourrir ses écrits et ses discours de références historiques et de citations littéraires. Bref, faire ses preuves de *lettré*. Cette singularité nationale a davantage frappé les étrangers que nos compatriotes, et ce livre est une tentative pour mettre fin à cette cécité. Dans son remarquable *Essai sur la France*, paru en 1930, l'essayiste allemand Ernst Robert Curtius relevait qu'on ne peut comprendre la vie politique et sociale de notre nation si on ignore sa littérature. Allant plus loin, il soulignait que « *la littérature joue un rôle capital dans la conscience que la France prend d'elle-même et de sa civilisation. Aucune autre nation ne lui accorde une place comparable. Il n'y a qu'en France où la nation entière considère la littérature comme l'expression représentative de ses destinées* ». Avec étonnement, il constatait que les politiciens ont chez nous le droit d'écrire des romans, et les romanciers des essais politiques sans cesser pour autant d'être pris au sérieux.

Est-ce aussi une exception française que le culte national du grand écrivain ?

Je le crois. Des hommages posthumes ont bien été rendus par la Grande-Bretagne à Shakespeare, par l'Italie à Dante, par l'Irlande à Joyce ou par le Portugal à Fernando Pessoa, mais de leur vivant, ces écrivains phares n'ont pas bénéficié, tant s'en faut, de l'aura, de la ferveur, qui ont entouré par exemple Voltaire, Hugo, Barrès, voire Anatole France en leur temps. Aux yeux des Français, le « grand écrivain » a longtemps incarné le génie national, l'essence de la civilisation dont notre pays serait le foyer universel. La France est l'un des rares pays où l'effigie des hommes de lettres orne des billets de banque, où les écoles et les lycées portent en majorité les noms d'écrivains, où l'on fait entrer en grande pompe les dépouilles des auteurs phares au Panthéon, où être admis dans ce mausolée de papier bible qu'est la collection de « La Pléiade » est la consécration suprême pour un littérateur français ou étranger, où le Quai Conti continue d'attiser l'ambition de ceux qui prétendent à une forme hypothétique d'immortalité. Cela étant, ce culte est sans doute voué à disparaître tant le statut symbolique et social de l'écrivain s'est dégradé depuis le premier XXe siècle.

Vous évoquez dans votre livre Richelieu, Louis XIV, Napoléon, Clemenceau, De Gaulle et Mitterrand. Qu'est-ce que ces hommes d'Etat sont allés, selon vous, chercher dans la littérature, que la politique ne leur procurait pas ?

Tout d'abord la justification de leur œuvre au regard de la postérité. C'est l'aiguillon qui pousse Richelieu à écrire son *Testament politique*, Louis XIV à dicter ses *Instructions pour le Dauphin*, Napoléon à peaufiner sa légende dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Clemenceau à prendre sa revanche sur ses rivaux dans *Grandeurs et misères d'une victoire*, De Gaulle à sculpter sa statue dans ses *Mémoires de guerre* et ses *Mémoires d'espoir*. Ensuite, la quête d'une transcendance et d'un surcroît de légitimité que l'exercice du pouvoir séculier et le suffrage issu des urnes ne suffisent pas à garantir. En dépit de sa laïcité, la France républicaine a conservé une inconsciente nostalgie du caractère sacré du pouvoir, héritier des rois thaumaturges. L'historien Ernst Kantorowicz a popularisé la théorie des deux corps du roi,

© CC0 PARIS MUSÉES / MAISONS DE VICTOR HUGO PARIS-GUERNESEY. © JEAN-MICHEL DROUET/LA COLLECTION.

le corps matériel, faillible et mortel de l'héritier du trône, et le corps symbolique et spirituel du souverain qui, lui, est infaillible et immortel. A leur manière, De Gaulle et Mitterrand, monarques républicains, et tous deux hommes de culture imprégnés d'histoire, ont réussi à incarner cette théorie par le lien qu'ils ont noué avec l'écriture, grâce à laquelle leur réputation survivrait à leur œuvre politique. Enfin, bien sûr, les hommes d'Etat ont cherché dans le sacre de la littérature une promesse d'éternité. S'il n'est pas totalement égaré par l'orgueil ou la vanité, tout gouvernant se doute que rien n'est plus précaire que le bilan d'un « règne » et que son héritage sera passé au crible de la critique sitôt éloigné du pouvoir. François Mitterrand, par exemple, était profondément convaincu de la vanité de l'action et de la futilité de la politique, et misait la survie de son nom par son action culturelle – architecturale au premier chef –, sa dimension d'écrivain, et par l'ambiguïté fascinante de sa personnalité.

Vous évoquez aux côtés de ces politiques tentés par l'écriture les cas de Benjamin Constant, Chateaubriand, Lamartine et Hugo. On est là devant des écrivains incontestables saisis par le virus de la politique. Qu'ont-ils été, symétriquement, y chercher que ne leur donnait pas la littérature ?

Aussi curieux que cela nous paraisse, la véritable ambition de Chateaubriand, de Constant, de Lamartine et de Tocqueville n'était pas littéraire mais politique. Pour les uns et les autres jouer un grand rôle sur la scène publique était bien plus important que conquérir la gloire du poète, du romancier ou de l'historien sociologue. L'écriture n'a d'abord été pour eux qu'un moyen de se faire un nom dans le but d'influencer l'opinion et d'exercer le pouvoir. Elle occupe deux temps distincts de la vie, la jeunesse et la vieillesse, l'âge mûr étant consacré à l'activité sérieuse : les affaires publiques. Puis, avec l'éviction des responsabilités et le désenchantement qui s'ensuit, elle devient l'instrument d'une consolation ou d'une revanche. Il s'agit de métamorphoser par les sortilèges du style ses défaites politiques en victoires pérennes. Dans son discours de réception à l'Académie française, que Napoléon lui interdit de prononcer, Chateaubriand a clairement exprimé ce qu'il attendait de son entrée en politique. Selon lui, l'écrivain, bien loin d'être cantonné dans une fonction frivole, distraire ses contemporains, s'occuper de règles grammaticales, être l'arbitre du bon goût, est investi d'un rôle sacré : s'instituer le porte-parole de son époque, éclairer les consciences, défendre les libertés, lutter contre toutes les formes de despotisme, frayer la voie à l'avenir. En fils des Lumières, il assumait l'héritage de Voltaire et des hommes de l'*Encyclopédie* grâce à qui les hommes de lettres étaient devenus au XVIIIe siècle un « lobby » politique puissant appelé à jouer le premier rôle dans la Révolution, et un contre-pouvoir efficace dans la déstabilisation de l'Ancien Régime. Avec cette différence, toutefois, que le vicomte s'est voulu, en théorie, le restaurateur de la religion et le champion de la légitimité, même si, comme Maurras l'a montré dans le portrait au vitriol qu'il fait de lui dans *Trois idées politiques*, il s'agissait pour ce nihiliste secret, toujours en quête de beaux gestes et d'effets sonores, d'une posture avantageuse bien plus que d'une conviction profonde. Par-delà les poses chevaleresques, cet éternel « ennuyé » a aussi cherché dans l'effervescence des luttes politiques – comme plus tard Barrès – un dérivatif à son « spleen » endémique. Benjamin Constant présente un profil comparable : agir sur l'opinion publique, peser sur les orientations du pouvoir, fut son ambition première, l'écriture romanesque ou la rédaction de ses journaux intimes n'étant pour lui qu'un moyen de

se connaître et d'exorciser ses démons intimes et ses faiblesses. Ce à quoi l'inventeur du libéralisme français attachait le plus de prix était ses livres de théoricien politique et de polémiste engagé dans les grandes querelles de son époque. Hugo enfin, est l'« *homme-siècle* » qui s'est attribué le rôle de « *mage et prophète* », d'écho sonore des aspirations populaires, de champion des grandes causes humanitaires avant la lettre, que son statut d'opposant à Napoléon III et ses longues années d'exil ont érigé en symbole universel de la république et de la démocratie malgré un parcours politique sinueux.

L'expérience ne montre-t-elle pas qu'il est tout à fait exceptionnel que les écrivains passés en politique y donnent des résultats brillants. Vous citez à cet égard Napoléon qui les tenait pour des coquettes auxquelles il fallait se garder de donner le pouvoir. Chateaubriand et Hugo, n'offrent-ils pas un exemple de cet échec illustré également par Lamartine ?

Je répondrai en Normand : oui et non… En général, il est exact que, de Chateaubriand à Barrès, l'action qu'ils ont pu accomplir au sein d'un gouvernement ou au Parlement n'a pas été à la hauteur de leur ambition et de leur œuvre littéraire. Mais il faut voir qu'ils ont été d'emblée en butte à une vive hostilité et à un travail de sape mené par des collègues qui jugeaient en professionnels de la politique politicienne que ces « amateurs » étaient des rêveurs dangereux et même nocifs. C'est à l'auteur de *René* que Louis XVIII pensait quand il s'exclamait : « *Gardez-vous d'admettre un poète dans vos affaires, il perdra tout !* », tandis que cette girouette de Mathieu Molé, qui se disait son ami, lui lançait avec dédain cette apostrophe à la Chambre des pairs : « *Reprenez votre lyre et remontez aux sphères dont vous êtes habitant !* » Lamartine et Hugo, lors de leurs discours parlementaires, s'attiraient les mêmes quolibets. Quand le poète du *Lac* parlait à la tribune de l'industrie sucrière, on ricanait en disant qu'il cultivait « *la betterave dans les nuages* ». Pourtant, malgré son échec final aux élections qui portèrent le futur Napoléon III au pouvoir, son bilan politique est loin d'être négatif : le drapeau tricolore au lieu du drapeau rouge, la paix avec l'Europe des monarchies, le suffrage universel, l'abolition de la peine de mort en matière politique… Malgré ses grandiloquences et ses professions de foi naïves et un tantinet ridicules dans le progrès universel et la fraternité des peuples, l'action politique de Hugo me paraît également positive, d'autant plus que l'auteur des *Châtiments* avait bien compris que l'autorité symbolique d'un écrivain était d'autant plus grande qu'il restait en dehors des partis et n'exerçait pas le pouvoir, raison pour laquelle il avait refusé d'être ministre. Mais on peut juger non seulement généreux mais précurseurs ses combats contre les lois pénales, les proscriptions, la misère, et pour la démocratisation de l'instruction… En dernière instance, il me semble que ce ne sont pas des actes concrets qu'on attend d'un écrivain qui s'engage dans la vie publique mais une incitation à exhausser la politique au-dessus des questions d'intendance ou de satisfaction des intérêts catégoriels : être porteur d'un souffle, d'une inspiration, d'une vision à long terme. A cet égard, l'apport d'un Constant, d'un Chateaubriand, d'un Lamartine, d'un Hugo, d'un Malraux, ne laisse pas d'avoir été bénéfique et même salutaire.

Tocqueville occupe dans votre livre une place singulière tant il est difficile, chez lui, de distinguer l'analyste politique de l'écrivain. Le premier est un visionnaire, mais son analyse même est comme sublimée par la chaleur et la mélancolie de la langue. Le paradoxe est qu'il fait tout ce que s'interdisent les spécialistes de ces sciences sociales : écrire dans une langue littéraire, se mettre lui-même en scène, privilégier la chose vue, l'humanité de son propre regard sur la tyrannie des statistiques, et faire des prévisions !

Le paradoxe, et peut-être le drame, de Tocqueville est qu'il s'est voulu un homme d'Etat alors que ses qualités foncières le prédestinaient à être un homme de cabinet et non un homme de tribune. Il était timide, renfermé, distrait, mal à l'aise quand il fallait parler en public, rétif à la flatterie et à la démagogie mais profondément épris du bien public. Son bref exercice du pouvoir comme ministre des Affaires étrangères sous la IIe République n'a pas été concluant même si le temps lui a manqué. Cet observateur lucide et inquiet de la démocratie conquérante – dont il a merveilleusement décrit les bienfaits et perçu les risques de dérives – était attaché par-dessus tout, comme son oncle par alliance Chateaubriand, à une conception aristocratique de la liberté,

© PHOTO JOSSE/LA COLLECTION. © CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS, PETIT PALAIS.

ENGAGEMENT Page de gauche : *Alexis de Tocqueville*, par Théodore Chassériau, 1850 (Versailles, musée du Château). Ci-contre : *Lamartine refusant le drapeau rouge devant l'Hôtel de Ville, le 25 février 1848*, par Henri Félix Emmanuel Philippoteaux, vers 1848 (Paris, Petit Palais). *« Si vous m'enlevez le drapeau tricolore (…), vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France ! »*, s'était exclamé le poète alors ministre des Affaires étrangères.

d'où sa méfiance atavique envers l'égalité ou plutôt l'égalitarisme. Sur le plan littéraire, même paradoxe : il préférait la clarté élégante et la précision du style classique, mais il pensait que la langue du romantisme, dont il détestait l'emphase et le pathos, était la plus adaptée à l'âge démocratique. Plus que dans *La Démocratie en Amérique* et *L'Ancien Régime et la Révolution*, c'est dans sa correspondance et dans ses *Souvenirs* qu'il se montre le meilleur écrivain, sensible, vivant, passionné, désenchanté, mais aussi remarquable portraitiste et observateur sarcastique, et même féroce, de la comédie humaine de son temps. Son ambiguïté durable tient à ce qu'il est à la fois un analyste social et un moraliste classique, d'où l'accueil mitigé qu'il a reçu et ce qui fait de lui un « étranger » dans son propre pays.

Dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, il écrit que la mainmise des écrivains sur la politique s'est traduite au XVIIIe siècle par un désastre, avec la prévalence de la théorie sur l'observation du réel, l'esprit de système, la méconnaissance des nécessités de l'action. Peut-on dire que de même qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, on ne fait pas de bonne politique avec des artistes ?

Tocqueville, me semble-t-il, incriminait surtout les intellectuels, les penseurs, les théoriciens, les disciples de Rousseau et de l'abbé de Mably, qui accédèrent au pouvoir sous la Révolution avec l'abbé Sieyès, Robespierre, Saint-Just, Marat, Couthon, et autres acteurs de la Convention et de la Terreur, qui prétendirent refonder la société et régénérer l'homme en faisant table rase de l'histoire et de l'expérience. A cet égard, on peut dire que l'intrusion des intellectuels en politique est souvent malheureuse et parfois nocive. Par ailleurs, Tocqueville jugeait sévèrement ce qu'il appelle « *l'esprit littéraire en politique* » qui consiste à préférer le neuf et l'ingénieux au vrai, le jeu des acteurs aux conséquences de la pièce, et à faire prévaloir des impressions plutôt que la raison quand il s'agit de décider. Mais il est des exceptions : un écrivain de métier comme Mirabeau, grand esprit pragmatique, réaliste et dénué d'esprit de système, prouve qu'un littérateur peut mener une bonne politique. Sa mort prématurée et la coalition de médiocres ligués contre lui l'ont malheureusement empêché de mener à bien son grand projet, réconcilier la démocratie et la monarchie, la liberté et l'autorité sous un régime représentatif.

Vous consacrez un chapitre louangeur à De Gaulle écrivain. N'avez-vous pas le sentiment que son style tient tout entier d'un pastiche un peu scolaire de Bossuet et Chateaubriand, ponctué de boursouflures qu'avait moquées, en son temps, Jacques Laurent ?

Le chapitre que j'ai consacré à De Gaulle s'intitule « le dernier romancier de la France ». C'est dire que je considère que son œuvre politique a consisté à faire avaliser comme réalité un faisceau de fictions, de « vérités alternatives » : faire accroire aux Français et au monde qu'en 1940 la seule France était la France combattante de Londres, que la guerre avait opposé la France au Reich et non des Français à d'autres Français, que notre pays, enfin, s'était délivré de l'occupation nazie par ses propres forces, avec l'aide subsidiaire des Alliés. Ultime tour de force de ce prodigieux fabulateur : avoir persuadé le monde et nos compatriotes que la France était encore une grande puissance digne de son passé glorieux alors qu'elle était déjà sur la pente d'un déclin sans doute irréversible. Comment ne pas saluer, dès lors, la performance de l'artiste ? Une performance accomplie par le pouvoir a priori dérisoire de la parole et de l'écrit ! Davantage qu'homme de guerre et qu'homme d'Etat, Charles De Gaulle était un écrivain de vocation et ne respectait rien tant que la littérature et les grands auteurs. Ses adversaires politiques ont volontiers tourné en dérision son style majestueux et parfois grandiloquent, marqué par la syntaxe latine, les réminiscences de Bossuet et de Chateaubriand, les cadences de Barrès et de Péguy, mais on ne saurait nier que l'écrivain connaissait comme peu de ses contemporains les ressources de la langue française et qu'il sut en user à l'imitation des maîtres qu'il admirait.

À LIRE

Le Sceptre et la Plume
Bruno de Cessole
Perrin
592 pages
26 €
A paraître le 31 août

Par Geoffroy Caillet

© STÉPHANE CORRÉA/LE FIGARO.

Splendeurs et misères d'une courtisane

Emmanuel de Waresquiel fait revivre Mme du Barry dans un livre enquête foisonnant qui est aussi le tableau de la fin d'un monde.

L'historien contracte avec son sujet une solidarité telle que tout reproche adressé à celui-ci atteint immanquablement celui-là. Emmanuel de Waresquiel l'a bien compris qui, dès le prologue de sa *Jeanne du Barry, une ambition au féminin,* devance les préventions du lecteur. Qu'est-ce qui a pu pousser le subtil historien du premier XIXe siècle, le biographe pénétrant de Talleyrand et Fouché, à s'intéresser à la dernière favorite de la monarchie d'Ancien Régime ? « *Je suis arrivé à [elle] par la Révolution* », répond l'auteur, dont on se rappelle en effet le brillant *Juger la reine* (2016), consacré aux derniers jours de Marie-Antoinette. Des degrés de marbre de Versailles aux marches branlantes de l'échafaud, la trajectoire des deux femmes ne manque pas de similitudes. L'une et l'autre ont été résumées à leur légèreté. Toutes deux ont été les protagonistes tragiques de la fin d'un monde. « *On l'a mise du côté de la crapule. On devrait la regarder à l'horizon de ses rêves* », plaide l'historien au sujet de Mme du Barry.

Fort bien. Mais qu'en dire qu'on ne sache déjà, quand deux siècles et demi d'historiographie semblent avoir établi que cette comtesse de papier ne dépassa guère le statut de (sexe) symbole d'un règne finissant, de blonde icône immortalisée par les peintres Drouais ou Vigée-Le Brun ? Et que, de l'aveu même de l'auteur, « *si l'on s'en tenait aux sources connues, Jeanne existerait à peine* » ? Précisément, c'est ailleurs qu'Emmanuel de Waresquiel est allé chercher cette femme insaisissable, dans les méandres de nouvelles archives, souvent mises au jour par un de ces miracles dont l'historien conserve au cœur la secrète espérance, tout en travaillant comme s'il ne devait jamais advenir. Lettres et papiers inconnus ont ainsi émergé de fonds publics ou privés, qui dessinent en creux un portrait renouvelé de la favorite.

« *Ecrire la vie de Jeanne du Barry tient à la fois du jeu de piste et de l'enquête policière. On se promène avec elle dans un champ de ruines et l'on ne sait ce qui l'emporte du mensonge ou de la dissimulation. Plus elle nous échappe, mieux on la réinvente. (…) Avec tout cela, allez faire un livre sur une femme à demi fantomatique, qui tienne à la fois du portrait et de l'intelligence d'une époque ! (…) Il est là, le pari biographique.* » On voudrait citer tous les traits par lesquels l'auteur, à propos de son sujet, dit d'abord ce qu'est le métier de l'historien.

Menant de front avec un rare bonheur récit, commentaire et critique des sources, les courts chapitres qui se succèdent comme les brins peu à peu démêlés d'un écheveau tiennent alternativement du pinceau et du ciseau. Par addition, ils font apparaître une silhouette, un contexte, un destin. Par soustraction, ils dégagent des archives et des caricatures la vérité de cette fille naturelle, qui brûla toute sa vie de sa flétrissure originelle. Un secret paradoxalement éventé mais protégé par un paravent de faux papiers, propres à sauver les apparences. L'auteur excelle, au fil des pages, à démêler ce jeu de masques, proposant même, parmi d'autres trouvailles qu'on s'en voudrait de dévoiler ici, une identification convaincante du véritable père de Jeanne.

C'est à la suite de sa mère, montée à Paris de sa Lorraine natale, que « Mlle Beauvarnier », qui apparaît sous ce nom en 1764 dans les rapports du chef du « bureau de la discipline des mœurs », embrasse la carrière de femme entretenue. Elle s'attache d'abord à Jean du Barry, un intrigant jouisseur et retors qui grenouille dans le milieu de la finance et des fournitures aux armées. Rien ne manque à l'éblouissante beauté de Jeanne, pas même la distinction. Cerise sur le gâteau : elle possède ce naturel si rare dans le monde. Quatre ans plus tard, c'est auprès d'un Louis XV vieillissant qu'elle est introduite, dans des conditions mal connues. Le lecteur était prévenu : la vie de Mme du Barry est davantage formée de vides que de pleins.

Mariée pour la forme au frère de son souteneur, la voilà favorite en titre en 1769 et installée au château, soit au cœur de son infortune quotidienne : la cour de Versailles, qui ne pardonnera jamais à cette fille de rien de s'être hissée dans la couche royale. Pendant six ans, coteries féminines et pamphlets orduriers se déchaînent contre la nouveauté monstrueuse que représente son origine. Jeanne tient bon, soutenue par la faveur de Louis XV et par sa longanimité, la manière d'habileté et de ténacité tranquille qui est sa marque de fabrique. Méprisée par la dauphine Marie-Antoinette, elle tisse ses propres réseaux, qui s'entrecroisent inévitablement avec ceux de la politique.

Là réside un apport important du livre d'Emmanuel de Waresquiel, qui montre, contre une tradition avide d'opposer la tête politique de Mme de Pompadour à la tête légère de Mme du Barry, que la dernière favorite ne se contenta pas d'exercer la fonction d'une espèce de surintendante des Beaux-Arts. S'il raconte l'éclat de ses fêtes, le goût qu'elle déploya dans ses appartements de Versailles et ses deux pavillons de Louveciennes, s'il met en évidence son rôle central dans la naissance du néoclassicisme, ses commandes fastueuses aux manufactures de Sèvres et des Gobelins, aux sculpteurs Allegrain et Falconet, il ne l'y confine pas. Son apparition à Versailles en plein bras de fer entre le pouvoir royal et les parlements l'obligea à prendre parti. Sa position la mit au courant des secrets politiques. Aux uns, elle obtint des postes, aux autres, des

© LEONARD DE SELVA/BRIDGEMAN IMAGES.

Beauté fatale
Ci-contre : *Etude pour un portrait de Mme du Barry*, par François-Hubert Drouais, XVIIIe siècle (Paris, musée des Arts décoratifs).

gouvernements. Elle ne montra pas moins d'intérêt pour la diplomatie, ne dissimulant pas son hostilité à l'alliance autrichienne défendue par le tout-puissant Choiseul, attaché à sa perte parce qu'il convoitait pour sa sœur Béatrix sa place auprès du roi.

Louis XV mort, Jeanne n'est plus rien à Versailles. Mais l'existence est ainsi faite qu'au vertige de la chute succède toujours l'appétit de vivre. Couverte de dettes mais à peine moins riche, Mme du Barry se retire à Louveciennes, où elle s'emploie à recréer son univers. Montée sur un pied toujours fastueux, elle y a domestiques, voitures et amant, en la personne du duc de Brissac. Quinze ans la séparent encore de la Révolution, qui emportera ce monde dont elle est devenue le symbole involontaire. « *Ni la monarchie ni la noblesse de cour n'ont été tendres pour elle. (…) Et pourtant elle va les défendre par amitié, par adéquation de vie et surtout parce qu'elle a horreur de l'injustice* », note encore Emmanuel de Waresquiel.

A partir de 1789, l'étau se resserre insensiblement sur l'ancienne favorite. Mais il fallait une péripétie comme seule l'histoire sait en inventer pour la perdre tout à fait. Lorsqu'on lui dérobe ses diamants, elle entreprend d'aller les récupérer à Londres. On nous l'a dit : elle abhorre l'injustice. Soupçonnée de complicité avec l'émigration royaliste, Jeanne est finalement arrêtée à Louveciennes le 22 septembre 1793 et emprisonnée à Paris. Jusqu'au matin de son exécution, le 8 décembre, elle croit à une erreur judiciaire. A-t-elle supplié : « *Encore un moment, monsieur le bourreau* » ? Non, répond Emmanuel de Waresquiel. Mais, il en est sûr, « *elle poussa un cri affreux* ». L'injustice, toujours.

Au terme d'une biographie foisonnante, qui fait feu de tout bois pour interroger les archives manquantes, décrypter le non-dit des témoignages, débusquer la réalité derrière les apparences, on admire encore la lucidité de l'historien qui sait qu'en dépit de ses efforts, il n'a guère fait qu'ébranler des portes que le temps a inexorablement closes. Loin du « *cri affreux* » de Mme du Barry, on croirait plutôt l'entendre soupirer, comme ce personnage d'une nouvelle d'Henri de Régnier : « *Elles ne se rouvriront pas pour moi et le merveilleux secret retournera avec la ruine du lieu qui le contient à l'éternelle poussière où vont les êtres, les choses et leurs ombres.* »

À LIRE

Jeanne du Barry. Une ambition au féminin
Emmanuel de Waresquiel
Tallandier
592 pages
27,90 €
A paraître le 31 août

LES RENDEZ-VOUS DE LA FONDATION NAPOLÉON

La Fondation Napoléon est une institution reconnue d'utilité publique de recherche et de diffusion de la connaissance historique, d'aide à la préservation du patrimoine et de services au public. Ses champs d'intervention couvrent les deux Empires français et, plus largement, le XIXe siècle, qui fut amplement celui des Bonaparte.

1 – Sur notre site d'histoire www.napoleon.org
Portraits, architecture, paysages naturels : diverses œuvres photographiques sont décryptées sur napoleon.org. Au service de la propagande et de la popularité du pouvoir politique et des élites, la photographie s'est aussi démocratisée, faisant entrer nombre d'anonymes dans la mémoire individuelle et collective.
https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/tableaux/categorie/photographies

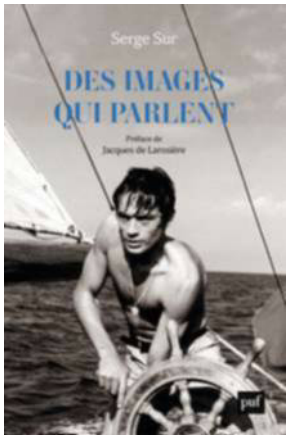
2 – Appel à projets historiques pour les jeunes
La Fondation Napoléon soutient des actions pédagogiques conduites dans le cadre scolaire ou périscolaire (du primaire au lycée), permettant de connaître l'histoire et le patrimoine napoléoniens, via des thèmes nationaux ou locaux.
Dossier à télécharger sur www.fondationnapoleon.org et à envoyer à : Fondation Napoléon, Appel à projets, 7, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 75005 Paris.

3 – Journée d'études consacrée à la logistique dans les armées napoléoniennes
Le mardi 19 septembre de 9 h à 17 h.
L'Empire est un moment clé dans l'histoire de la logistique. En compagnie des meilleurs spécialistes, cette journée se propose de faire un point sur ces pratiques qui préparent, soutiennent et permettent les opérations militaires.
Lieu : Fondation Napoléon, 7, rue Geoffroy Saint-Hilaire, 75005 Paris.
Sur inscription obligatoire, contact : ce@napoleon.org
Pour suivre nos actualités, abonnez-vous à notre lettre d'information hebdomadaire sur notre site.

fondation NAPOLÉON
Le sens de l'histoire, ensemble.

À LIVRE OUVERT

Par Michel De Jaeghere



Serge Sur contre Joss Jamon

Dans un essai facétieux, Serge Sur jette son regard de spécialiste de droit international sur les messages politiques du cinéma et de la bande dessinée.

La littérature a toujours relevé, pour une part, de l'histoire, dans la mesure où elle reflète, consciemment ou inconsciemment, l'époque et la société qui en ont vu naître les productions : les mœurs, les préjugés, la morale commune, les conditions sociales, les antagonismes, les représentations du monde. Les XXe et XXIe siècles ont ceci de particulier que ce rôle y a été partagé avec deux nouveaux venus : le cinéma et la bande dessinée. Professeur émérite à l'université Panthéon-Assas (Paris II), spécialiste incontesté du droit international (ses travaux sur l'interprétation des traités font autorité), membre de l'Institut, Serge Sur est aussi un amateur passionné de ces deux nouvelles formes d'art. Il a eu la bonne idée d'en confronter quelques œuvres emblématiques, choisies dans leur âge d'or, aux réalités sociales, politiques, internationales de notre temps, afin de montrer à quel point elles les exprimaient. Le cinéma américain ne s'est-il pas imposé, depuis la guerre, comme le relais de la propagande d'un pays convaincu de sa vocation à guider le monde et à lui imposer son modèle, en même temps que le témoin implacable des contradictions de sa société ? Et *Twist again à Moscou*, de Jean-Marie Poiré, n'annonçait-il pas, dès 1986, la décomposition de l'Union soviétique, comme *Comancheria* (2016), de David Mackenzie, l'émergence de l'Amérique de Donald Trump ?

L'enquête est d'autant plus savoureuse qu'elle est menée avec un imperturbable sérieux ; que la finesse de l'analyse y est le masque permanent de l'humour au second degré. C'est ici l'étude minutieuse, ordonnée comme la plus rigoureuse des consultations juridiques, qui nous permet de mesurer combien *Les Aventures de Tintin* s'inscrivent dans une conception tragique des relations internationales, où les Etats sont des prédateurs sans âme, les institutions des simulacres, les révolutions des miroirs aux alouettes, la modernité occidentale, une calamité pour un monde où la liberté ne survit guère que dans des communautés naturelles retranchées contre les illusions du progrès (les Arumbayas, les Incas, les Tibétains, les Syldaves). C'est là une analyse critique de la naïveté de la description de la tyrannie par Franquin dans *Le Dictateur et le Champignon*, autant que par Morris et Goscinny dans *Lucky Luke contre Joss Jamon*, dans la mesure où les deux albums n'en mettent en cause que les manifestations caricaturales sans voir que l'abus de pouvoir peut aussi prospérer, comme l'a montré Tocqueville, sous les apparences bénignes de la démocratie et de la liberté.

Derrière l'exercice de style, se révèle au fil des pages le propos. Car les images, insiste Serge Sur, ne se contentent pas de montrer : elles parlent et nous disent en réalité beaucoup plus qu'il ne paraît.

Sous les apparences du film d'aventures, *Le Pont de la rivière Kwaï* (1957) instruit ainsi, souligne-t-il, le double procès de l'impérialisme japonais et du colonialisme anglais, la destruction du pont – leur œuvre commune – ayant valeur de répudiation de leur ordre archaïque, hiérarchique et dominateur pour laisser place à la domination bienfaisante et libératrice de l'Amérique.

Ailleurs, c'est la vérité même du scénario qui procure de précieuses indications sur les permanences de l'âme humaine, et nous aide à déchiffrer une actualité à laquelle son auteur n'avait pu songer : ainsi d'*Ouragan sur le Caine* (1954), qui met en scène la dérive paranoïaque d'un commandant de dragueur de mines américain pendant la Seconde Guerre mondiale, avant que le dénouement ne mette en lumière le jeu ambigu des officiers qui en ont été les victimes, mais dont tout le comportement a en réalité contribué à le pousser à la faute et à le faire sombrer dans la folie. Serge Sur montre comment l'analyse peut s'appliquer aujourd'hui au rôle des Etats-Unis et de leurs alliés de l'Otan dans le déclenchement de la guerre d'Ukraine.

Le savant juriste ne se contente pas de nous donner, partant, un décryptage facétieux de quelques-uns des chefs-d'œuvre des 7e et 9e arts. En dévoilant derrière les scénarios, les images et les rebondissements dont ils sont rythmés, leurs messages cryptés, qu'ils ressortent de l'arrière-pensée où révèlent parfois, de manière inconsciente, les impensés de l'époque, il nous offre de les aborder d'une manière nouvelle. D'observer, dans les films, tout ce qui est hors champ, dans les bandes dessinées, ce qui relève du non-dit, pour nous donner l'intelligence d'œuvres qui modèlent avec d'autant plus d'efficacité les esprits qu'elles se présentent comme de pures productions de l'imaginaire, destinées à notre divertissement. Dans un monde saturé d'images, il accomplit par là, sous les dehors de l'érudition et de la fantaisie, une œuvre de salut public : il nous apprend à voir.

• ***Des images qui parlent*, de Serge Sur, PUF, 240 pages, 19 €.**

Côté livres

Par Jean-Louis Voisin, Philippe Maxence, Eric Mension-Rigau, Frédéric Valloire, Thierry Lentz, Isabelle Schmitz, Samuel Adrian, Michel De Jaeghere, Jean Sévillia et Luc-Antoine Lenoir

Comment connaître l'avenir pour un Grec ancien

Danielle Jouanna

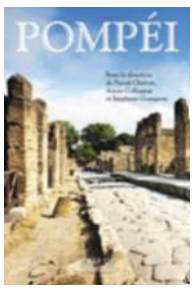
Chacun connaît Cassandre, la prophétesse condamnée à ne jamais être crue. Mais Tirésias, devin aveugle, est moins connu, et Calchas, mentionné au VIIIe siècle av. J.-C. chez Homère, « *qui connaissait le présent, l'avenir et le passé* », ne dépasse guère le cercle des érudits. A leur manière, ces figures mythiques témoignent de la curiosité des Grecs à décrypter l'avenir. Tracé de façon immuable par les Parques, il peut exceptionnellement être modifié par Zeus, le roi des dieux. Comment connaître ce destin fixé d'avance ? Interroger les dieux, mais lequel et comment ? Solliciter le monde divin par l'intermédiaire des morts ou par la magie ? Consulter un spécialiste, un devin ou une pythie, deux démarches différentes ? S'appuyant sur les sources littéraires et archéologiques, l'auteur traite ces redoutables questions qui mêlent science et rêves. Réponses précises et solides qui englobent l'évolution historique et les aspects politiques et sociaux. ***J-LV***

Les Belles Lettres, 336 pages, 23 €.

Vercingétorix. Stratège et tacticien. **Yann Le Bohec**

Après plusieurs études consacrées à César, Yann Le Bohec affronte le vaincu d'Alésia. Avec les mêmes qualités, clarté de l'exposé, sérieux de la documentation qui s'étend de la guerre des Gaules à la numismatique, à l'archéologie et à l'art militaire, vigueur des formules (César quasi réduit à être « *l'un des plus grands menteurs que la terre ait jamais portés* »). Tout en souhaitant rester « neutre », l'auteur ressent une sympathie pour l'Arverne dont il expose la stratégie, la tactique et le sens politique en réussissant un court instant à réunir la plupart des Gaulois contre les Romains. Pourquoi sa reddition, pour laquelle l'historien suit la présentation traditionnelle mais peu réaliste du Gaulois à cheval, et pourquoi l'échec ? Parce qu'il fut un « *général entravé* » par la mauvaise conception du commandement chez les Gaulois, qu'il avait contre lui l'un des meilleurs généraux de tous les temps, la meilleure armée de l'époque et qu'il manquait de chance ! Une lecture roborative. ***J-LV***

Tallandier, 320 pages, 21,90 €.



Pompéi

Pascal Charvet, Annie Collognat et Stéphane Gompertz (dir.)

Une tragédie pour ses habitants, une aubaine pour les archéologues et les antiquisants ! Sans sa redécouverte, inachevée (il reste une vingtaine d'hectares à fouiller), nos connaissances de l'Antiquité romaine seraient considérablement appauvries. En particulier dans les domaines de la vie quotidienne, de la vie municipale, de l'art et des pratiques funéraires. Ce sont précisément les points forts de cette superbe synthèse illustrée, très à jour sur le plan archéologique. Elle invite à une promenade intelligente et distrayante dans cette cité de Campanie ensevelie sous les cendres du Vésuve en octobre 79. Des maisons médicales aux thermes, des jardins aux lieux de plaisir, des sanctuaires aux maisons luxueuses défilent plus de sept siècles d'histoire et des milliers de personnages. Avec un merveilleux chapitre, « Pompéi sur le Nil ». Une réussite totale teintée d'inquiétude, celle d'une nouvelle éruption. Vite, à Pompéi, ce livre à la main ! ***J-LV***

Bouquins, « La Collection », 1 152 pages, 32 €.

Travailleuses, travailleurs ! Les Pères de l'Eglise et l'économie

Jean-Marie Salamito

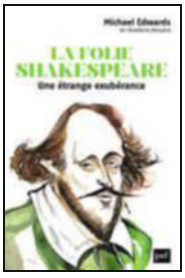
Religion de l'Incarnation, principalement orientée vers la réforme individuelle, le christianisme des premiers siècles a-t-il eu une pensée économique ? Sans aller jusque-là, l'historien Jean-Marie Salamito montre comment il a modifié indirectement la vision du travail en postulant l'égalité de tous devant Dieu ou en présentant le modèle d'un Dieu incarné en un humble charpentier. Certains Pères de l'Eglise ont même eu un discours sur la sphère économique, perçue au regard des individus plutôt que des structures. Salamito affronte aussi directement la question de l'esclavage en la replaçant dans son contexte et en montrant l'évolution des positions à ce sujet jusqu'à saint Augustin. Passionnant ! ***PM***

Salvator, « Philanthropos », 176 pages, 18 €.

Parler aux « simples gens ». Un art médiéval. **Michel Zink**

Sans vouloir délivrer au Moyen Age un « *certificat de conformité* » avec la pensée d'aujourd'hui qui pourfend tout élitisme, Michel Zink montre comment la société médiévale inégalitaire a aussi produit un art littéraire, à l'origine de l'apparition précoce de notre littérature, ayant le souci de s'adresser à « *la simple gent* » : une prédication et un enseignement spirituel en langue vernaculaire, non en latin, dictés par les exigences de l'évangélisation, et un lyrisme qui ne relève pas de la poésie courtoise mais fait entendre une inspiration et un langage populaires. Un ouvrage très subtil, s'adossant sur une érudition remarquablement synthétisée, qui fait réfléchir sur les frontières entre culture populaire et jeu littéraire ainsi que sur les contradictions que recèle toute époque. ***EM-R***

Les Editions du Cerf, 240 pages, 20 €.



La Folie Shakespeare. Une étrange exubérance. **Michael Edwards**

Michael Edwards, en un livre qui se déploie comme un éventail, éclaire la complexité de l'œuvre de Shakespeare qui descend au fond des maux, des faiblesses et des chagrins de la nature humaine, mais s'émerveille des promesses du monde. L'ouvrage s'ouvre par une magnifique lettre au dramaturge, dans laquelle l'académicien poète, qui devise presque chaque jour avec lui depuis soixante ans, souligne son extraordinaire talent à exploiter toutes les ressources de la langue anglaise. Il analyse ensuite avec une grande finesse le rayonnement de l'œuvre de Shakespeare et de ses grandes figures, telles Hamlet, Macbeth ou Falstaff, dans l'art dramaturgique et dans l'opéra. Une subtile étude de l'apport d'une œuvre intemporelle à l'histoire de la création littéraire européenne. ***EM-R***

PUF, 192 pages, 18 €.

Bons princes et ministres haïssables aux XVIe et XVIIe siècles. **Yves-Marie Bercé**

Le prince de Condé, vainqueur à Rocroi en 1643, traversa le royaume en 1652 déguisé en valet remontant à bride abattue d'Agen vers Paris dans l'espoir de renverser Mazarin et de prendre part au gouvernement. Ce voyage aventureux est l'exemple achevé des convergences du théâtre et des événements, de la fiction politique et de la réalité, des conventions des romans et de leur traduction historique. Le rapport entre la politique et les représentations littéraires, tel est le sujet de ce livre qui regorge de récits extravagants, drôles, épiques, tragiques, puisés tantôt dans la fiction, tantôt dans les chroniques. Deux thèmes s'imposent à l'observateur : celui du prince ou du jeune roi qui se travestit par amour ou par nécessité, et celui du mauvais ministre qui doit expier ses fautes, montant à l'échafaud en costume de cour et se mettant en spectacle une dernière fois. Précédé d'une réflexion magistrale sur l'imaginaire de l'époque moderne, cet ouvrage, s'appuyant sur des exemples européens, montre combien les monarchies ont été de formidables répertoires de légendes et d'images au point d'arriver à une convergence entre l'imagination et la vérité. Yves-Marie Bercé fait la démonstration de ce que pensait Oscar Wilde : « *La vie imite l'art, bien plus que l'art n'imite la vie.* » ***EM-R***

Les Editions du Cerf, 260 pages, 22 €.

Le Régent. Un prince pour les Lumières. **Thierry Sarmant**

Inutile de préciser quel régent, tant celui qui gouverna la France pendant près de huit ans durant l'enfance de Louis XV, de 1715 à 1723, l'emporte en renommée. Le film *Que la fête commence* caricatura sa régence en compilant ragots, légendes et fantasmes. Certes la personnalité du duc d'Orléans (1674-1723) peut désorienter : Saint-Simon, son ami d'enfance le dit « *éminemment contradictoire* », Montesquieu « *indéfinissable* ». Rendre compte de la complexité de l'homme et de son temps, tel est l'objectif de cet historien de talent. S'appuyant sur les faits (« *une réussite éclatante* », malgré le krach de Law en 1720), sur des chroniqueurs et des mémorialistes, il montre comment ce pragmatique figure dignement sur la scène politique de l'Europe, jugule des débuts de fronde, assure au royaume tranquillité et paix, et lui offre deux décennies réparatrices. Le plus passionnant est la transformation de l'officier ardent, prince contestataire et libertin, en défenseur de l'autorité royale, imprégné de despotisme éclairé, qui nourrit des ambitions pour la France au-delà de ses intérêts personnels et pense que la gloire doit le céder au bonheur. Il ne sut hélas gagner la popularité. ***FV***

Perrin/Bibliothèque nationale de France, 256 pages, 25 €.

Les Favoris de la reine. Dans l'intimité de Marie-Antoinette

Emmanuel de Valicourt

Elevée sans contrainte à Vienne, Marie-Antoinette est arrivée en France avec la mission de plaire. Son règne met fin à celui des maîtresses, mais il brise les codes ancestraux de l'étiquette de cour. Elle sort de sa réserve pour s'entourer de favoris de cœur avec lesquels elle vit comme si elle était une personne privée, sans se soucier de la rumeur et des libelles. A partir des divers mémoires relatant les amitiés dont elle s'est nourrie pour survivre au milieu d'une cour âpre et dans un mariage décevant, sont évoqués ici son beau-frère le comte d'Artois, le duc de Lauzun, le baron de Besenval, le comte de Vaudreuil, le comte Esterhazy et le comte de Fersen, pour composer, par réfraction, un portrait tendre et insolite de Marie-Antoinette. ***EM-R***

Tallandier, « Texto », 384 pages, 11 €.

Mathilde, Juliette, Bonaparte et les autres. **Aline Voinot**

Les romans sur l'époque napoléonienne sont parfois décevants, notamment parce que les auteurs cèdent trop souvent au plaisir de confronter leur plume à la présence quelquefois incongrue de Napoléon dans leur histoire. Tel n'est pas la démarche choisie pour son premier roman par Aline Voinot. Tous les personnages y sont vrais, sauf Mathilde, l'héroïne, et c'est presque par hasard que l'on y croise Napoléon. Cousine de province de Juliette Récamier, la jeune femme se retrouve jetée dans les salons et la vie politique du Consulat et des débuts de l'Empire, avec une fraîcheur séduisante… qui se mue peu à peu en savoir-faire de séduction. Il y a du Robert Merle dans cette aventure de la jeune Mathilde, documentée et historiquement impeccable, dont la suite est annoncée pour l'an prochain. ***TL***

Editions De Borée, « Vent d'Histoire », 272 pages, 19,50 €.

Vidocq. Une vie épique, 1775-1857. **Xavier Mauduit**

Ses *Mémoires* (où il raconte sa naissance, le 24 juillet 1775, et a la malice de donner la date de sa mort en 1875 ; elle surviendra en réalité en 1857) puis Balzac, Dumas et la télévision ont assuré un long avenir à ce bagnard de Toulon devenu chef de la police de sûreté de Napoléon, de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, qui se mettra au service de la IIe République et qui aurait aimé tenir un grand rôle sous le Second Empire. « *La principale œuvre de Vidocq est sa propre existence* », affirme l'historien. Une vie bondissante, chatoyante, contrastée. De la bataille de Valmy, et de sa désertion au profit de l'Autriche, des multiples prisons et de ses évasions aussi nombreuses, aux services qu'il commence à rendre comme mouchard à la police en octobre 1809, ses aventures s'enchaînent à un rythme endiablé sous d'innombrables pseudonymes et autant de déguisements. Jusqu'à ce que, devenu vieillard honnête et espion spontané pour le préfet de police, il meure sans le sou en embrassant un chapelet béni par le pape. Un petit livre qui chasse ennui et tristesse. ***FV***

Tallandier, « Texto », 272 pages, 10 €.

La Chute d'un empire. L'indépendance de l'Amérique espagnole. **Gonzague Espinosa-Dassonneville**

« *Napoléon Bonaparte ! C'est à toi que l'Amérique doit la liberté et l'indépendance dont elle jouit maintenant. Ton épée a porté le premier coup à la chaîne qui liait les deux mondes* » (Carlos María de Bustamante, 1828). Profitant du bicentenaire des indépendances de l'Amérique latine, l'auteur montre les paradoxes de leurs mythes fondateurs : ce ne fut pas, en effet, le rejet de l'Espagne mais la fidélité à son égard et le refus de la férule napoléonienne qui amorcèrent en Amérique latine un mouvement d'indépendance. Au Venezuela, les réformes libérales qui bénéficièrent au petit peuple furent établies par le roi d'Espagne et bloquées par les indépendantistes, rendant les couches populaires hostiles à l'indépendance. Un récit solide et documenté, pays par pays, du démantèlement progressif d'un gigantesque empire. ***IS***

Passés/Composés, 384 pages, 23,50 €.

Guide de l'Ouest imaginaire. **Claude Aziza, Olivier Thomas**

Lire enfant et adolescent Fenimore Cooper et Albert Bonneau, fréquenter les salles obscures pour y voir *Rio Bravo* ou *Les Cavaliers*, c'est ouvrir la porte à un monde imaginaire. Celui où les cow-boys sont solitaires, le shérif intransigeant, son adjoint alcoolique au grand cœur, l'Indien courageux et cruel, le paysage plutôt celui de la Monument Valley que celui d'un village d'Italie du Sud ou de plateaux ibériques. Peut-être des clichés pas encore arasés par le wokisme, mais qui remplissent de joie. A qui éprouve ce sentiment, à qui veut le découvrir, ce livre est destiné. Deux parties. La première renvoie aux grandes étapes du western, de la naissance du cinéma à nos jours, et suit, sur deux siècles, les romans de l'Ouest et la nouveauté que constitue la BD. La seconde plonge dans le vif du sujet avec des chapitres consistants sur les rapports entre western et naissance d'une nation, sur les figures de ce monde perdu, sur la guerre civile, les peintres de l'Ouest et des portraits de personnages « typiques » réels mais transformés. Un bain de jouvence ! ***FV***

Vendémiaire, 720 pages, 26 €.

En reconnaissance au Maroc. Sur les pas de Charles de Foucauld explorateur. **Jean de Marignan**

Jean de Marignan a marché sur les pas d'un fantôme. Il fallait oser. On aime à rappeler que Charles de Foucauld n'a pas toujours été saint. On évoque ses frasques de jeunesse. On oublie trop souvent qu'il explora le Maroc incognito, à une époque où le pays était aux trois quarts fermé aux Occidentaux. De ce voyage hors du commun, il tira un rapport sobre et précis, *Reconnaissance au Maroc*, dont Jean de Marignan s'est servi comme d'un guide. Au même âge que Foucauld – 24 ans – l'auteur a parcouru à pied les 3 000 km de l'itinéraire. Les paysages vus et décrits en 1883-1884 sont revus et décrits à nouveau. Ils ont parfois changé : la modernité leur est passée dessus. *En reconnaissance au Maroc* de Jean de Marignan n'a rien d'une redite cependant. C'est une enquête sur un pan méconnu et pourtant essentiel de la vie du saint. C'est un voyage initiatique, plus introspectif que celui de Foucauld. Les hôtes marocains jouent toujours le premier rôle. On découvre tout à la fois un pays, un peuple et un auteur. ***SA***

Les Editions du Cerf, 304 pages, 22 €.

Le Magicien. **Colm Tóibín**

L'écrivain irlandais Colm Tóibín nous emmène dans l'univers et presque la vie intérieure de Thomas Mann (1875-1955), alias « le magicien », pour ses six enfants. De son enfance à sa mort, en passant bien sûr par ses préventions contre les nazis, sa fuite d'Allemagne et sa deuxième carrière aux Etats-Unis, l'auteur des *Buddenbrook* et de *Mort à Venise*, prix Nobel de littérature en 1929, est ici mis à nu, mais avec sympathie et délicatesse. Loin d'une (seulement) savante biographie littéraire, Colm Tóibín nous entraîne dans ce « monde d'hier », cher à Stefan Zweig, dans ce gros livre que l'on achève à regret. ***TL***

Grasset, 608 pages, 26 €.

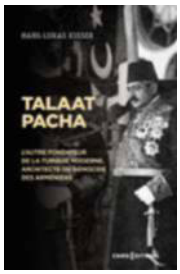
Talaat Pacha. L'autre fondateur de la Turquie moderne, architecte du génocide des Arméniens

Hans-Lukas Kieser

« Les mosquées sont nos casernes / Les dômes nos casques / Les minarets nos baïonnettes / et les croyants nos soldats »…

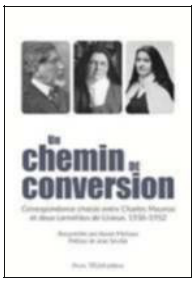
Ces vers d'un ami de Talaat Pacha, ont été déclamés à plusieurs reprises par Recep Tayyip Erdogan. L'ombre de celui qui a tenu une place capitale dans la naissance de l'Etat-nation turc reste toujours présente. Cet ouvrage permet de découvrir ce personnage méconnu en France. Né en 1874, il doit sa réussite au putsch des Jeunes-Turcs de janvier 1913 et du parti Comité union et progrès (CUP) dont il devient le leader associant turquisme et islamisme, aux défaites des guerres balkaniques qui le propulsent en juillet ministre de l'Intérieur et grand vizir, et à la Première Guerre mondiale qui range la Turquie dès août 1914 aux côtés de l'Allemagne et lui laisse une large latitude. Dès cette époque, Talaat pense à exterminer les communautés chrétiennes d'Asie Mineure. A partir d'avril 1915, il assume une politique d'élimination systématique des ennemis intérieurs, les Arméniens – à ses yeux des alliés des puissances ennemies, notamment la Russie – et les chrétiens assyriens. Près de 1,3 million de personnes perdront la vie. La guerre perdue, condamné à mort par la Cour martiale de Constantinople, il s'exile à Berlin. Il y est assassiné en mars 1921 par un Arménien, unique survivant de sa famille. ***FV***

CNRS Editions, 616 pages, 28 €.



Un chemin de conversion

Correspondance choisie entre Charles Maurras et deux carmélites de Lisieux, 1936-1952



A qui s'intéresse aux grandes aventures intellectuelles, ceci apparaîtra comme la plus extraordinaire des histoires. En 1929, trois ans après avoir condamné l'Action française, interdit les sacrements à ses fidèles (Jacques Bainville se verra ainsi refuser un enterrement religieux), le pape Pie XI demanda à la mère prieure du carmel de Lisieux, sœur aînée de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que son monastère prie tous les jours pour ces catholiques rebelles.

Celle-ci ne se contenta pas de ces prières. En 1936, elle entreprit de tenter d'amener Maurras lui-même, devenu, jeune homme, agnostique en réaction à l'épreuve de la surdité, à la conversion, par l'intermédiaire d'une religieuse qui avait été en relation avec lui durant son enfance et avec l'aide de deux de ses propres sœurs devenues elles aussi carmélites. Ce fut l'origine d'une correspondance qui ne s'acheva qu'avec sa mort, en captivité, en 1952.

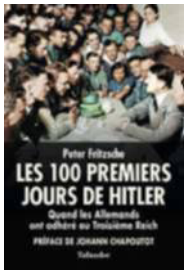
Xavier Michaux a retrouvé et déchiffré les lettres échangées par ces âmes de feu. Il les présente ici avec Christian Franchet d'Esperey, précédées d'une magnifique préface de Jean Sévillia. Maurras y manifeste, dans une langue superbe, l'honnêteté exigeante de sa quête spirituelle, aux antipodes des caricatures auxquelles son rapport au catholicisme est couramment résumé, tandis que, réunies en un *« conseil d'Etat tenu par des anges »*, ses interlocutrices allient l'intelligence et la ténacité à un esprit missionnaire décidé à ne pas laisser une grande âme de côté. Réunies en bouquet, ces lettres composent un roman épistolaire que Bernanos n'eût pas renié. ***MDeJ***

Pierre Téqui éditeur, 482 pages, 28 €.

Etre catholique ou nazi. Lettres d'un objecteur de conscience. **Franz Jägerstätter**

Mobilisé dans la Wehrmacht en février 1943, Franz Jägerstätter, un paysan de Haute-Autriche, déclare refuser de se battre et de prêter serment à Hitler. Placé en état d'arrestation, il est détenu pendant deux mois dans une prison militaire de Linz. En mai 1943, il est transféré à Berlin où les conditions de sa détention empirent : il est battu et torturé car il ne revient pas sur sa décision. Condamné à mort au terme d'un procès expéditif, il est décapité, le 9 août 1943, à la prison de Brandebourg. En 2019, *Une vie cachée,* le film du réalisateur américain Terrence Malick, a fait connaître la figure de cet homme qui n'était nullement un objecteur de conscience au sens pacifiste, comme pourrait le laisser croire le sous-titre de ce volume par ailleurs excellent, mais un catholique pour qui Hitler était l'Antéchrist et qui, pour des raisons spirituelles, ne voulait pas composer avec le nazisme. Ses écrits, dont ses lettres à sa femme, montrent la profondeur des convictions chrétiennes de Jägerstätter qui lui ont valu d'être béatifié, en tant que martyr de la foi, par Benoît XVI, en 2007. ***JS***

Tallandier, « Texto », 80 pages, 8 €.



Les 100 premiers jours de Hitler

Peter Fritzsche. Préface de Johann Chapoutot

Les cent premiers jours d'un nouveau gouvernement annoncent, dit-on, sa détermination. Appliquer ce précepte au début du IIIe Reich est l'objet de ce livre. Le 30 janvier 1933, Adolf Hitler est nommé chancelier par le maréchal Hindenburg. L'ouvrage déborde des « cent jours » et mène jusqu'au 14 juillet 1933, où deux lois décident, l'une que le NSDAP est le seul parti politique autorisé en Allemagne, l'autre qu'existe une obligation légale de stérilisation pour les « non-performants ». Déjà le 23 mars, Hitler avait acquis le droit de gouverner par décret, une loi de pleins pouvoirs. Tout n'est pas nouveau dans cette étude. Le meilleur est de montrer la rapidité et la radicalité avec lesquelles se mettent en place les directives du parti nazi et l'adhésion de la population. ***FV***

Tallandier, 448 pages, 24,90 €.

Voyage à travers la France occupée. 1940-1945

Cécile Desprairies

Philosophe, germaniste, éditrice, historienne, romancière, l'auteur s'était fait connaître par deux livres qui sortaient des sentiers battus : *L'Héritage de Vichy : ces 100 mesures toujours en vigueur* ; *L'Héritage allemand de l'Occupation : ces 60 dispositions toujours en vigueur.* Elle récidive avec cet ouvrage, tout aussi original et tout aussi minutieux : un tour de France des principaux lieux d'occupation et de collaboration dont le passé n'est souvent indiqué nulle part. Département par département, elle a retenu une ou deux villes principales et des villes « satellitaires ». L'ensemble restitue l'occupation géographique allemande et italienne et leurs visées stratégiques ainsi que les bâtiments occupés par l'administration de Vichy. Une nouvelle carte de la France se dessine ainsi avec des surprises : Avignon est jugée plus importante par les Allemands que Marseille, et Angers compte 50 000 Allemands. Si la quasi-totalité des villes de France ont une avenue du Maréchal-Pétain, il n'existe aucune rue Laval. Un voyage stupéfiant qui donne envie de vérifier par soi-même. ***FV***

PUF, 1 120 pages, 49 €.

Joseph Kessel, ou Sur la piste du lion. **Yves Courrière**

Voici l'un des meilleurs témoignages sur ce que fut le XXe siècle : la vie du plus fameux journaliste, aventurier et écrivain de son temps, racontée à la hauteur de sa propre œuvre. Car si l'existence de Joseph Kessel fut sans doute plus folle, superlative encore que celle des héros de ses romans, Yves Courrière la restitue avec une minutie et un don évident de la mise en scène dans cet ouvrage paru pour la première fois en 1985. Des esclaves du Yémen aux aviateurs de la Grande Guerre ou de l'aéropostale, des venelles de Kaboul et leurs exhalaisons d'opium aux casinos de Monte Carlo ou Macao, on rencontre une humanité tantôt folle et tantôt emplie de sagesse, on traverse des décors tour à tour effrayants et sublimes. Et l'on suit la grande aventure de l'un de ces « *cœurs purs* » qu'il avait lui-même définis dans son recueil de nouvelles éponyme, au fil d'une époque qui nous apparaît ici pour ce qu'elle fut vraiment : un délire continu. Un livre homérique. ***L-AL***

Plon, « L'Abeille Plon », 1 344 pages, 19 €.

Les Partisans. Kessel et Druon, une histoire de famille. **Dominique Bona**

« *La résistance. Tu entends ? Endors-toi avec ce mot dans la tête. Il est le plus beau, en ce temps, de la langue française* » : cette épigraphe de Kessel ouvre un livre magnifique, véritable hymne au courage, qui se déploie en une biographie croisée de l'oncle et du neveu, l'ancien combattant de la Grande Guerre et le jeune élève officier de Saumur, remarquablement composée et servie par un art de l'écriture qui inscrit les informations historiques les plus solides dans des récits de vie captivants. La judicieuse alternance des éclairages, la fine confrontation des portraits, des points de vue, des réactions des deux hommes soulignent leur étonnante ressemblance de traits et d'allure, leur lien d'attraction très fort, leur goût partagé de l'aventure, leur commune puissance de travail et leur passion furieuse d'une écriture au pas de charge qui les conduit tous deux à l'Académie française. L'ouvrage commence le 23 décembre 1942 quand les deux hommes (l'un a 44 ans, l'autre 24), accompagnés de la compagne de Kessel, la chanteuse et actrice Germaine Sablon, franchissent clandestinement les Pyrénées avant de traverser toute l'Espagne, de gagner le Portugal puis l'Angleterre. Dominique Bona nous raconte l'arrivée à Londres début 1943, puis l'engagement dans les Forces françaises libres, de l'écrivain célèbre que fascine la guerre, de Druon abasourdi par la défaite mais rêvant d'être un héros, et de Germaine Sablon, résistante tout aussi déterminée, qui le 31 mai 1943 chante pour la première fois *Le Chant des partisans* rédigé la veille par l'oncle et le neveu. L'académicienne, douée d'un rare talent pour décrypter les âmes, fait revivre trois personnalités exceptionnelles, dans leur complexité – Kessel est un noceur alcoolique et violent, Druon est infatué, avide de luxe et de dolce vita – en veillant à rendre un juste hommage à Germaine Sablon dont elle souligne le dévouement, le courage de fer et l'amour de la patrie. L'excellente seconde partie du livre offre une étude comparative subtile des tempéraments et des œuvres des deux écrivains, livrant une foule de détails très efficaces pour les mieux connaître dans le feu de l'action, la vie sociale et l'exercice de l'écriture. ***EM-R***

Gallimard, 528 pages, 24 €.

Entre despotisme et démocratie

Charles Zorgbibe

Peuple politique par excellence, les Français entretiennent depuis la chute de la monarchie un rapport particulier avec leurs institutions. Pas moins de onze Constitutions écrites se sont ainsi succédé, sans compter les nombreux projets, plus ou moins avortés. Et si l'histoire constitutionnelle de la France s'incarnait en fait en plusieurs cycles historiques, marquant finalement la recherche d'un équilibre entre verticalité et horizontalité, autorité et démocratie, appel au peuple et incarnation du pouvoir ? Avec la précision qu'on lui connaît, Charles Zorgbibe dresse ici la fresque historique des Constitutions françaises de 1789 à la Ve République, relatant ainsi plus de deux siècles de vie politique. ***PM***

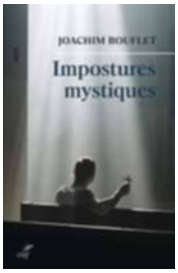
Les Editions du Cerf, 504 pages, 34 €.

Impostures mystiques

Joachim Bouflet

Spécialiste des phénomènes mystiques, consulté à ce sujet par l'Eglise catholique, Joachim Bouflet se penche ici sur vingt cas du XXe siècle qu'il considère comme des impostures. De Jules De Vuyst à Vicentia Tadagbé Tchranvoun-Kinni en passant par Maria Valtorta ou Tomislav Vlasic, chaque dossier est largement étudié et une documentation abondante est fournie. De ce tour du monde de la mystique contemporaine, il dégage trois facteurs qui se retrouvent dans chaque cas : le mensonge, la désobéissance à l'Eglise et la falsification des phénomènes. Que l'on soit convaincu ou non par l'auteur, son approche contribue à l'histoire des religions, à travers la mystique et ses contrefaçons ainsi que par les effets qu'elle produit. ***PM***

Les Editions du Cerf, 392 pages, 25 €.



Le Libéralisme : autopsie d'une incompréhension. **Serge Schweitzer**

Le libéralisme économique n'a pas bonne presse dans notre pays. Selon l'historien de l'économie Serge Schweitzer, c'est à la fois parce qu'on ne l'enseigne pas vraiment (en tout cas sans le clouer au pilori) et parce qu'il a été immédiatement rejeté par les milieux politiques, soucieux de conserver sur les activités principales la main (parfois lourde et inexperte) de l'Etat. C'est à la suite de cette longue incompréhension teintée de défiance que l'on qualifie aujourd'hui naturellement les gouvernements de notre pays de « néolibéraux », alors même que les près de 60 % du PIB de dépenses publiques devraient au moins modérer l'emploi de l'épithète. C'est l'histoire de cette quasi-haine à l'égard du libéralisme que raconte Serge Schweitzer dans cet ouvrage serré, vif et documenté. ***TL***

Presses universitaires d'Aix-Marseille, 146 pages, 15 €.

La Colère et l'Oubli. Les démocraties face au jihadisme européen. **Hugo Micheron**

Le jihadisme ? Longtemps ignoré du grand public, le terme a fini par s'imposer au rythme des nombreux attentats qui ont ensanglanté les pays occidentaux. Le chercheur Hugo Micheron en propose ici un historique intéressant, qui s'enracine dans la défaite soviétique en Afghanistan et se prolonge jusqu'à la mort de Samuel Paty. Micheron décrit notamment la façon dont le jihadisme se déploie de manière différente selon les périodes de force *(marhalat al-tamakkoun)* et de faiblesse *(marhalat al-istidaf)*, conduisant malgré tout à une redéfinition de l'identité islamique en Europe et à la rupture avec les sociétés séculières. Très informé et documenté, cet essai laisse pourtant sur sa faim quant à la capacité des démocraties à réagir de manière appropriée face à ce fléau. ***PM***

Gallimard, 400 pages, 24 €.

Le Musée, une histoire mondiale, tome III. A la conquête du monde, 1850-2020. **Krzysztof Pomian**

Privé d'enseignement en Pologne communiste, ce philosophe et historien, en France depuis 1973, achève sa trilogie consacrée à l'histoire des musées. Ce dernier livre est vertigineux. Avec l'ouverture, en 1857, du musée de South Kensington à Londres (Victoria and Albert Museum depuis 1899), le premier musée moderne, un engouement extraordinaire qui s'accélère au XXe siècle a saisi la planète. Plus de 100 000 musées en 2020 ! Tout a changé, curiosités, intérêts, architecture, aménagement, personnel, fonctions, visiteurs. Guerres et idéologies ont engendré, beaucoup plus qu'autrefois, des demandes, des transferts, des restitutions, des ventes, des reconstitutions. En rendre compte est un travail de titan. En suivant la chronologie et la géographie, en maîtrisant les évolutions, en s'arrêtant sur quelques grands musées, Krzysztof Pomian trouve le ton juste. Monumental et éblouissant. ***FV***

Gallimard, « Bibliothèque illustrée des Histoires », 944 pages, 45 €.

Par Eugénie Bastié

© HANNAH ASSOULINE/OPALE.

ALAIN BESANÇON (1932-2023)

LA FAUCILLE ET LA CROIX

Disparu le 9 juillet, Alain Besançon consacra l'essentiel de son œuvre à l'exploration des ressorts du système soviétique. Il tenta en vain de comprendre l'indulgence dont il a fait l'objet.

« *En 1956 j'avais 24 ans, j'étais, hélas, comme beaucoup d'autres, un étudiant communiste. Je ne dirais jamais que c'était bien, ni généreux de l'avoir été. J'avais été trompé, mais même à l'époque, il était possible de connaître la vérité.* » Telle avait été la confession simple et humble qu'avait faite Alain Besançon dans la postface au recueil de ses œuvres majeures, *Contagions*, publié en 2018. Ce grand esprit, à la fois philosophe, historien, théologien, s'est éteint le 9 juillet. Il laisse derrière lui l'œuvre majeure d'un pilier du libéralisme français aux côtés de Jean-François Revel et Raymond Aron, son maître.

Le fil d'Ariane de celle-ci tient en une question : « *Comment ai-je pu être communiste ? Comment tant d'autres ont-ils pu l'être ?* » A ses yeux, l'idéologie communiste était une résurgence moderne de l'hérésie de la gnose, une attitude de pensée qui se caractérise par le refus du monde tel qu'il est, duquel on ne peut s'extraire que par la connaissance à laquelle seuls ont accès quelques élus. C'est aussi une politisation de toutes les sphères de l'existence et un refus du conflit comme consubstantiel à l'histoire des sociétés humaines.

Dessillé en 1956 par le rapport Khrouchtchev, Besançon devint du jour au lendemain libéral-conservateur et commença, pour répondre à cette vertigineuse interrogation, à s'intéresser à la Russie. Si toute l'intelligentsia européenne s'était adonnée au communisme parce qu'il prétendait agir au nom du Bien, pourquoi est-ce en Russie que le marxisme était arrivé au pouvoir ? Il creusa cette question dans *Le Tsarévitch immolé* (1967), où il explora la querelle entre slavophiles et occidentalistes sous Nicolas Ier et l'emprise matricielle de la religion orthodoxe, qui allait susciter deux tentations contraires : l'idolâtrie nationale et le mysticisme, annulation de toute médiation entre Dieu et l'homme, terreau religieux qu'il continua d'ausculter, en 1977, dans *Les Origines intellectuelles du léninisme*, et qui lui paraissait avoir été propice à l'éclosion du totalitarisme.

On peut parfois être surpris de la relation qui unissait Alain Besançon à son objet d'étude, la Russie, qu'il semblait exécrer tout en cherchant à en percer le mystère. L'un de ses derniers livres, *Sainte Russie*, serait consacré à fustiger l'attraction que pouvait exercer l'autocratie de Vladimir Poutine sur les droites occidentales, après que l'URSS eut attiré les gauches.

Dans son exploration du totalitarisme, Alain Besançon tenta aussi de comprendre le deux poids, deux mesures qui entoure la mémoire des crimes nazis et communistes. « *Le [XXe] siècle a été traversé par le communisme et le nazisme. L'un tombe aujourd'hui dans l'oubli, pendant que le souvenir de l'autre brûle dans un feu perpétuel.* » Le communisme lui paraissait pourtant le plus dangereux des deux « *parce qu'il se sert de l'esprit de justice et de bonté qui est répandu dans toute la terre pour répandre dans toute la terre le mal* ».

Arrivé à l'importance de la religion par son exploration de la Russie, Besançon s'intéressa enfin à l'Eglise. Lui-même profondément catholique, il déplorait son évolution vers une religiosité sentimentale et une foi humanitaire débarrassée de tout magistère doctrinal. Impuissante face aux deux fléaux du XXe siècle que furent le nazisme et le communisme, elle était selon lui fort mal préparée à affronter le défi que constitue l'islam (il jugeait sévèrement à ce propos l'enseignement du pape François et « *sa difficulté fréquente à connaître la réalité comme elle est* »). Alain Besançon s'opposa à l'interprétation alors en vogue de Louis Massignon, selon lequel il ferait partie des « *trois religions abrahamiques* ». Pour Besançon, l'islam se distingue fondamentalement, en effet, à la fois de la sagesse païenne gréco-romaine et des religions du Livre que sont le judaïsme et le christianisme. Il le définissait comme « *le cas extrême d'une idolâtrie qui se cache derrière le refus absolu de l'idolâtrie polythéiste* ».

Il faut décidément prendre le temps de lire et de relire Alain Besançon. Son œuvre, « *dont la langue, l'étendue et la culture rappellent une époque révolue de la civilisation française* » (Françoise Thom et Wladimir Berelowitch), nous montre que l'idéologie et la religion sont loin d'être des grandes questions du passé mais qu'elles restent au cœur des défis du XXIe siècle.

À LIRE

Contagions. Essais, 1967-2015
Alain Besançon
Les Belles Lettres
1 480 pages
49 €

Musée

Par Luc-Antoine Lenoir

L'immigration sans peine

Le musée de l'Immigration faisait récemment l'objet d'une campagne publicitaire présentant Louis XIV en étranger. Son nouveau parcours historique est à l'avenant : inexact et biaisé.

L'art déco vieillit bien, et le palais de la Porte-Dorée reste splendide, avec, derrière ses arcades, son impressionnant bas-relief (le plus grand du monde ?) et sa mythologie africaine et asiatique. Construit à l'orée du bois de Vincennes pour l'Exposition coloniale de 1931 afin d'y présenter les colonies françaises, et devenu ensuite le musée des Colonies, ce monument inspiré par la plus démodée des idéologies ne se démode pas : on ne peut en dire autant du Musée national de l'histoire de l'immigration qu'il abrite désormais. Celui-ci avait été annoncé par Jacques Chirac dans son programme présidentiel de 2002 et décidé par le gouvernement de Jean-Pierre Raffarin en 2004. Ciblant les « *représentations de l'immigration et des immigrés, trop souvent négatives (...), porteuses d'attitudes discriminatoires, conscientes ou non* », celui-ci avait alors appelé à « *la modification en profondeur des attitudes* ». La muséographie avait bien vite ruiné les espoirs de ses promoteurs, qui consistait essentiellement en l'exposition de couscoussiers ou de valises en carton, amassés pour susciter une vague mélancolie du déracinement.

Elle vient cependant d'être renouvelée, sur la base de travaux dirigés par Patrick Boucheron, polémique mais habile défenseur d'une histoire « mondiale » de la France, soumise aux perpétuelles (et bénéfiques) influences étrangères. Une campagne publicitaire en donnait un avant-goût déroutant, en vue de l'ouverture le 17 juin dernier : Louis XIV y était présenté comme représentatif de ces étrangers qui auraient « *fait l'histoire de France* ».

Joyau Art déco
Ci-contre : l'affiche du musée présentant Louis XIV comme un étranger. Page de droite : le palais de la Porte-Dorée, dans le XIIe arrondissement de Paris, inauguré en 1931 pour l'Exposition coloniale, abrita le musée des Colonies, puis un musée des Arts d'Afrique et d'Océanie avant d'accueillir un parcours sur l'immigration.

Sur place, dès les premiers pas, et au fil des présentations des objets historiques et d'une iconographie soignée, on note tout de même des progrès réalisés dans la rigueur et l'ambition. Mais, si elle s'est charpentée, la visite reste malheureusement fidèle à l'ADN « engagé » du musée, au mépris de tout respect pour la complexité de l'histoire.

La scénographie s'articule autour de onze dates et commence en 1685, avec la révocation de l'édit de Nantes et l'instauration du Code noir. Des événements politiques sans rapport avec le phénomène migratoire dont la France est le réceptacle depuis soixante ans, mais qui permettent, dès l'introduction, de stigmatiser l'intolérance passée de notre nation et de rappeler que certains de nos compatriotes furent alors condamnés, eux aussi, à devenir des « migrants » ; que les Africains furent en France, dès longtemps, victimes de discriminations.

Les contresens se poursuivent dans l'étape consacrée à la Révolution, période où l'émigration fut pourtant essentiellement politique et temporaire. Les « *flambées xénophobes* » de la fin du XIXe siècle sont abondamment documentées, et Dreyfus est à raison présenté comme un bouc émissaire, mais sans que soit mentionné un intéressant paradoxe : la France fit pendant des années une « affaire » de ce qui aurait été classé en quelques heures dans d'autres pays, et les Juifs d'Europe continuèrent à y émigrer en grand nombre, jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

La charge se poursuit : quand la République encadre le séjour des étrangers en France (en 1917 en créant une carte d'identité spécifique, ou lors des décrets-lois du gouvernement Daladier en 1938), elle est bien sûr répressive. Mais elle est tout aussi suspecte lorsqu'elle naturalise, par exemple avec la loi du 10 août 1927, pour combler les besoins en main-d'œuvre ou pour faire des soldats. La France de l'entre-deux-guerres est stigmatisée pour sa tentation du repli,

© TOM CRAIG/SAIF IMAGES. © BRUNO DE HOGUES/ONLYPARIS.NET- © ALFRED AUGUSTE JANNIOT ADAGP, PARIS, 2023

alors même qu'elle accueille en masse des étrangers d'origine européenne. Celle de Vichy est condamnée pour sa xénophobie et ses dénaturalisations. Celle de l'après-guerre est blâmée pour la cécité avec laquelle elle s'accroche à son empire colonial. Celle du général De Gaulle est survolée sous l'angle des encouragements donnés par le patronat à une immigration pourvoyeuse de main-d'œuvre à bon marché.

Même le regroupement familial (1978) ne peut être mis au crédit de la politique française, puisqu'il fut imposé par le Conseil d'Etat après une tentative de Valéry Giscard d'Estaing de revenir sur une mesure qu'il n'avait mise en œuvre, deux ans auparavant, qu'en complément à sa décision de 1974 de mettre fin à l'immigration qui avait prospéré depuis la décolonisation. Ne trouvent grâce aux yeux du musée que les associations d'aide et, étrangement, le parti communiste : ne sont évoqués ni la destruction au bulldozer d'un camp de Maliens à Vitry-sur-Seine par un maire communiste le 24 décembre 1980, ni l'appel à l'arrêt de toute immigration, légale ou clandestine, par son secrétaire général Georges Marchais en 1981.

Malgré ce réquisitoire général contre le chauvinisme français, le musée ignore la question centrale de l'identité. Celle-ci est balayée, par exemple, avec la mise en exergue d'une citation de Jules Guesde dans *Le Temps* en 1886 : « *Nous ne sommes pas une race, nous sommes une nation qui s'est formée depuis dix-huit siècles par les alluvions successives que cent peuples divers ont laissées sur notre sol.* » Une incantation qui permet de nier toute harmonie culturelle et ethnique de la France (le démographe Jacques Dupâquier a démontré dans son *Histoire de la population française* que l'immigration n'y a représenté, jusqu'à la fin du XIXe siècle, qu'un phénomène marginal), mais aussi toute différence d'adaptation entre les immigrés selon leur provenance. Le musée met ainsi sur le même plan l'immigration intra-européenne de la fin du XIXe siècle et du XXe siècle, et le flux massif postcolonial des dernières décennies. Les dates choisies ne sont finalement que le prétexte à tisser un lien imaginaire entre ces générations d'immigrés à travers les siècles.

On débat encore moins de la société multiculturelle qui résulte des flux récents. C'est par le truchement des nombreux portraits d'immigrés au fil de la visite que l'on doit s'en faire une idée : ouvriers méritants, écrivains, militants humanistes ou champions sportifs, dont les Bleus de 1998. Le procédé incite à l'amalgame avec les communautés qu'ils symbolisent. Une manœuvre bien naïve, et une pente dangereuse puisqu'on pourrait aussi bien leur associer d'autres figures moins positives.

Le parcours historique se consacre enfin au « *temps présent* » (sic) et dénonce paradoxalement la « racialisation » touchant les immigrés, à la fin d'une visite qui semble pourtant les avoir essentialisés au-delà de toute retenue.

De ce point de vue, le nouveau musée rate cruellement son propos. Pouvait-il en être autrement ? Les mouvements de population peuvent constituer un sujet historique. Mais même avec une certaine rigueur, cette approche transversale n'offre aucun enseignement cohérent. Et les motivations chiraquiennes des années 2000 semblent avoir pour le moins vieilli, à l'heure des émeutes ethniques, de la désintégration nationale et alors que l'assimilation n'est plus qu'un lointain souvenir, effacé par l'inquiétude d'une substitution démographique.

Un musée idéologique a-t-il un quelconque sens ? On se prend à rêver d'un établissement plus ambitieux, qui remettrait en scène le palais de la Porte-Dorée pour retracer l'histoire réelle des colonies et fournir enfin les bases nécessaires aux débats actuels. Un musée qui, sans être cocardier ni honteux, aborderait ce mouvement imbriqué dans l'histoire européenne, mais aussi son legs historique et politique. Et qui, pourquoi pas, évoquerait aussi les Français partis à l'étranger construire la « plus grande France », voire rendrait un intelligent hommage aux soldats morts dans les drames de la décolonisation.

Car il y a bien une page négligée de notre passé, qui n'est pas celle que l'on voudrait. La preuve s'en trouve au rez-de-chaussée du palais, dans sa salle des fêtes inutilisée, bien qu'elle soit la pièce principale du bâtiment. Celle-ci est ceinte d'une somptueuse fresque figurant des scènes allégoriques de l'empire colonial français. Aucun texte, aucune explication, alors qu'il s'agit assurément du chef-d'œuvre des lieux, d'une prouesse artistique en même temps que d'un témoignage direct de l'esprit du temps colonial. Tout juste un petit cartel à l'étage raille-t-il son « *style académique* », ses « *clichés culturels* » et pourfend une « *invisibilisation de la réalité historique et de la violence de la colonisation* ». Le décor monumental semble gêner. Il fut réalisé par Pierre-Henri Ducos de La Haille, prix de Rome 1922 ; ses 600 m² sont consacrés aux apports de la France à ses possessions : l'Art, la Paix, le Travail, le Commerce, l'Industrie, la Liberté, la Justice, la Science. Autant de rêves d'une époque, fussent-ils chimériques, qui mériteraient plus d'attention.

Au moment de sortir, on ne peut manquer l'aquarium tropical, au sous-sol, qui date lui aussi de l'Exposition coloniale et abrite quelque cinq cents espèces de poissons exotiques. Sans surprise, cette spectaculaire attraction fait le plein de visiteurs, bien plus nombreux ici que dans le parcours inspiré par Patrick Boucheron à l'étage. A ceux qui manipulent la mémoire, ils préfèrent manifestement ces animaux qui n'en ont aucune.

• **Musée national de l'histoire de l'immigration-Palais de la Porte-Dorée, 293, avenue Daumesnil, 75012 Paris. Rens. : palais-portedoree.fr**

Luc-Antoine Lenoir

VERSAILLES

Le coup de grâce

Appartements de Marie-Antoinette restaurés, Buffet d'eau rutilant et jardins de Trianon au sommet de leur élégance : les vacances s'annoncent splendides au domaine royal.

L'été est là, et c'est Versailles-la-foule. Mais on contourne l'escalier de la Reine pour entrer dans une petite cour, et le bruit des touristes, comme hier des courtisans sans doute aussi nombreux, s'estompe délicieusement. Situés dans l'« *enveloppe* » conçue par Le Vau pour Louis XIV en 1668, voici sur trois étages des « appartements de commodité » dont le premier occupant royal fut Marie Leszczynska, délaissée par Louis XV. Lorsque Marie-Antoinette en prit possession en 1770, elle imagina une décoration nouvelle, qui serait régulièrement remaniée. Dix ans ont été nécessaires pour remettre les lieux dans l'état où ils se trouvaient au départ de la famille royale, le 6 octobre 1789. La reine aimait lire ou se faire lire, comme en témoignent les deux bibliothèques en enfilade qui accueillent le visiteur au premier étage. Derrière elles s'ouvre le cabinet de la Méridienne. La pièce est exiguë, intime. Sur les miroirs et les boiseries, des dauphins dorés rappellent discrètement que le couple royal attendit avec impatience la naissance d'un héritier. Au fil des pièces – Cabinet doré, cabinet du Billard, boudoirs –, c'est l'esprit d'une époque et la personnalité d'une femme qui affleurent, entre raffinement et pointe de sensualité. Mais n'est-ce pas aussi, parfois, un peu mièvre ? Ces soieries précieuses, toiles de Jouy aux couleurs multiples, guéridons à plaques de porcelaine, marquent surtout la naissance d'une certaine mode aux mille variations. Plus que cela : une façon d'être qui sied à la France, et aux Françaises, depuis des siècles. Marie-Antoinette, icône vendue à toutes les sauces contemporaines, retrouve ici sa vraie lumière.

DE L'OR ET DU BOIS En haut : le Buffet d'eau, fontaine à balcons dédiée à Neptune et Amphitrite et achevée en 1702. Il vient d'être entièrement restauré, les précédents travaux remontant à 1892. Ci-dessus : le cabinet de la Méridienne, avec ses panneaux de 1781. Comme le reste des appartements intimes de Marie-Antoinette, sa décoration a été remise telle qu'au départ de la famille royale au début de la Révolution.

Trêve de rêverie. Un kilomètre et demi plus loin, c'est aux jardins du Grand Trianon que le visiteur a rendez-vous. Là, au bout d'une allée, le Buffet d'eau, fontaine à gradins de 12 m de profondeur construite en 1702 par Hardouin-Mansart, resplendit à nouveau après plus d'un an de travaux. Neptune, Amphitrite et leurs tritons ont retrouvé la dorure qui avait disparu de leur corps de plomb. Ils semblent presque trop neufs, se dit-on avec insolence. La magie de l'eau qui simplement s'écoule nous ramène à la contemplation. Des tonnes de matériaux précieux ont été déversées là, en pleine forêt, pour le plaisir du roi et le nôtre. Il n'y a plus qu'à déchiffrer cette mythologie d'or et de marbre, puis à errer dans les grandes allées.

On revient par le Grand Trianon, et c'est le coup de grâce, au sens propre. Le palais a cette inimitable majesté facile. Ni étage, ni toits, mais un péristyle. Tout ce dont on l'a dépouillé ajoute à sa beauté. Dans son genre, c'est un refuge sauvage : nous avons des campagnes plus ou moins luxueuses, quand nous en avons ; le roi eut Trianon. Pour l'été, les jardiniers de Versailles ont disposé à l'envi des fleurs violettes, roses et blanches qui rappellent les marbres des façades. Arrêtez. C'est trop. On n'arrive pas à ne pas rêver.

• **Appartements de Marie-Antoinette : trois visites guidées par semaine en moyenne, 10 € par personne en plus du droit d'entrée. Château et domaine de Trianon ouverts tous les jours sauf le lundi. Rens. : www.chateauversailles.fr**

PHOTOS : © CHÂTEAU DE VERSAILLES / D. SAULNIER/SP.

Paris
EXQUISE ALBION

Au cœur du parfaitement classique hôtel de la Marine, l'antre de la Collection Al Thani est un surprenant décor d'ultramodernité, aux murs anthracite lisses comme ceux d'un blockhaus. Une pénombre bienvenue pour renforcer l'éclat des trésors médiévaux prêtés par le Victoria and Albert Museum de Londres, symboles d'une Angleterre *« qui parlait français »*. Croix reliquaire du Xe siècle *(ci-dessus)* ; châsse de saint Thomas Becket (l'évêque assassiné par des partisans du roi Henri II) ; chasubles en soie et coton d'Iran… C'est un art décoratif d'une extrême richesse que l'on découvre, et avec lui des savoir-faire utilisant l'or, les pierres précieuses aussi bien que les émaux ou l'ivoire de morse. Les cartels ne se limitent pas à l'objet, mais approfondissent le contexte politique dont ils témoignent. Le tout donne un aperçu des intenses échanges culturels européens de ces siècles d'instabilité, mais aussi d'inventivité. Quant à la collection permanente de la Fondation Al Thani, formée d'une sélection des plus somptueuses antiquités du monde, elle ne mérite pas moins d'attention.

• « Trésors médiévaux du Victoria and Albert Museum : quand les Anglais parlaient français », jusqu'au 22 octobre 2023. La Collection Al Thani à l'hôtel de la Marine, 2, place de la Concorde, 75008 Paris. Tous les jours de 10 h à 19 h, nocturne le vendredi jusqu'à 21 h 30. Tarifs : 13 €/8 €. Rens. : thealthanicollection.com

© VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDON/SP. © RENÉ LÉVÊQUE/ECPAD/SP. © IAKOV FILIMONOV / ALAMY STOCK PHOTO/HEMIS.FR

Salses
LA PIERRE CONTRE LA POUDRE

Ennemis dans les guerres d'Italie à partir de 1494, la France et l'Espagne des Rois Catholiques se trouvent aussi être voisins. C'est pour d'évidentes raisons que ces derniers confient en 1496 à l'ingénieur Ramiro López la construction d'une forteresse catalane face à celle de Leucate. L'ouvrage militaire a subsisté jusqu'à nous dans un état surprenant, et pour cause : préfigurant l'air coriace du bunker, il semble indestructible. C'est dans ses murs que le Centre des monuments nationaux a choisi, en collaboration avec le musée de l'Armée, de raconter l'essor de l'artillerie à cette époque, dans une exposition qui explique à la fois les techniques et la situation politique de part et d'autre des Pyrénées, par exemple à travers l'épée de Boabdil, dernier sultan de Grenade. C'est le décor même de la forteresse qui montre ensuite de quoi étaient capables les monstrueux canons, et quels moyens s'imposaient pour leur résister, comme ces murs de 6 à 12 m d'épaisseur. Ou ces pavés et ces briques destinés à absorber l'énergie des boulets français, dont il reste quelques impacts çà et là sur les multiples façades. Menée par des guides amoureux du site, la visite est passionnante jusque dans les escaliers volontairement « coupe souffle » imaginés contre l'assaillant. Voilà une perle du patrimoine, au pouvoir d'évocation sans pareil, à visiter d'urgence.

• « Salses l'imprenable », jusqu'au 5 novembre 2023. Forteresse de Salses, 66600 Salses-le-Château. Du 1er avril au 30 septembre, tous les jours, de 10 h à 18 h 30 ; du 1er octobre au 31 mars, tous les jours, de 10 h à 12 h 45 et de 14 h à 17 h 15. Tarif : 8 €. Rens. : forteresse-salses.fr

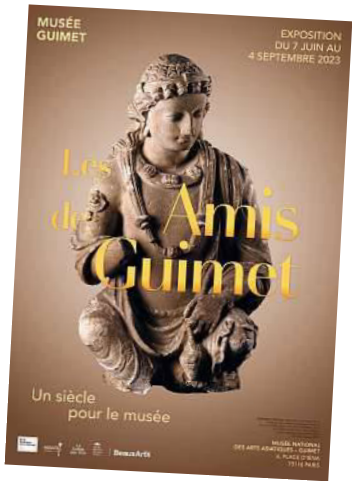
Brest
VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

L'actualité internationale récente aura largement suffi à convaincre de la légitimité de la dissuasion nucléaire française, qui repose principalement sur les sous-marins lanceurs d'engins. La nouvelle exposition du Musée national de la Marine à Brest s'attache de son côté à dissiper un peu du mystère de ces « bateaux noirs » et à montrer l'envers du décor de la force sous-marine en général. Elle aborde bien sûr l'histoire, avec les premiers submersibles vraiment opérationnels à partir de 1915, puis les succès méconnus des Français à leur bord pendant la Seconde Guerre mondiale, et enfin la révolution stratégique des années 1960-1970. Pour le présent, les grands choix techniques sont parfaitement vulgarisés, la vie à bord précisément dépeinte. Mais ce qui convainc par-dessus tout, c'est la qualité des photographies de l'ECPAD, l'agence d'images de la Défense : somptueux spectacle que celui de ces baleines d'acier, à la silhouette à la fois menaçante et bonasse, plongeant dans toute l'aventure de la mer… Pour ne rien gâcher, la collection permanente est d'une grande qualité, et le musée propose cet été de nombreuses animations historiques. Une immersion s'impose.

• « Plongée, contre-plongée. Les sous-marins dans l'objectif », jusqu'au 10 mars 2024. Musée national de la Marine – Château de Brest, boulevard de la Marine, 29200 Brest. D'avril à septembre, tous les jours, de 10 h à 18 h 30 ; d'octobre à mars, tous les jours, sauf le mardi, de 13 h 30 à 18 h 30. Tarifs : 7 €/5,50 €. Rens. : musee-marine.fr

PARIS
GUIMET ET SES AMIS

Guimet est un voyage. Il faut se laisser porter dans son dédale si bien organisé, dans son déluge d'œuvres, pour faire l'expérience d'un certain sacré. Au détour d'un narthex de ce splendide bâtiment, une exposition retrace l'histoire des liens entretenus par le musée avec sa « Société des amis ». Une trentaine d'œuvres, parmi les centaines de pièces acquises grâce à cette association active depuis 1923, présentent l'ambition de ces philanthropes, scientifiques, tous fondus d'Extrême-Orient. Derrière la diversité des œuvres affleure un raffinement particulier, perceptible aussi bien dans ce bas-relief indien du IIe siècle relatant le « Grand départ » du prince Siddhartha vers l'Eveil, que dans ce stuc afghan de bodhisattva ayant appartenu à André



Malraux, qui le rapprochait, pour la douceur de son expression, d'un ange gothique de la cathédrale de Reims. A ceux qui resteront à Paris cet été, c'est tout ce monde précieux et lointain qui s'offre à portée de main.

• « Les Amis de Guimet », jusqu'au 4 septembre 2023. Musée national des Arts asiatiques-Guimet, 6, place d'Iéna, 75116 Paris. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 18 h. Tarifs : 11,50 €/8,50 €. Rens. : www.guimet.fr

CAEN
NOS ANCÊTRES LES VIKINGS

Les Vikings : envahisseurs, courageux aventuriers, ou peuple « *inventé* » ? Le musée de Caen veut montrer la variation des points de vue historiques sur les « *hommes du Nord* » à l'époque moderne, lorsque la Normandie redécouvre leur culture. Au XIXe siècle, on relit attentivement les manuscrits des sagas scandinaves, on réétudie la possible découverte de l'Amérique par des Européens bien avant Christophe Colomb. Plus surprenant : en 1911, le président de la République Armand Fallières lui-même célèbre en Normandie le millénaire d'une région modèle par son attachement patriotique, et n'hésite pas à y évoquer l'influence viking. Bien représenté dans le parcours, l'artisanat de « *l'art dragon* », réinvention de leur esthétique, illustre ces rêves nouveaux. C'est toute l'histoire d'une filiation qui se donne à voir.

• « Des Vikings et des Normands. Imaginaires et représentations », jusqu'au 1er octobre 2023. Musée de Normandie, château de Caen, 14000 Caen. En semaine, tous les jours de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 h (fermé les lundis à partir de septembre) ; les samedis, dimanches et jours fériés, de 11 h à 18 h. Tarifs : 5,50 €/3,50 €. Rens. : musee-de-normandie.caen.fr

SUSCINIO
BRETAGNE MÉDIÉVALE

Il y a quelques années encore, Suscinio était une ruine romantique. Certains regrettent ce qu'est devenu cet imposant château médiéval, propriété du conseil départemental du Morbihan, qui a souhaité en faire une destination familiale, agrémentée de 65 ha de parc, entre mer, marais et forêts. Si l'impression est bien différente d'hier, les objectifs sont atteints. A l'intérieur, le visiteur suit, au fil des pièces, quelques scènes de la vie d'Isabeau d'Ecosse, qui habita le château de 1450 à 1487. Une autre aile accueille une scénographie sur la légende arthurienne, plutôt faite pour la distraction. A l'extérieur, des équipes passionnées initient les visiteurs à l'arbalète ou à la découverte des espèces locales. Un dernier « spectacle » mérite qu'on s'y arrête : dans la cour, d'authentiques archéologues sont à l'œuvre pendant toute la belle saison, pour étudier les soubassements d'une aile aujourd'hui disparue. On regarde avec émerveillement ces hommes et ces femmes couverts de poussière, ignorant superbement le visiteur, écoutant vaguement leur transistor tandis qu'ils auscultent humblement le passé. Là est le point d'orgue de Suscinio, prodigue en rêves, en mystère ; en ce qui donne le goût de l'histoire aux enfants comme aux adultes.

• Domaine de Suscinio, route du Duc Jean V, 56370 Sarzeau. En juillet et août, tous les jours, de 9 h 30 à 19 h 30 ; en septembre, tous les jours, de 10 h à 19 h. Tarifs : 11,50 €/6 €. Rens. : suscinio.fr

© DOMAINE DE SUSCINIO/SP.

Gizeux
UN CHÂTEAU À VIVRE

Aux confins de la Touraine et de l'Anjou, le château de Gizeux, ancienne propriété de la famille de Joachim Du Bellay, fête cette année ses trente ans d'ouverture au public et la fin d'un ambitieux cycle de restauration. Parmi les galeries, celle dite « des châteaux du roy » a vu ses peintures restaurées ; l'esplanade détruite par une tornade en 2021 a été entièrement replantée, de nouvelles chambres d'hôtes (dont une cabane) ont été inaugurées. Des visites historiques sont proposées tous les jours pendant l'été, dont certaines destinées aux enfants, ainsi que des ateliers sur les thèmes du pain, de l'héraldique, de la faune et de la flore. Par son refus de se « muséographier », Gizeux se démarque des châteaux de la Loire comme l'explique son propriétaire, Géraud de Laffon : « *Lorsque les visiteurs se baladent à l'intérieur du château, il n'y a pas de bandeau pour délimiter leur parcours : ils sont vraiment chez nous !* » La promesse d'une belle journée de vacances pour qui aime les vieilles pierres encore bien vivantes, en particulier le 15 août, lors d'une grande foire, qui plongera dans l'histoire des XVIIe et XVIIIe siècles, et promet d'attirer plusieurs milliers de personnes.

● **Château de Gizeux, 37340 Gizeux.**
En juillet et août, tous les jours, de 10 h à 19 h ;
du 1er septembre au 5 novembre,
tous les jours de 10 h 30 à 18 h. Tarifs : 10 €/8 €.
Rens. : chateaudegizeux.com

© ADT TOURAINE/J.-C. COUTAND/SP.

Renaissance A gauche : la galerie François Ier du château de Gizeux. Cachées sous une couche de torchis, pour les protéger, par les habitants du village à la Révolution, ses peintures murales riches en symbolique royale n'ont été redécouvertes qu'à la fin du XIXe siècle. Ci-dessous : *The Kiss*, sculpture de Laurent Pernot dans les jardins du château du Rivau en Touraine.

L'ART CONTEMPORAIN À L'ASSAUT DES MONUMENTS HISTORIQUES

Il y a eu en 2008 la déflagration Koons, et son homard dans le salon de Mars du château de Versailles. Puis ce fut en 2015, le « vagin de la reine » d'Anish Kapoor dans les jardins. Malgré d'intenses polémiques, l'art contemporain semble depuis lors avoir acquis droit de cité au sein des sites historiques. Cet été encore, les amateurs de vieilles pierres crouleront sous les installations abstraites. A la Saline royale d'Arc-et-Senans (XVIIIe siècle), les tubes d'acier de Robert Schad, *« animés d'une formidable énergie intérieure »*, séjournent sur les pelouses. Au Domaine de Kerguéhennec (Morbihan), des créations sur le thème du déluge voisineront quelques semaines avec le parc de sculptures déjà existant. Parcours « Grandeur nature » au château de Fontainebleau, exposition « Enchanter la Terre » au château du Rivau en Touraine… Simple mode chez les conservateurs du patrimoine, ou évolution profonde ? L'objectif est de « réconcilier » les publics, mais peut-être surtout de les multiplier. Une aubaine pour tout le monde, dit-on, mais surtout pour certains artistes en devenir, qui n'ont pas accès aux fondations ad hoc (Vuitton, Cartier, Carmignac…). C'est en effet l'assurance de visiteurs supplémentaires, qui étaient plutôt venus puiser dans le legs du passé, et auxquels est ainsi imposé le spectacle de « créations » pour lesquelles ils ne se seraient pas déplacés. Comme si l'art contemporain avait besoin, pour être remarqué, de décors inspirés par l'esthétique même qu'il se propose de nier.

© LAURENT PERNOT, THE KISS, 2021, ADAGP, PARIS, 2023 / PHOTOGRAPHIE CHÂTEAU DU RIVAU

ARCHÉOLOGIE

Par Marie Zawisza

La harpiste en sa demeure

Les archéologues du musée Arles antique viennent de reconstituer le gigantesque puzzle d'un décor qui ornait la « maison de la Harpiste », une opulente demeure italique.

Des milliers de fragments peints, collectés dans 800 caisses, qu'il s'agit d'assembler pour remonter les somptueux décors d'une maison italique du Ier siècle av. J.-C. : c'est à ce puzzle gigantesque que rend hommage jusqu'au 5 novembre l'exposition « Retour à la poussière » de la photographe Marguerite Bornhauser, au Musée départemental Arles antique, et que s'attellent les archéologues du musée, sous l'égide de Julien Boislève, toichographologue – spécialiste des enduits peints – à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap). Dans les ruines de cette demeure mise au jour en 2014 sur le site de la Verrerie à Arles, sur la rive droite du Rhône, *« des pans de peintures murales, sur un mètre de hauteur étaient encore en place, dans un remarquable état de conservation »*, raconte Marie-Pierre Rothé, archéologue du musée Arles antique qui a dirigé la fouille. Au sol, une multitude de fragments d'enduits peints, effondrés sur place.

Prélevées minutieusement, ces pièces ont ensuite été classées en fonction de leur emplacement et lavées. Les chercheurs s'affairent depuis lors à remonter les décors de l'opulente demeure, dont trois pièces ont été exhumées. En 2022, ils ont reconstitué le visage expressif d'une harpiste ainsi qu'une partie de son corps et de son instrument, qui ornait une pièce donnant sur l'atrium. Agençant dans des bacs de sable noir les morceaux numérotés des fresques de ce qu'on appelle désormais la « maison de la Harpiste », ils viennent à présent de remonter d'autres grandes figures – des « mégalographies » – de cette même pièce, dont la beauté des décors laisse penser qu'il s'agissait d'une salle de réception. *« Très rares en Italie, ces mégalographies sont uniques en Gaule »*, observe Julien Boislève.

PARTITION INACHEVÉE Ci-contre : l'équipe d'archéologues du musée Arles antique a minutieusement collecté et classé la multitude de fragments d'enduits peints qui jonchaient les ruines de la « maison de la Harpiste », exhumée en 2014. En haut : le décor dit de « la harpiste ».

Celles qui viennent d'être assemblées représentent le dieu Pan, ainsi que des ménades dansant, la poitrine dénudée, avec leurs attributs : thyrse, tambourin ou flûte double. Peintes avec délicatesse sur un fond rouge vermillon très onéreux, le cinabre, elles témoignent de l'opulence du propriétaire qui fit venir d'Italie des artisans pour bâtir et décorer sa demeure, datée entre 70 et 50 av. J.-C., et donc antérieure à la fondation de la colonie d'Arles.

Ces figures d'un cortège bachique représentent en réalité des statues, posées sur un socle et séparées par des colonnades. Ces décors architecturaux peints de façon illusionniste avec des statues figurées en trompe-l'œil, sur un enduit encore frais qui n'a pas eu le temps de sécher, *a fresco*, sont caractéristiques des décors illusionnistes du deuxième style pompéien, selon la classification établie au XIXe siècle.

L'espoir du musée Arles antique : exposer les décors de la maison de la Harpiste à l'horizon 2028-2030. *« A condition toutefois de maîtriser l'altération du cinabre, qui noircit à la lumière »*, précise Marion Rapilliard, conservatrice-restauratrice au sein du musée. Pour stabiliser ce pigment rouge, elle se livre à des recherches sur son altération avec une équipe pluridisciplinaire. Pour l'heure, il semble que le noircissement soit ralenti sur les fragments expurgés des sels minéraux dont ils sont imprégnés. Une première victoire sur les ténèbres.

• « Retour à la poussière », jusqu'au 5 novembre 2023. Musée départemental Arles antique, presqu'île du Cirque-Romain, 13200 Arles. Rens. : www.arlesantique.fr

PHOTOS : © RÉMI BÉNALI/INRAP.

À LA TABLE DE L'HISTOIRE

Par Jean-Robert Pitte, *de l'Institut*

© H-K.

LE BANQUET DES TROIS ROIS

Quand Charles V recevait à Paris l'empereur du Saint Empire Charles IV et son fils, le roi des Romains.

Aujourd'hui, les banquets réunissant de nombreux chefs d'Etat à la même table sont fréquents, à l'occasion des grands rendez-vous internationaux. Les souverains régnants ont aussi maintes occasions de festoyer ensemble lors de leurs événements familiaux, de leurs couronnements et de leurs obsèques. Jadis, de telles réunions étaient rares compte tenu de la lenteur et des dangers des déplacements. L'un des premiers banquets gastro-diplomatiques est celui qu'offre le roi de France Charles V le Sage à son oncle l'empereur du Saint Empire Charles IV, roi de Bohême, et au fils aîné de celui-ci, le roi des Romains Wenceslas, comte de Luxembourg. Il se déroule à Paris le 6 janvier 1378, pendant des heures, de la mi-journée au coucher du soleil, en présence de huit cents convives, dans la Grand-Salle du palais de la Cité. Celle-ci, construite vers 1300 par Philippe IV le Bel et disparue dans un incendie en 1618, était l'une des plus vastes d'Europe. Une immense table constituée de neuf dalles en marbre noir de Rhénanie était installée sur le côté ouest ; il n'en subsiste qu'un fragment conservé à la Conciergerie. C'est sur elle, recouverte d'une nappe, qu'est dressé le couvert des trois souverains. Devant chacun est placée une nef en orfèvrerie contenant une cuiller et un couteau, une serviette, ainsi que du sel et diverses épices. Les mets sont servis sur un tranchoir, une large tranche de pain posée sur un support en métal, probablement précieux. Une fois imbibé des diverses sauces, le pain peut être mangé ou envoyé avec les restes et remplacé. Les échansons versent à chaque convive dans des gobelets en or du vin mêlé d'eau ou de l'hypocras, vin miellé et épicé.

© BNF. © DEANA SIDNEY.

Par chance, le menu servi en ce grand jour a été conservé. Sa composition a été conçue par Guillaume Tirel, dit Taillevent, maître-queux du roi et auteur du *Viandier*, le plus célèbre recueil de recettes de cette époque. Trois services de trente plats chacun se succèdent. Un certain nombre de mets sont aux couleurs des souverains, en particulier en bleu, la couleur des Capétiens, comme un brouet (potage) bleu ciel de poisson. Le brouet blanc est à base d'amandes pilées. Parmi tous les mets imaginés par Taillevent : un civet d'huîtres, des tourtes de Parme fourrées de viandes rares, des chapons pèlerins à la dodine, plat savant associant la volaille et l'anguille. Tous les rois, empereurs et présidents de la République qui se succédèrent à la tête de la France cultivèrent cet art de gouverner et d'éblouir à table.

FESTIN Ci-dessus : le banquet du 6 janvier 1378, enluminure tirée des *Grandes Chroniques de France*, 1379 (Paris, BnF). Durant les entremets, des acteurs jouent la prise de Jérusalem.

LA RECETTE

LA SAUCE CAMELINE DE GUILLAUME TIREL, DIT TAILLEVENT

Cette sauce très acide et très relevée fut la plus populaire de la cuisine médiévale et de la Renaissance. Elle se préparait au mortier. On peut en moderniser le procédé. Mêlez au mixeur du gingembre frais râpé, de la cannelle en poudre, du poivre concassé (de préférence le poivre long indien ou d'Asie du Sud-Est, issu de *Piper longum*), du pain de campagne grillé trempé dans du vinaigre de vin et du verjus (il s'en trouve dans quelques épiceries ; sinon il faut ramasser dans les vignes et presser les raisins verts laissés sur pied par les vendangeurs ; à défaut on peut utiliser du jus de citron). Le pain et la cannelle donnent à cette sauce une couleur de dromadaire ou de chameau, d'où son nom. Elle surprend nos palais actuels, mais peut accompagner des côtes de porc et des ailerons de volailles grillés ou une venaison. Servez avec un vin rouge léger comme un côtes-du-jura issu du poulsard ou du trousseau. D'aucuns préféreront un rosé frais (non glacé) des Riceys ou du Midi dont la robe se rapproche de celle des vins du Moyen Age.

EN COUVERTURE

© PHOTO JOSSE/LA COLLECTION. © MUSEO NAVAL DE MADRID, MNM-00269. © CONTENT_DFY/AURIMAGES. ILLUSTRATION : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

44 La course autour du monde

Inaugurée par le Portugal, bientôt rejoint par l'Espagne, au début du XVe siècle, la course aux grandes découvertes emmena l'Europe dans un vaste mouvement qui devait durer près de deux siècles.

58 Il était une fois en Amérique

Comment un marchand génois financé par les Rois Catholiques pour atteindre l'Asie par l'ouest découvrit-il un continent nouveau ? L'épopée de Christophe Colomb en questions.

74 Un nouvel ordre mondial

Nouvel ordre politique européen, mondialisation économique et domination du monde colonial par l'Occident chrétien : le bilan des grandes découvertes s'apprécie d'abord comme une somme de réalités radicalement nouvelles.

Quand l'Europe découvrait le monde

Et aussi

Vasco de Gama, sur la route

Magellan, la porte étroite

L'appel du large

Barbares exquis

Rendez-vous en terres inconnues

Un monde sans fin

La Course autour du Monde

Par Guy Martinière

Lancées par les deux monarchies ibériques, les grandes découvertes relièrent l'Europe à l'Afrique, à l'Asie et à l'Amérique, et furent aussi à l'origine d'une première mondialisation.

Face à l'inconnu
Le *Padrão dos Descobrimentos*, « Monument aux Découvertes » du quartier de Belém à Lisbonne. Construit en 1960, il célèbre la mémoire d'une trentaine de personnages associés aux grandes découvertes, dont le plus emblématique, Henri le Navigateur, grand initiateur de l'expansion portugaise au début du XVe siècle, se tient à la proue de cette caravelle de pierre.

© IMAGEBROKER/HEMIS.FR

Aux XVe et XVIe siècles, alors que la Renaissance répandait peu à peu l'humanisme en Europe, les grandes découvertes transformèrent entièrement l'espace maritime de la « mer Océane » : l'Atlantique devint, en un peu plus d'un siècle, un lien entre l'Europe et les trois mondes d'Afrique, d'Amérique et d'Asie. A l'origine de cette première mondialisation qui se dessinait entre les quatre continents, on trouve les deux monarchies ibériques, le Portugal et l'Espagne. L'Angleterre et la France suivraient. Quant aux navigateurs des villes italiennes mercantiles de Gênes, Florence et Venise, ils contribuèrent eux aussi à cette mise en relation.

Dès le XIXe siècle, les historiens ont amplement décrit les épisodes de cet immense événement, en considérant qu'il avait anticipé la conquête des pays tiers et l'engagement des pays européens dans une première entreprise de colonisation. Mais quand, à partir des années 1950-1975, s'est produit un vaste mouvement de décolonisation, le phénomène des grandes découvertes n'a plus été interprété dans le seul cadre des conquêtes et de l'exploitation de ces mondes tiers. Il fait désormais l'objet d'analyses qui, par-delà la colonisation, s'attachent au concept de « rencontre des mondes ».

L'élan portugais

Des trois grandes périodes qui rythment les grandes découvertes, la première, de 1416 à 1488, est portugaise. Après avoir achevé la conquête de l'Algarve, au sud du Portugal, en 1249, et après un peu plus d'un siècle de conflits avec la Castille aux XIIIe et XIVe siècles, une nouvelle dynastie portugaise, la dynastie d'Avis, s'est installée en effet à Lisbonne, portée par la bourgeoisie. A la suite de la révolution de 1383, le roi Jean Ier est monté sur le trône en 1385. De son mariage, il a eu plusieurs enfants, dont le futur roi Edouard Ier et ses frères, dom Pedro et le prince Henri. Les soixante-dix ans des découvertes portugaises de l'Afrique occidentale sont surtout marqués par les initiatives de ce dernier, dit Henri le Navigateur (1394-1460).

Relancer l'expansion du Portugal impliquait de conquérir de nouveaux territoires au-delà de l'Algarve, et l'engagement de Jean Ier provoque une première expédition outre-mer, qui conduit les troupes portugaises dans la ville musulmane de Ceuta au Maroc. La conquête de cette ville en 1415 apparaît comme le prolongement de la Reconquista portugaise, très marquée par la tradition franciscaine, à laquelle est attaché le prince Henri, nommé gouverneur de Ceuta par son père. Le 20 mai 1420, une bulle pontificale le nomme aussi gouverneur et administrateur de l'ordre du Christ, une congrégation issue de l'ordre des Templiers qui le charge des intérêts chrétiens dans tout le royaume et de la présence portugaise en Afrique et dans les îles.

A partir de 1416, de Ceuta, les Portugais longent les côtes du Maroc atlantique, installant des comptoirs à Salé et à Safi. Ils gagnent l'île de Madeira en 1419, puis les Açores en 1427. A son avènement, en 1433, Edouard concède à son frère Henri l'archipel de Madère. Ceuta apparaît alors comme une tête de

© PHOTO JOSSE/LA COLLECTION. © AURIMAGES.

PAR-DELÀ LES MERS Page de gauche : *Retable de Saint-Vincent* (détail), par Nuno Gonçalves, vers 1470 (Lisbonne, Museu Nacional de Arte Antiga). A droite de saint Vincent, Henri le Navigateur est reconnaissable à son large chapeau noir d'où pend une draperie. Ci-dessus : *Départ de Lisbonne pour le Brésil, les Indes orientales et l'Amérique*, par Théodore de Bry d'après le récit et les dessins du cartographe et illustrateur français Jacques Le Moyne de Morgues, fin du XVIe siècle (Paris, musée de la Marine).

pont de la conquête chrétienne de l'Afrique, dans laquelle l'influence des Franciscains est notable, mais aussi comme le débouché des caravanes transsahariennes chargées de l'or africain. La limite alors connue du littoral africain de l'Atlantique, ou mer Ténébreuse, est dépassée en 1434 par le navigateur Gil Eanes, écuyer du prince Henri, qui double le cap Bojador, aujourd'hui cap Boujdour, dans le Sahara occidental, avec une barge armée, sur instruction du prince.

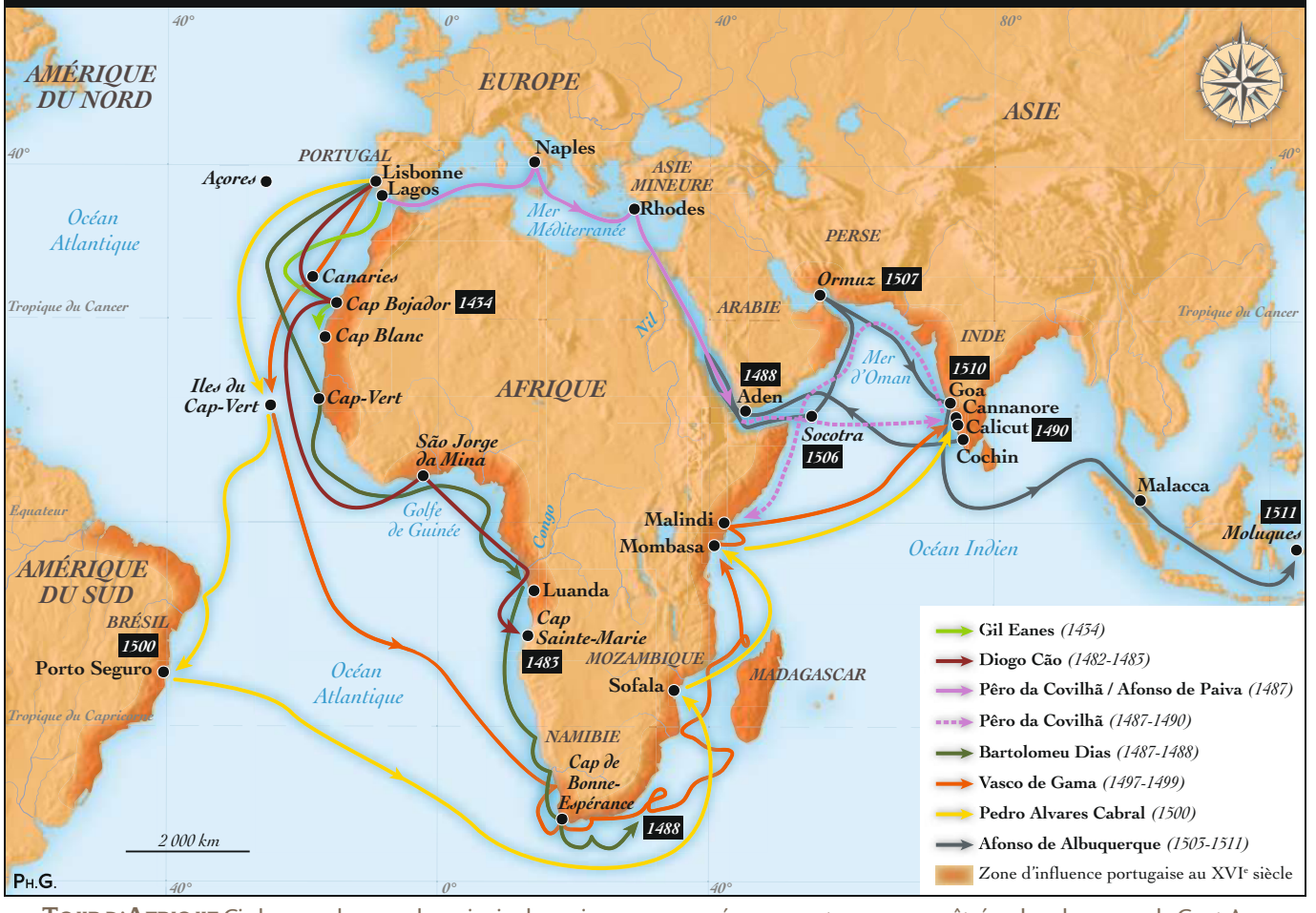
De nouveaux horizons se dégagent. Si le prince Henri ne parvient pas à conquérir la ville musulmane de Tanger en 1437, les navigateurs portugais poursuivent leur route en Afrique au-delà du cap Bojador. A la mort d'Edouard Ier, en 1438, dom Pedro occupe la régence. Après la conquête de Ceuta, il a parcouru les cours européennes, de Londres à Rome, de Bruges à Venise et des Flandres à la Hongrie, où il a acquis une expérience internationale.

Les années 1440 sont très favorables aux Portugais, qui bénéficient de la mise au point d'un nouveau type de navire pour favoriser leur navigation au-delà du cap Bojador : la caravelle. Portée par les alizés, serrant au mieux les vents arrière et de trois quarts, bénéficiant d'une voilure impressionnante et pourvue d'une voile latine triangulaire, elle a fait son apparition en 1441, où elle a été utilisée pour la première fois par un jeune chevalier de l'entourage du prince Henri, Nuno Tristão. Elle va permettre de se rendre au cap Blanc puis au banc d'Arguin, à l'embouchure des fleuves Sénégal et, par-delà le Cap-Vert, en Gambie. Dès lors, la maîtrise portugaise des navigations de l'Afrique des tropiques succède à celle du Maroc atlantique. La construction de la caravelle nécessite peu d'investissement ; son équipage est réduit – une trentaine d'hommes – et sa voilure lui permet de voyager plus rapidement. Elle est aussi munie d'un puissant gouvernail d'étambot.

Les navigateurs portugais disposent en outre de la boussole, de l'astrolabe, du bâton de Jacob, des quadrants et de tables trigonométriques qui leur permettent de maîtriser la latitude. Ils font aussi appel à différents disciples d'Abraham Cresques, cartographe majorquin mort en 1387. En d'autres termes, les navigateurs portugais maîtrisent aussi bien la navigation en haute mer que la navigation côtière à l'estime et l'évaluation de la latitude.

Outre les progrès de la navigation, cette période est marquée par le début de la vente des esclaves en provenance d'Afrique noire. Un premier marché aux esclaves est organisé à Lagos en 1444, puis un autre à Lisbonne l'année suivante.

Le Portugal à l'assaut du monde (1434-1500)



Tour d'Afrique Ci-dessus : alors que les principales puissances européennes sont encore empêtrées dans la guerre de Cent Ans et l'Espagne dans la Reconquista, le Portugal devance ces potentiels concurrents en se lançant, au début du XVe siècle, à la conquête du vaste monde encore inconnu des Européens. L'empire qu'il se constitue dès le début du XVIe siècle semble démesuré pour ce petit Etat, qui ne comptait pas plus d'un million d'habitants vers 1500. Page de droite, à gauche : *L'Europe, l'Afrique occidentale et l'océan Atlantique,* carte tirée de l'atlas de Lázaro Luís, 1563 (Lisbonne, Academia das Ciências). Page de droite, à droite : *Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille,* extrait du *Recueil de dévotion de Jeanne la Folle,* par Pedro Marcuello, XVe siècle (Chantilly, musée Condé).

Après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, qui ferme les portes orientales de la mer intérieure (la Méditerranée) vers l'Asie, la route de l'Atlantique par le contournement de l'Afrique devient l'un des principaux objectifs du Portugal, à la recherche de l'or et des épices. En 1455, la bulle *Romanus Pontifex* reconnaît au roi du Portugal l'appartenance des terres et des îles conquises et à conquérir en Atlantique, à l'exception des Canaries, que le Portugal dispute alors à la Castille et qui seront finalement attribuées à celle-ci. Vers 1460, Henri le Navigateur et l'ordre du Christ jouissent d'une immense fortune au moment où les navigateurs portugais qui suivent le tracé des côtes de Guinée s'engagent vers l'est et s'imaginent déjà avoir contourné l'Afrique. Surgissent des questions. L'Afrique des tropiques peut-elle être contournée ? Les Portugais peuvent-ils espérer joindre ainsi l'Ethiopie du Prêtre Jean, souverain chrétien légendaire, afin d'encercler les terres de l'Islam par l'est ?

Après la signature, en 1479, du traité d'Alcáçovas, qui met fin à la guerre de Succession de Castille entre le Portugal et les Rois Catholiques, et l'accession au trône de Jean II en 1481, la forteresse de São Jorge da Mina, dans l'actuel Ghana, est édifiée en 1482 pour maîtriser la navigation dans le golfe de Guinée. La route de l'or africain du Soudan est désormais contrôlée. Le navigateur Diogo Cão découvre l'embouchure du fleuve Congo en 1483. Comme le veut la tradition, il y installe un *padrão* (pilier de pierre surmonté d'une croix). Mais cette route maritime le long des côtes du golfe de Guinée, qui fuit désormais vers l'est, se révèle beaucoup plus difficile à suivre que prévu. Le contournement de l'Afrique équatoriale puis de l'Afrique australe ne sera possible que quelques années plus tard.

En 1487, Bartolomeu Dias reprend alors différemment cette côte de l'Afrique avec trois navires dont deux caravelles : s'engageant d'abord dans l'Atlantique Sud, il effectue un large demi-tour, une *volta,* pour repiquer vers l'est, dépassant ainsi la pointe sud de l'Afrique, qu'il baptise cap des Tempêtes et qui sera appelée par le roi du Portugal, Jean II, cap de Bonne-Espérance. Compte tenu de la distance et de la durée des voyages, il revenait aux pilotes des caravelles portugaises d'inventer une route maritime hauturière de l'Atlantique Sud,

après avoir inventé, dans l'Atlantique Nord, la route qui avait relié la terre ferme aux îles de Madère et des Açores : la double *volta* était née. La route des épices vers l'Inde d'Asie se dessinait. Il n'est donc pas étonnant que les conseillers de Jean II ne trouvent pas d'intérêt au projet du navigateur génois Christophe Colomb de se rendre à Cipango, au Japon, en 1484, en traversant l'Atlantique par l'ouest.

De Colomb et Vasco de Gama à Magellan

La deuxième période des grandes découvertes, de 1488 à 1522, s'ouvre sur deux personnalités marquantes : Christophe Colomb pour l'Espagne des Rois Catholiques et Vasco de Gama pour le Portugal de Jean II.

En 1485, Colomb quitte le Portugal, après y avoir séjourné plusieurs années, pour se rendre à Palos, un port espagnol d'Andalousie. Arrivé au monastère franciscain de La Rábida avec son fils Diego, il est recommandé aux Rois Catholiques et convainc Isabelle de Castille de l'opportunité de réaliser son voyage en Asie, à Cipango (le Japon) et Cathay (la Chine), en traversant l'Atlantique, pour y rechercher de l'or. Après la reddition du royaume musulman de Grenade le 2 janvier 1492, il obtient des Rois Catholiques un contrat signé le 17 avril 1492, les capitulations de Santa Fe, qui lui accordent des privilèges exorbitants. Le 3 août 1492, à 41 ans, il entame son premier voyage et débarque aux Caraïbes le 12 octobre dans l'île de San Salvador. Il effectuera ensuite trois autres voyages avant de mourir en 1506 à Valladolid, sans comprendre qu'il a atteint non pas l'Asie mais un nouveau continent.

Les îles découvertes par Colomb se trouvant au sud des Canaries, espace attribué aux Portugais en 1481 par la bulle pontificale *Æterni regis,* le pape Alexandre VI Borgia, lui-même espagnol, annule celle-ci en 1493 par une autre bulle, *Inter cætera,* qui accorde aux Rois Catholiques *« libre et entière puissance, autorité et juridiction »* sur les terres découvertes ou à découvrir situées à 100 lieues *« à l'ouest et au midi »* des archipels des Açores et du Cap-Vert. Espagne et Portugal signent ensuite, le 7 juin 1494, le traité de Tordesillas, qui délimite plus précisément les frontières océaniques des deux royaumes : à l'est d'un méridien situé à 370 lieues des îles du Cap-Vert, ce sera le domaine portugais, avec l'Afrique et bientôt le Brésil ; à l'ouest, le domaine espagnol, qui inclut les découvertes de Colomb.

Vasco de Gama, amiral des Indes orientales en 1502, est le grand rival de Christophe Colomb. En 1498, il découvre la *Carreira da India* (la route des Indes) en contournant le cap des Tempêtes du sud de l'Afrique que Bartolomeu Dias avait atteint dix ans plus tôt. Il remonte les côtes de l'Afrique

© PHILIPPE GODEFROY. © PHOTO JOSSE/LA COLLECTION. © BRIDGEMAN IMAGES.

orientale et, traversant l'océan Indien, arrive à Calicut où il est reçu par le sultan considéré comme le seigneur des mers, le Zamorin. Il y fonde un comptoir, mais les relations avec le Zamorin se tendent et il rentre à Lisbonne en 1499.

Pedro Alvares Cabral suit la même route, mais plonge trop à l'ouest dans l'océan Atlantique et découvre les côtes de l'île de la Vraie Croix (Vera Cruz), le futur Brésil, en 1500. Puis il rejoint Calicut et poursuit son voyage vers Cannanore, sur la côte de Malabar, au sud-ouest de l'Inde. En 1502, Vasco de Gama, avec une flotte puissante, effectue un deuxième voyage aux Indes, bombarde Calicut (l'actuel Kozhikode) et établit un comptoir à Cochin. S'esquisse alors une nouvelle stratégie de Manuel Ier, dit le Fortuné. Monté sur le trône en 1495, Manuel Ier, pour mieux administrer ses comptoirs et ses conquêtes en Asie, poursuit sa guerre religieuse de conquêtes et fonde « l'Etat de l'Inde », *Estado da India,* en 1505, dont le premier vice-roi est Francisco de Almeida.

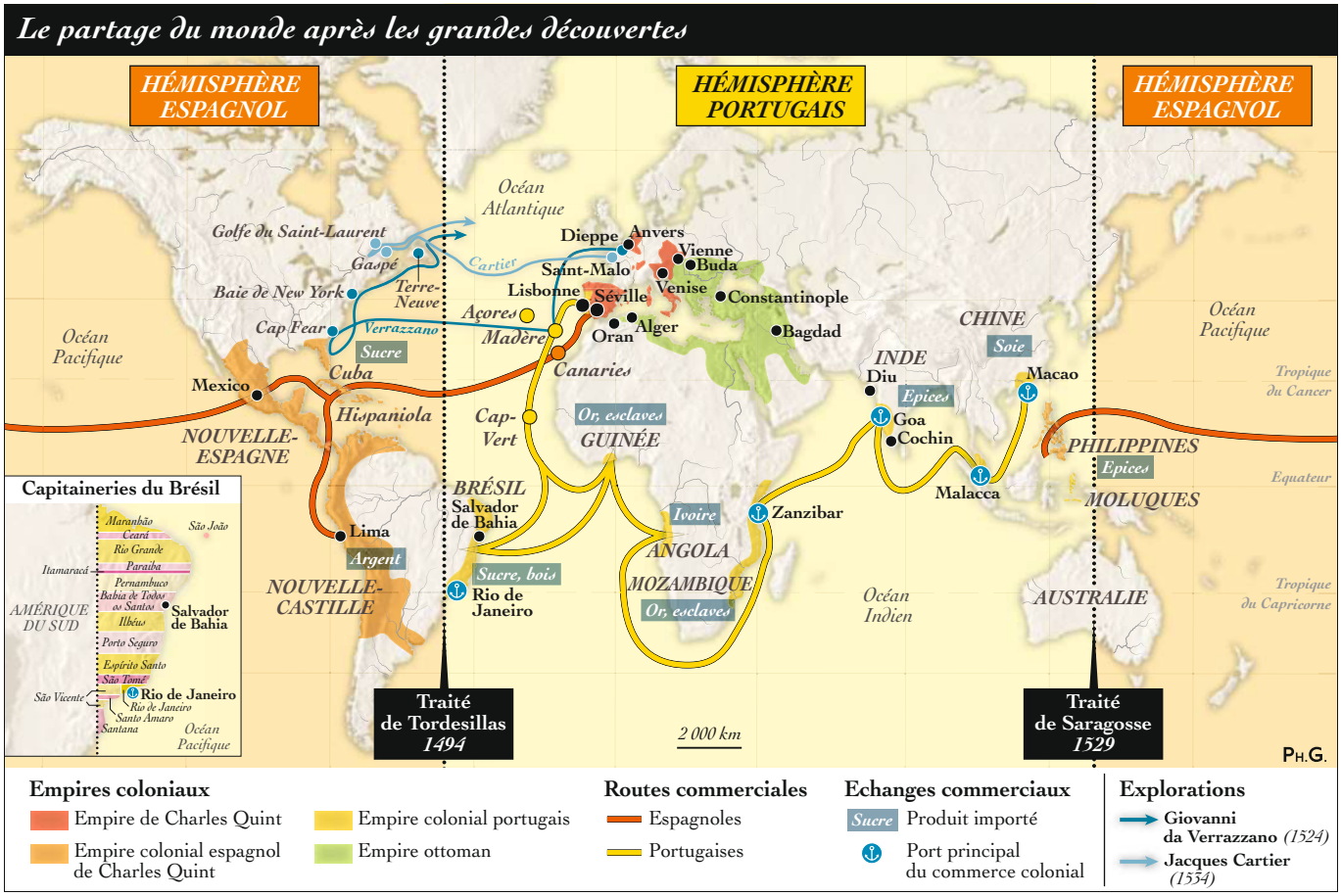
Plusieurs personnages engagent alors le Portugal dans cette nouvelle voie militaire, religieuse et commerciale. En 1503, Afonso de Albuquerque, surnommé « le lion des mers », militaire de haute noblesse et navigateur reconnu, arrive une première fois aux Indes, participe à plusieurs batailles et fait construire une forteresse à Cochin. En 1506, lors d'une nouvelle expédition vers les Indes, il se dirige vers la mer Rouge où il part combattre les Turcs. S'étant emparé de l'île de Socotra dans l'océan Indien, au large de la Somalie, il assiège et conquiert en 1507 la ville d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique, bloquant les voies maritimes arabes de la corne de l'Afrique et protégeant les navigations portugaises de l'océan Indien. En 1510, devenu gouverneur des Indes orientales, il s'empare de Goa. Un autre exploit le conduit devant le port de Malacca, en Malaisie, dont il s'empare en 1511 et, de là, il parvient aux îles à épices des Moluques, ces épices qui vont faire la fortune du Portugal : poivre, cannelle, cumin, gingembre, girofle, muscade, vanille… Ne sont-elles pas devenues en Europe indispensables à la pharmacopée et à l'alimentation des plus riches ?

Magellan fait partie de la flotte d'Afonso de Albuquerque, qui meurt à Goa en décembre 1515. En 1519, il se met au service de l'Espagne pour découvrir un passage au sud du continent américain et se rendre aux Moluques, source des girofles. Après avoir trouvé ce passage en 1520, il est tué sur l'île de Mactan, aux Philippines, l'année suivante. C'est Juan Sebastián Elcano qui prend le commandement de l'expédition et ramène en Andalousie le navire la *Victoria* en 1522, après avoir contourné l'Afrique orientale et achevé la circumnavigation du globe.

Conquête et colonisation

A partir de 1522, l'épopée des grandes découvertes s'estompe. Certes, en 1543, les navigateurs et commerçants portugais atteignent le sud du Japon et abordent une île proche de Kyushu, l'île de Tanegashima. Mais cette troisième période des grandes découvertes est surtout marquée par les conquêtes de Cortés au Mexique à partir de 1519 et de Pizarro au Pérou à partir de 1530, alors qu'Espagne et Portugal ont

© MANUEL COHEN/AURIMAGES. © PHOTO12/ALAMY/PETER HORREE. © PHILIPPE GODEFROY.



PREMIER PARTAGE Ci-dessus : dès la fin de la Reconquista en 1492, l'Espagne se jette à son tour dans la course aux nouvelles terres avec Christophe Colomb. En 1494, le traité de Tordesillas sanctionne un premier partage du monde entre les deux puissances ibériques. Page de gauche, à gauche : *Manuel Ier, roi du Portugal,* XVIIe siècle (Cellettes, château de Beauregard, galerie des Illustres). A droite : *Afonso de Albuquerque,* anonyme, XVIe siècle (Lisbonne, Museu Nacional de Arte Antiga).

signé en 1529 le traité de Saragosse, démarcation en Orient des frontières du traité de Tordesillas, où les Philippines appartiennent à l'Espagne et les Moluques au Portugal. A partir de 1535, pour mieux administrer les conquêtes du Nouveau Monde, la monarchie espagnole divise ses possessions en deux vice-royaumes : en 1535, celui de la Nouvelle-Espagne, qui s'étend du Mexique au Venezuela, à l'Amérique centrale et aux Caraïbes ; en 1543, celui de la Nouvelle-Castille, au Pérou, qui s'étend jusqu'à Santiago du Chili puis à Buenos Aires, en relation avec les hauts plateaux andins.

De son côté, le Portugal installe au Brésil des capitaineries, un système de donations par le roi d'immenses territoires de cinquante lieues à partir de la côte vers l'intérieur des terres, limités par l'océan Atlantique à l'est et par le méridien de Tordesillas à l'ouest. Douze donataires, nobles portugais, se partagent quinze capitaineries en 1532. Martim Afonso de Souza devient donataire de la capitainerie de Santos (près de São Paulo), où est construit le premier moulin à sucre en 1533. L'exploitation de la canne à sucre, produite dans les moulins, a succédé à celle du bois de braise, un bois rouge très précieux, qui donne son nom au Brésil. Mais en 1548, la monarchie portugaise réorganise le système des capitaineries, et Salvador de Bahia devient le siège d'un gouvernement général où le premier gouverneur, Tomé de Souza, prend son poste en 1549.

Les Jésuites arrivent au Brésil et le premier d'entre eux, Manuel da Nóbrega, fait partie de la flotte d'Afonso de Souza. Le père José de Anchieta le rejoint en 1553. Dans les Indes orientales, le principal port de l'Orient, Goa, port plus important que Cochin depuis 1530, est devenu capitale de l'Etat de l'Inde. Le vice-roi dom João de Castro renforce l'influence portugaise en Inde et participe en 1546 au siège de la ville de Diu. Le grand témoin de l'impact de cette entreprise portugaise aux Indes et en Chine à partir de 1537 et pendant une vingtaine d'années est l'écrivain Fernão Mendes Pinto, qui écrit la *Peregrinação,* imprimée à Lisbonne en 1614.

Pour poursuivre l'entreprise messianique des Franciscains, le Portugal laisse plus de place à la Compagnie de Jésus, qui va évangéliser les terres découvertes à partir de 1540. Le jésuite François Xavier, compagnon d'Ignace de Loyola, arrive à Goa en 1542. Il évangélise Malacca en 1546, puis le Japon en 1549, avant de partir en Chine, où il meurt en 1552. Avec la présence des Jésuites, les nouveaux acteurs des grandes découvertes

Évangélisation
A gauche : ruines de l'ancienne mission jésuite de São Miguel Arcanjo au Brésil. En bas : *Paravent Namban Byobu, dit « des Portugais »*, école Kano, XVIIe siècle (Paris, Musée national des Arts asiatiques-Guimet). Dès les années 1540, le Portugal laissa à la Compagnie de Jésus le soin d'évangéliser les terres découvertes. Page de droite : *Atlas Miller : mappemonde circulaire représentant l'hémisphère portugais,* par Lopo Homem, Pedro et Jorge Reinel, 1519 (Paris, Bibliothèque nationale de France).

maritimes, qu'ils soient commerçants où nobles, donnent une nouvelle impulsion religieuse à leurs entreprises.

Outre le Portugal et l'Espagne, des monarchies européennes rivales s'engagent dans le mouvement des grandes découvertes. Le roi de France François Ier, à la fois fasciné par l'aventure, à la recherche du passage du nord-ouest de l'Amérique et opposé à Charles Quint, se lance à son tour dans ce mouvement. Il conteste ironiquement l'absence d'une clause du *« testament d'Adam »* qui l'exclurait du partage de l'Atlantique et du monde effectué par la bulle pontificale *Inter cætera* d'Alexandre VI de 1493. Il crée le port du Havre-de-Grâce en 1517 et trouve dans un navigateur expérimenté d'origine florentine, Giovanni da Verrazzano, l'homme de la situation. Verrazzano, qui a un peu plus de 30 ans, francise son nom en Jean de Verrazane et rencontre le roi à Lyon en 1523. La place de Lyon, qui est au cœur des intérêts florentins du royaume de France, contribue au financement de l'expédition ainsi que l'armateur normand de Dieppe Jean Ango, associé à l'opération.

François Ier met à disposition quatre navires dont *La Dauphine,* sur laquelle Verrazane embarque. Son expédition part de Madère le 17 janvier 1524 vers Cathay (la Chine) et longe les côtes de l'Amérique du Nord, atteignant une baie qu'il appelle « baie d'Angoulême », où sera installée New York. Ce territoire est appelé Francesca ou Nova Gallia. Il revient à Dieppe en juillet 1524 avec *La Dauphine,* mais, en raison de son intérêt pour les guerres d'Italie, François Ier ne prend aucune initiative pour relancer l'expédition.

Dix ans plus tard, le 20 avril 1534, le navigateur malouin Jacques Cartier reprend le projet de Verrazane et trouve l'entrée du fleuve Saint-Laurent début août. Il revient à Saint-Malo le 5 septembre 1534 et reprend la mer en 1535 pour effectuer un deuxième voyage, beaucoup plus long cette fois, qui le conduit jusqu'au Mont Royal. Jacques Cartier y entend pour la première fois le nom de Canada. Il réalise en 1541 un troisième voyage et sera rejoint par un gouverneur et lieutenant général « pour le pays de Canada » nommé par le roi, Jean-François de La Roche, seigneur de Roberval, de religion réformée. Si Jacques Cartier revient en France en 1542, Roberval reste au Canada jusqu'en 1543 et effectue un second hivernage, mais l'entreprise de colonisation se révèle un échec. Le Canada tombe dans l'oubli. Il y restera jusqu'à la fin du XVIe siècle lorsque, en 1608, Samuel de Champlain le remettra au goût du jour en fondant Québec.

La maîtrise des routes maritimes de l'Atlantique a conduit l'Espagne et le Portugal à un véritable partage du monde à

© ROBERT HARDING/HEMIS.FR © MUSÉE GUIMET PARIS/AURIMAGES. © BNF.

travers deux empires coloniaux outre-mer qui se sont attachés à mettre en œuvre son exploitation.

L'Amérique espagnole s'est construite autour de mines et de l'extraction des métaux précieux. Ainsi, à un cycle de l'or dont la Castille d'Or et Bogotá assurent d'abord la prépondérance, ont succédé deux cycles de l'argent : celui du Mexique (Zacatecas) puis celui du Pérou, avec la mine du Potosí, à partir de 1570. La relation entre le continent américain et la *Casa de Contratación* de Séville, qui contrôle le commerce des possessions espagnoles, s'effectue par convois à partir d'une jonction des flottes des deux vice-royaumes à La Havane, dans le dernier tiers du XVIe siècle, qui peut atteindre jusqu'à une centaine de navires.

A ce flux régulier des flottes de l'argent entre La Havane et Séville, s'agrège, côté portugais, le flux des flottes du sucre entre Salvador de Bahia, Recife et Lisbonne. Le développement d'une économie de plantations de canne à sucre au Brésil, à partir des années 1570-1580, renforce aussi dans l'Atlantique Sud la relation du Portugal avec l'Afrique, où les besoins grandissants en une main-d'œuvre esclave trouvent leur principal réservoir. Quant à l'Empire portugais d'Asie, il se construit dans l'océan Indien, autour du commerce des riches épices de l'Inde. De Goa, en 1510, il s'étend démesurément jusqu'à l'Insulinde, atteignant Malacca en 1511, la Chine et Canton en 1513 et le Japon en 1542-1543.

En fait, le nouvel Atlantique qui se construit aux XVe et XVIe siècles permet à l'Europe, en franchissant la mer Océane, d'établir des routes maritimes d'un type tout à fait nouveau avec l'Asie. Et les deux premières circumnavigations du globe, celle commandée par Magellan, de 1519 à 1522 et celle, cinquante ans plus tard, du corsaire anglais Francis Drake, de 1577 à 1580, montrent bien que, dans cette première mondialisation, la relation Europe-Asie est possible par voie maritime, même si l'immense barrière Nord-Sud du continent américain a révélé aux contemporains l'émergence d'une terre nouvelle, d'un Nouveau Monde.

Professeur émérite des universités, Guy Martinière a enseigné aux universités de Grenoble et de La Rochelle. Il est spécialiste de l'histoire des grandes découvertes et du Brésil.

À LIRE de Guy Martinière

Le Portugal à la rencontre de « trois mondes » (Afrique, Asie, Amérique) aux XVe-XVIe siècles
Editions de l'IHEAL
190 pages
D'occasion

Par Jacques Paviot

Vasco de Gama, sur la route

En ouvrant la voie maritime des Indes orientales en 1498, Vasco de Gama permit au Portugal de se tailler une place de choix dans le commerce des épices.

Prénommé comme son grand-père, Vasco de Gama est né vers 1469 sans doute à Sines, un port au sud de Lisbonne, du mariage d'Estêvão de Gama et d'Isabel Sodré, dans une famille de petits nobles membres de l'ordre portugais de Santiago qui avait participé à la reconquête sur les musulmans. Son père avait appartenu à la maison du puissant duc de Viseu, maître des ordres de Santiago et du Christ, qui l'avait fait gouverneur et capitaine de Sines. Vasco de Gama est mentionné pour la première fois, comme son père, en 1480 dans l'ordre de Santiago, où il reçut la « première tonsure » avec certains de ses frères. On peut penser que, comme les autres fils de petite noblesse, il fit ses premières armes dans les campagnes militaires en Afrique du Nord.

Il est mentionné à nouveau en 1492 : des navires français s'étant emparés d'une caravelle portugaise chargée d'or de São Jorge da Mina (aujourd'hui Elmina, au Ghana), il fut chargé par le roi Jean II, comme *fidalgo* (noble) de sa maison, d'arrêter, par mesure de représailles, les navires français qui se trouvaient dans les ports portugais. Vasco de Gama remplit sa mission à Setúbal et en Algarve. Il s'attacha alors à Georges de Lancastre, fils naturel de Jean II. Ce dernier désirait le voir lui succéder, mais le pape Alexandre VI s'y opposait. Grand maître de l'ordre de Santiago, Georges de Lancastre fit don à Vasco de Gama, en 1495, de deux commanderies dans la région de Setúbal, proches du siège de l'ordre. Cette donation le plaçait parmi les opposants au nouveau roi Manuel Ier, qui avait finalement succédé à son cousin Jean II plus tôt dans l'année.

Pourquoi donc, deux années plus tard, le roi le choisit-il pour commander les navires qu'il avait décidé d'envoyer vers l'Inde ? Les chroniqueurs portugais indiquent que Jean II avait déjà préparé la flotte et ses ordonnances, et qu'il avait nommé pour la diriger Estêvão de Gama. Celui-ci étant mort, Manuel Ier aurait alors nommé son fils aîné, Paulo de Gama, qui aurait refusé et proposé son frère. Du point de vue politique, on peut interpréter les choses autrement : la majorité du Conseil royal étant opposée à l'expédition, Vasco de Gama a tout l'air d'une figure de compromis ; si l'expédition échouait, la responsabilité n'en retomberait pas sur le roi.

La route de l'océan Indien avait été ouverte par Bartolomeu Dias en 1488. Entre-temps, Christophe Colomb avait découvert les Antilles. Mais les Portugais étaient restés fixés sur l'Inde. Il est fort probable qu'ils passèrent la décennie qui suivit 1488 à mettre au point la *Volta do mar* afin de profiter au mieux des courants et des vents dans l'océan Atlantique : pour l'aller, prendre sud-ouest jusque vers les côtes du Brésil (ce qui expliquerait la découverte du pays en 1500), puis plein est pour dépasser le cap de Bonne-Espérance ; pour le retour, au large de la Guinée, prendre nord-ouest,

© PHILIPPE TURPIN/PHOTONONSTOP. © AKG-IMAGES.

Mission accomplie Page de gauche : le cap de Bonne-Espérance fut doublé dès 1488 par Bartolomeu Dias, qui ne put pourtant pas atteindre son objectif d'ouvrir la route des Indes. Dix ans plus tard, Vasco de Gama mena la mission à bien, ce qui permit au Portugal d'accéder directement à la source des épices. A droite : *Vasco de Gama*, enluminure extraite du *Livro de Lisuarte de Abreu*, 1558-1565 (New York, The Morgan Library & Museum).

puis est à hauteur des Açores, pour toucher terre à Lisbonne.

En 1497, quatre bâtiments furent équipés : le *Saint-Gabriel* (90 tonneaux), avec le capitaine Vasco de Gama, le *Saint-Raphaël* (90 tonneaux), avec le capitaine Paulo de Gama, le *Bérrio* (50 tonneaux), avec le capitaine Nicolau Coelho, et un navire de ravitaillement (110 tonneaux), avec le capitaine Gonçalo Nunes. Jusqu'à São Jorge da Mina, ils devaient être accompagnés d'une caravelle, commandée par un certain Bartolomeu Dias, peut-être le découvreur de 1488. Par ailleurs, le pilote du *Saint-Gabriel*, Pêro de Alenquer, avait été le pilote de Bartolomeu Dias pour le franchissement du cap des « Tempêtes » (de Bonne-Espérance). Le nombre total d'hommes s'élevait à 148 ou 170. Il s'agissait donc d'une petite expédition.

Vasco de Gama n'ayant pas, contrairement à Colomb, tenu de récit de voyage, ce premier voyage en Inde nous est connu par une relation anonyme attribuée à Alvaro Velho, qui aurait participé à l'expédition soit comme marin, soit comme homme d'armes. Cette relation est complétée par trois lettres de marchands italiens à l'affût de nouvelles au retour des navires à Lisbonne : deux de Girolamo Sernigi, l'une du 10 juillet 1499, l'autre non datée mais de peu postérieure ; une de Guido Detti, du 10 août suivant.

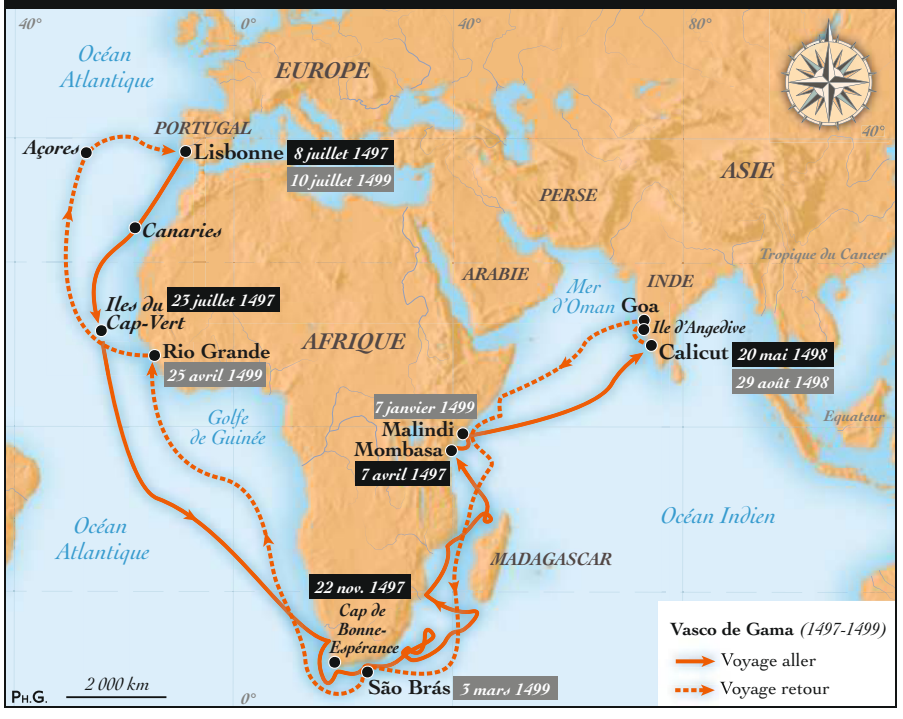
Franchir le cap

Cette expédition « à la recherche des épices » quitta Lisbonne le 8 juillet 1497. Jusqu'au cap de Bonne-Espérance, la route était connue ou reconnue, avec ses escales nécessaires pour faire de l'eau, embarquer de la nourriture et du bois, ou encore réparer la mâture et les voiles : les îles du Cap-Vert (23 juillet-3 août), puis, après avoir opéré la grande volte dans l'Atlantique Sud, la baie de Sainte-Hélène, au nord-ouest du cap de Bonne-Espérance (8-18 novembre). Là, les Portugais rencontrèrent des Khoïsan, les hommes portant des coquilles aux oreilles et un étui pénien, qui voulurent tuer un Portugais isolé.

Le 18 novembre, les navires étaient en vue du cap de Bonne-Espérance, mais ils ne purent le passer que quatre jours plus tard à cause du vent. Lorsqu'ils ancrèrent à Mossel Bay (25 novembre-7 décembre) afin de détruire comme prévu le bâtiment de ravitaillement, ils virent aussi des Khoïsan. D'abord accueillants, ceux-ci se montrèrent ensuite plus agressifs et Vasco de Gama fit alors tirer des bombardes. A défaut de bétail, les Portugais se nourrirent de phoques. A leur départ, les Khoïsan renversèrent la croix et le *padrão* qu'ils avaient plantés.

Le 16 décembre fut dépassé le point ultime de la navigation de Bartolomeu Dias (Rio do Infante, aujourd'hui Great Fish River). Mais la navigation le long de la côte de l'Afrique sud-orientale fut difficile. Après avoir navigué en pleine mer, les Portugais, à court d'eau, touchèrent terre le 11 janvier et, pendant cinq jours, eurent de bons échanges avec des Bantous de la baie, qu'ils appelèrent « des Bonnes Gens » (aujourd'hui baie de l'Inharrime, Mozambique du Sud). L'étape suivante, sans avoir vu Sofala, fut l'embouchure de la Quelimane, au nord du delta du Zambèze, où ils restèrent un mois (25 janvier-24 février 1498) à nettoyer les

Le voyage de Vasco de Gama (1497-1499)



navires et à faire de l'eau, alors que les hommes souffraient du scorbut.

Sur l'île de Moçambique, les habitants étaient des Swahilis de religion musulmane, placés sous l'autorité d'un sultan, qui trafiquaient avec les Arabes : or, argent, tissus, clous de girofle, poivre, gingembre, bijoux, semences de perles et de rubis. On renseigna aussi les Portugais sur le royaume du Prêtre Jean (l'Abyssinie) ; l'interprète était un marin portugais qui avait été prisonnier des Maures. Le sultan, qui se rendit à plusieurs reprises à bord des navires, accepta de leur fournir deux pilotes, car il pensait avoir affaire à des Turcs ! Mais revenu de sa méprise, il voulut les arrêter. La situation empira, notamment lorsque les Portugais voulurent prendre de l'eau : ils utilisèrent alors leur artillerie à feu.

A Mombasa, où ils arrivèrent le 7 avril, on leur avait dit qu'ils trouveraient des chrétiens et ils espéraient enfin avoir une messe à terre (le dimanche des Rameaux était le 8 du mois). Cependant, seuls deux hommes débarquèrent. Les relations furent assez cordiales entre le roi et Vasco de Gama, les hommes guérirent du scorbut (sans doute grâce aux oranges et cédrats offerts), mais les pilotes de Mozambique s'enfuirent et les Portugais firent prisonniers les occupants d'une embarcation avant de partir, le 14, pour Malindi. Là se trouvaient quatre navires marchands de chrétiens d'Inde, qui leur dirent de se méfier du souverain. Pour la libération des prisonniers de Mombasa et d'un otage, le roi de Malindi donna le pilote tant désiré à Vasco de Gama.

Le départ pour l'Inde eut lieu le 24 avril. Le 29, on retrouva l'étoile polaire. Enfin, après vingt-trois jours de navigation, on aperçut la côte et, le 20 mai, les navires mouillèrent devant Calicut (aujourd'hui Kozhikode). Le premier contact se fit par l'intermédiaire d'un déporté (que l'on pouvait facilement envoyer à la mort), lequel annonça à deux Tunisiens qui se trouvaient là et qui, connaissant le castillan et le génois, servaient d'interprètes que les Portugais étaient venus « *chercher des chrétiens et des épices* ». Du début à la fin, leur séjour à Calicut fut placé sous le signe de l'ambiguïté. Ils considérèrent en effet toujours les autochtones hindous comme des chrétiens et prièrent même la Vierge dans un temple, sans doute de la déesse Kali !

Les relations avec le *Samudri* – le chef indien de Calicut – avaient bien commencé, mais Vasco de Gama, qui expliquait qu'il était venu non en marchand mais comme ambassadeur du roi du Portugal, n'avait avec lui que deux lettres du roi Manuel et les produits suivants : douze coupons de tissu mauresque, quatre capuchons d'écarlate, six chapeaux, quatre colliers de corail, un service de bassins composé de six pièces, une caisse de sucre, deux barils d'huile et deux de miel… quand les Indiens attendaient de l'or ! Et Gama désirait que le *Samudri* offrît au roi Manuel de la cannelle, des clous de girofle et autres échantillons d'épices. Ce fut la seule fois que Vasco de Gama alla à terre pour un séjour de trois mois à Pandarane, un meilleur ancrage, proche de Calicut.

Cependant le *Samudri*, circonvenu par les marchands musulmans qui accusaient les Portugais d'être des voleurs, commença à entraver la circulation de ceux-ci, allant jusqu'à placer Vasco de Gama et sa suite en résidence surveillée. Il leur laissa cependant débarquer et vendre leurs marchandises, celles du roi à la charge d'un facteur et d'un écrivain – malgré les nombreux empêchements qu'il y mit –, et celles des marins pour leur propre bénéfice, même si ceux-ci comprirent qu'elles leur étaient achetées à un dixième de leur prix. De leur côté, les Indiens allèrent faire commerce d'épices et de pierres précieuses à bord des navires.

Voyant que la situation ne cessait d'empirer, le 19 août, Vasco de Gama s'empara de dix-huit hommes venus visiter les navires et mit à la voile le 23, faisant semblant de retourner au Portugal. Le 27, des Portugais restés à terre purent cependant revenir à bord, mais sans leurs marchandises. Le 29, considérant qu'ils avaient trouvé les épices et les pierres précieuses mais qu'ils n'entretenaient pas de relations pacifiques avec les habitants, ils gardèrent leurs otages et prirent le chemin du retour, poursuivis par 70 embarcations, qu'ils bombardèrent. Les Portugais suivirent la côte vers le nord jusqu'à l'île d'Angedive (aujourd'hui Angediva, au sud de Goa), où ils réparèrent leurs navires tandis que les Indiens cherchaient à les anéantir.

Le 5 octobre eut lieu le départ pour la traversée de l'océan Indien en sens inverse. Par suite des calmes et des vents contraires de la mousson, elle devait durer trois mois. Elle fut en outre rendue très difficile à cause du scorbut : quand les navires mouillèrent à Malindi le 7 janvier 1499, il ne restait par navire que sept ou huit hommes valides pour la manœuvre et, malgré les oranges, les malades ne purent survivre. L'escale fut de courte durée. Quelques jours plus tard, à cause du manque d'équipage, les Portugais se défirent du *Saint-Raphaël*, qu'ils brûlèrent. Le 20 mars, on doubla le cap de Bonne-Espérance.

La relation d'Alvaro Velho s'arrête alors que les Portugais se trouvaient au large du Rio Grande de Buba (aujourd'hui en Guinée-Bissau). Le premier navire à remonter le Tage, le 10 juillet 1499, fut le *Bérrio* de

Nicolau Coelho. Vasco de Gama, lui, s'occupait de son frère malade, qui rendit l'âme à l'escale de Terceira, dans les Açores, et n'arriva à Lisbonne que fin août. Il y fit une entrée solennelle début septembre. Le roi Manuel le fit « dom », seigneur de Sines, amiral de l'Inde, l'autorisa à participer au Conseil royal et lui octroya une pension annuelle et divers bénéfices. C'est la première fois qu'un souverain portugais récompensait un navigateur-découvreur. En 1500 ou 1501, Vasco de Gama se maria enfin, avec Catarina de Ataide, d'une famille proche du feu roi Jean II et liée à Francisco de Almeida, futur premier vice-roi de l'Inde ; elle lui donna sept enfants.

Triomphe et disgrâce

Les décennies suivantes fut mise en place la *Carreira da India*, la route maritime de l'Inde, avec l'envoi régulier de flottes, et établie la vice-royauté de l'Inde, créée en 1505. Avant le retour de Vasco de Gama, pensant peut-être qu'il s'était perdu, le roi Manuel avait préparé une nouvelle flotte, confiée à Pedro Alvares Cabral, qui mit à la voile en février 1500. Si Cabral découvrit le Brésil au cours de cette expédition, son séjour à Calicut se passa très mal : l'établissement portugais fut attaqué par les autochtones, ce qui entraîna de violentes représailles.

En 1502, Vasco de Gama repartit alors en Inde avec son oncle maternel Vicente Sodré. A son arrivée, « *grand exécuteur de châtiments en quoi que ce fût, pour le bien de la justice* », il s'empara d'un navire de pèlerins et marchands musulmans, que, malgré des négociations, il fit brûler et couler avec tous ses occupants et toutes ses richesses. Ses instructions lui interdisaient de descendre à terre, à cause du risque de capture ou de mort. Afin d'obtenir des accords commerciaux au détriment des marchands musulmans, il utilisa vis-à-vis des souverains indiens la menace de la violence (à Cannanore, à Kollam) et la violence elle-même : à Calicut, pour venger les affronts faits aux Portugais, il fit pendre des négociateurs aux vergues de son navire et bombarder la ville.

Après son retour, pourtant triomphal, ce fut la disgrâce : en 1507, Manuel Ier lui interdit de résider à Sines, sans doute parce qu'il était passé de l'ordre de Santiago, dont le maître était son cousin Georges de Lancastre, à celui du Christ. Le mauvais caractère de Vasco de Gama n'arrangeait pas les choses : en 1504, un agent informait ainsi Venise : « *Il n'est pas très aimable avec le roi parce qu'il est homme à être de mauvaise humeur sans raison aucune.* » Cette défaveur le poussa sans doute, en 1518, à menacer le roi de passer au service de l'Espagne, comme l'avait fait l'année précédente Fernão de Magalhães (Magellan).

Manuel Ier finit par changer d'état d'esprit à son égard en le créant comte de Vidigueira en 1519. Mais la faveur de Vasco de Gama ne revint entière qu'avec son successeur Jean III, qui le nomma en 1524 vice-roi de l'Inde, titre qu'il prit en débarquant cette année-là à Goa, fondée en 1510. Après une brève escale à Cannanore, dont son frère Aires avait été capitaine, il se rendit à Cochin, pour lui la place la plus importante. Mais atteint de la malaria, il y mourut le 24 décembre 1524. Son corps fut rapatrié à Vidigueira en 1539.

La postérité de Vasco de Gama aurait pu sombrer plus ou moins dans l'oubli comme celle de Bartolomeu Dias, si sa figure n'avait été divinisée par Luís de Camões. Dans ses *Lusiades*, publiés en 1572, le poète en fit en effet un nouveau Christ, parti de Belém (« Bethléem ») pour dévoiler le christianisme au monde (IV, 87) : « *Nous sommes ainsi partis du temple saint, / Qui est établi sur les rivages de la mer, / Qui tient son nom, par l'exemple, / D'où Dieu incarné fut donné au monde.* »

Ces vers sont gravés sur la tombe qui abrite aujourd'hui les restes du découvreur. Depuis 1894, ils sont réunis pour l'éternité à ceux de Luís de Camões, dans l'église du monastère des Hiéronymites, au cœur de ce quartier de Belém d'où il était parti pour l'Inde le 8 juillet 1497 et d'où partirent à sa suite d'innombrables navires.

La route des Indes
Page de gauche : le voyage de Vasco de Gama en 1497-1498 permit au Portugal de mettre en place la *Carreira da India*, la fameuse « route des Indes », qui assurait son monopole de navigation et de commerce le long des côtes africaines et dans l'océan Indien. Ci-contre : azulejo représentant Vasco de Gama.

Professeur d'histoire médiévale à l'université Paris-Est-Créteil, Jacques Paviot est spécialiste des croisades, des relations entre Occident et Orient au Moyen Age, d'histoire maritime et de l'expansion portugaise.

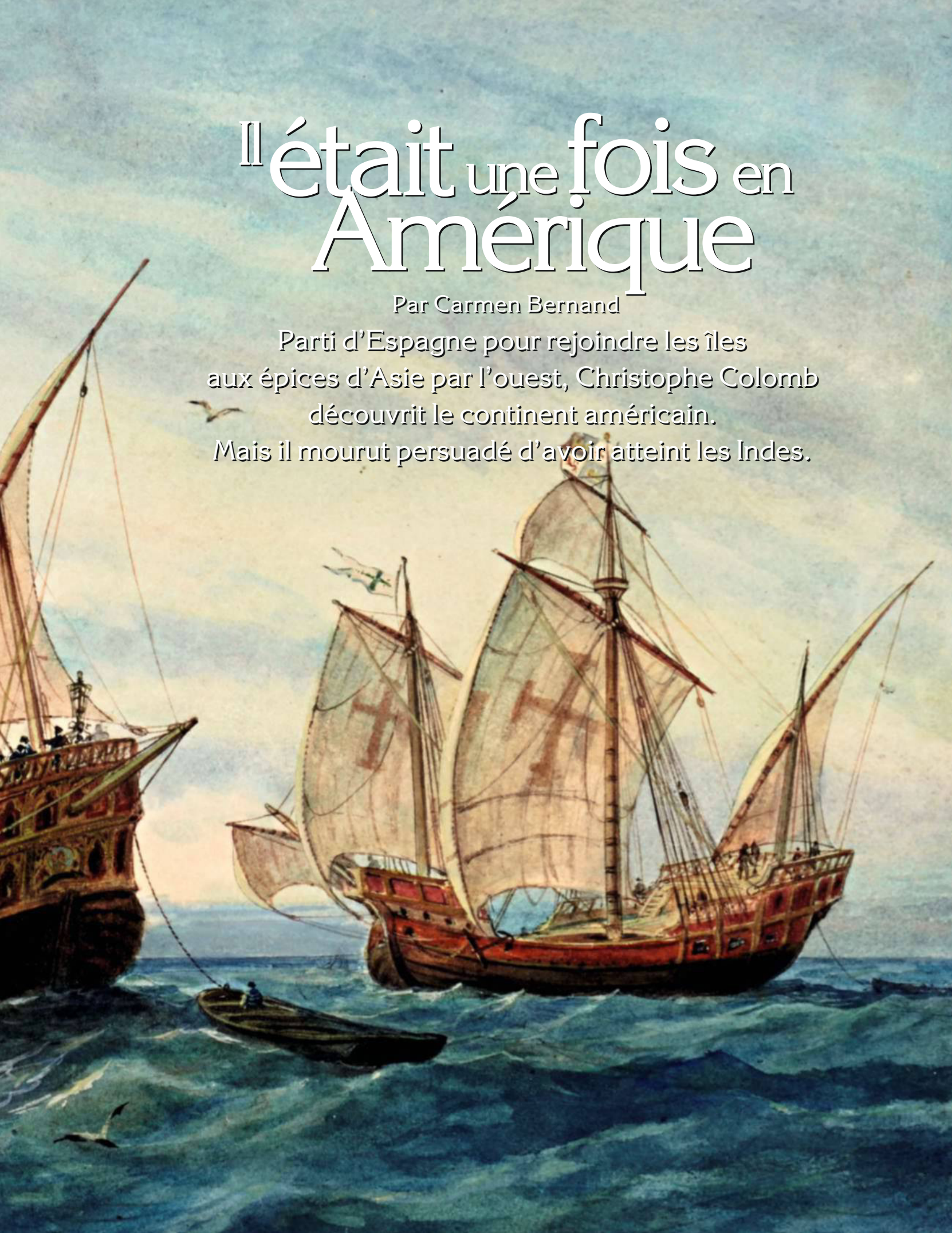
À LIRE de Jacques Paviot (dir.)

Les Croisades tardives, tome 1 : Les Projets de croisade. Géostratégie et diplomatie européenne du XIVe au XVIIe siècle, **Presses universitaires du Mirail, 346 pages, 25 €.**
Chronique de Guinée (1453), **de Gomes Eanes de Zurara, présentée par Jacques Paviot, Editions Chandeigne, 592 pages, 35 €.**

© PHILIPPE GODEFROY. © API/GAMMA-RAPHO.

Toutes voiles dehors
Les Navires de Christophe Colomb, par Rafael Monleón y Torres, XIXe siècle (Madrid, Museo Naval). La *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Niña* quittèrent le port de Palos, au sud de l'Espagne, le 3 août 1492. Le but de Christophe Colomb était de rejoindre les Indes orientales qu'il pensait trouver de l'autre côté de l'Atlantique.

© MUSEO NAVAL DE MADRID, MNM-00269.



Il était une fois en Amérique

Par Carmen Bernand

Parti d'Espagne pour rejoindre les îles aux épices d'Asie par l'ouest, Christophe Colomb découvrit le continent américain. Mais il mourut persuadé d'avoir atteint les Indes.

Quelle est la patrie de Christophe Colomb ?

Paradoxalement, alors que lui-même rédigea un journal où il rapporte dans le détail les données de sa traversée inaugurale, les origines et la vie de l'homme qui découvrit le continent américain en 1492, marquant ainsi le début de l'histoire moderne, restent, avant cette date célèbre, encore assez floues. Quelle a été sa patrie d'origine ? Majorque, Galice, Barcelone, Gênes, le Portugal ? Il est aujourd'hui admis que ses parents, probablement des tisserands, étaient installés à Gênes où il est né en 1451, deux ans avant la prise de Constantinople par les Turcs. De toutes les langues qu'il parle, c'est en portugais qu'il s'exprime le mieux. Bien sûr, il n'ignore pas le latin.

Dès la première moitié du XVe siècle, grâce aux études et aux projets du prince Henri le Navigateur, le Portugal est en tête dans l'art de la navigation. Christophe Colomb est établi dans ce royaume, notamment à Porto Santo (Madère), où il a épousé Filipa Moniz Perestrelo, fille du gouverneur de cette île et mère de son fils Diego. Comme tant de Génois, il se consacre au commerce au service du Portugal et il lui arrive aussi d'arraisonner des navires étrangers qui s'aventurent au-delà des Colonnes d'Hercule (Gibraltar).

Bon vent
A gauche : *Portrait d'un homme dit Christophe Colomb,* par Sebastiano del Piombo (Sebastiano Luciani), 1519 (New York, The Metropolitan Museum of Art). A droite : *Les Rois Catholiques saluent le départ de Christophe Colomb vers de nouveaux continents,* gravure de Théodore de Bry, 1590 (Lisbonne, Academia das Ciências).

Pourquoi envisage-t-il d'atteindre « les Indes » par l'océan Atlantique ?

Bien au-delà du Bosphore et depuis des siècles, le royaume mongol du grand khan règne alors sur des contrées aux frontières incertaines : la Chine mais aussi l'Inde. Vers 1241, les troupes de Gengis Khan ont envahi la Pologne et la Hongrie, aux portes de l'Europe. *« Dépourvus de toute religion »* (ils ne sont ni chrétiens, ni musulmans, ni juifs), les peuples soumis au grand khan ont développé un commerce florissant avec les lointains chrétiens (les Génois, notamment, jouissent d'une réputation méritée dans les affaires commerciales), alors que, depuis le XIIe siècle, les sultans égyptiens mettent des entraves aux marchands chrétiens pour les empêcher d'atteindre la mer Rouge et l'océan Indien. C'est donc depuis les rives de la mer Noire qu'ils empruntent les routes des épices.

L'attrait qu'exerçait cette Asie orientale était nourri par des récits exotiques, dont les plus célèbres étaient ceux de Jean de Mandeville, mort en 1372, et surtout le *Livre des merveilles* de Marco Polo, rédigé autour de 1300, devenu un best-seller grâce à l'invention de l'imprimerie. Polo y décrivait Cipango (le Japon pour les Chinois) ainsi que de nombreuses îles qui jalonnent les mers de Chine et de l'Inde.

En 1405, quelques décennies avant la naissance de Colomb, le conquérant turco-mongol Tamerlan meurt à Otrar (actuel Kazakhstan) et son empire se désagrège. La chute de Constantinople en 1453 met les routes terrestres qu'empruntaient les

caravanes sous contrôle des Ottomans. Les Européens n'auront dès lors accès à l'Orient qu'à travers un Levant contrôlé par des principautés musulmanes, celles qui règnent sur des villes puissantes comme Le Caire, Alep, Damas, Bagdad. Les sultans coupent cette fois les chrétiens de la route de l'Inde. Comment se procurer désormais l'or, les pierres précieuses, les soies et les épices ? Comme la Terre est ronde – on le sait depuis l'Antiquité –, cet Orient lointain correspond à l'Occident extrême, situé nécessairement dans les confins de l'océan Atlantique. Or la route maritime semble moins difficile que la traversée des steppes asiatiques.

Les voyages commerciaux de Colomb l'ont mené jusqu'aux Canaries et même en Irlande. C'est à Galway qu'il a entendu des récits évoquant des moines du VIe siècle égarés dans le brouillard et menés par saint Brandan, parvenus enfin sur une « terre nouvelle » (Terre-Neuve), au prix d'incroyables épreuves. On y racontait aussi qu'on avait vu sur une plage les corps d'un homme et d'une femme couchés sur des troncs provenant de l'ouest. D'autres récits recueillis en Afrique faisaient état d'épaves déposées par les courants et de pilotes perdus.

Colomb aurait-il entendu parler des anciens Vikings ? Thulé, l'extrême nord de l'Europe dès l'Antiquité, avait été évoquée par Sénèque dans sa tragédie *Médée* : *« Des siècles viendront au cours desquels l'océan desserrera une grande terre, et quelqu'un d'autre, comme Tiphys, découvrira des nouveaux mondes et Thulé ne sera plus la terre ultime. »* D'ailleurs Thulé, *« au bord du précipice océanique des Anciens et du Tartare »*, avait été visitée par le Vénitien Pietro Querini, parti de Crète en 1431 avec un chargement de vin. Après plusieurs aventures, il s'était retrouvé aux îles Lofoten, au large de la Norvège.

Comment arriva-t-il à convaincre les Rois Catholiques de l'intérêt de son expédition ?

Fort de toutes ces rumeurs, Colomb conçoit le projet de traverser l'océan Atlantique afin de gagner par cette voie le pays du grand khan et ses innombrables richesses. Il est normal, pour cet étranger établi au Portugal, de présenter son projet au roi Jean II. Le roi l'écoute, mais n'est pas convaincu. Il mène pour l'heure un combat acharné contre la féodalité, dont l'une des figures majeures sont les Bragance. Leur conspiration aurait été encouragée par l'un des hommes les plus puissants du royaume, le financier et philosophe juif don Isaac Abravanel. Or les Bragance échouent et Abravanel doit se réfugier en Castille en 1483. Il jouera un rôle capital dans le financement de l'entreprise de Colomb.

Si Christophe Colomb est un visionnaire, Jean II est un monarque rationnel. Au cours du XVe siècle, les Portugais ont maîtrisé les courants du cap Bojador et ont navigué le long des côtes africaines. Le projet de Vasco de Gama de contourner le cap de Bonne-Espérance, que découvrira Bartolomeu Dias en 1488, est autrement plus concret que celui du Génois. En 1498, il ouvrira effectivement la route maritime de l'Extrême-Orient, et le Portugal en aura le monopole.

Dépité, Colomb se rend en Espagne en 1485 afin de présenter son projet à Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, les futurs Rois Catholiques – le titre leur sera donné par le pape Alexandre VI Borgia après la chute de Grenade, le 2 janvier 1492. Filipa Moniz est morte à Madère et il emmène son fils Diego. A son arrivée, l'Inquisition est établie en Castille depuis quelques années. Le projet royal de chasser définitivement les derniers musulmans de l'Espagne, ainsi que les juifs non convertis, est déjà en marche. Occupés par cette affaire, les souverains opposent un premier refus au projet de Colomb en 1486. Celui-ci s'installe alors avec Diego en Andalousie entre 1488 et 1492, plus précisément

© THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART/CCO. © AURIMAGES.

à La Rábida, le monastère franciscain situé à proximité de Séville.

Le Génois a gagné la confiance d'un noble très puissant, le duc de Medinaceli, qui lui conseille de se rendre à Cordoue pour rencontrer de nouveau le couple royal. Dans cette ville marquée par une longue présence musulmane, de nombreux juifs originaires de Séville ont trouvé refuge. Là, Colomb fait la connaissance de Pedro de Arana, un navigateur qui l'accompagnera lors de son troisième voyage. Séduit par la beauté de sa sœur, doña Beatriz, il en fait sa concubine. Elle s'occupera de Diego et lui donnera un deuxième fils, Hernando, qui deviendra un érudit et un bon chroniqueur des découvertes de son père.

Comme Jean II, Ferdinand n'est pas convaincu par la faconde du Génois. Son but est de consolider l'emprise de la Catalogne en Méditerranée. Isabelle, en revanche, comprend l'intérêt du projet de Colomb. S'il réussit, la jonction maritime avec l'extrémité asiatique sera pour la Couronne une manne financière et l'Espagne deviendra le royaume le plus riche d'Europe. C'est donc la reine qui finit par donner son accord. Le 17 avril 1492, les souverains signent avec Colomb les capitulations de Santa Fe, qui définissent les termes, âprement discutés, du contrat qui les lie : le navigateur tentera d'atteindre les Indes orientales par l'ouest ; en échange, il recevra richesses, honneurs et le titre d'« Amiral de la mer Océane ».

Comment recrute-t-il ses marins et prépare-t-il sa première expédition ?

Au port de Palos, proche du monastère de La Rábida, Colomb est un étranger. Pour recruter des hommes d'équipage, il lui faut nécessairement la médiation des capitaines respectés, comme les frères Pinzón, une famille très puissante d'armateurs et de navigateurs. Colomb y rencontre aussi Bartolomé de Las Casas, qui rédigera la chronique des voyages de Colomb avec beaucoup de précision.

Reste encore un obstacle important : la trésorerie est à sec car la conquête de Grenade a demandé à la Couronne beaucoup d'efforts en hommes et en argent. Isabelle s'adresse alors aux puissants banquiers qui ont quitté le royaume de Portugal : le *converso* Abraham Seneor et le richissime don Isaac Abravanel, resté fidèle à sa religion. Ces financiers, épaulés par Luis de Santángel, juif converti et ministre des Rois Catholiques, avancent les fonds nécessaires pour armer une flotte de petites dimensions destinée à débarquer chez le grand khan.

Colomb, nommé amiral, peut ainsi compter sur trois bâtiments : la nef capitaine *(Santa María)*, où il sera secondé par Juan de la Cosa, propriétaire du navire et cartographe, et deux caravelles, plus petites et plus légères – la *Pinta*, dont le capitaine est Martín Alonso Pinzón, et la *Niña*, confiée à son frère Vicente Yáñez Pinzón. Le départ, prévu pour le 2 août, délai ultime accordé par les Rois aux juifs pour quitter définitivement l'Espagne, sera reporté au lendemain.

Colomb était-il juif ? Beaucoup d'indices le laissent croire. Le 23 septembre 1492, alors qu'il est en route pour le pays du grand khan, un calme inquiétant lui fait penser à Moïse, auquel il s'identifie. La rumeur dira que beaucoup de juifs expulsés ont été embarqués à la hâte dans la nef de l'Amiral. Parmi la liste de l'équipage du premier voyage, on trouve, en effet, des convertis, vrais ou faux, comme le médecin Bernal, Luis de Torres, qui parle arabe et hébreu et sera confronté aux langues complexes de Cuba, ou encore Rodrigo de Triana, le premier qui aperçut la terre tant recherchée.

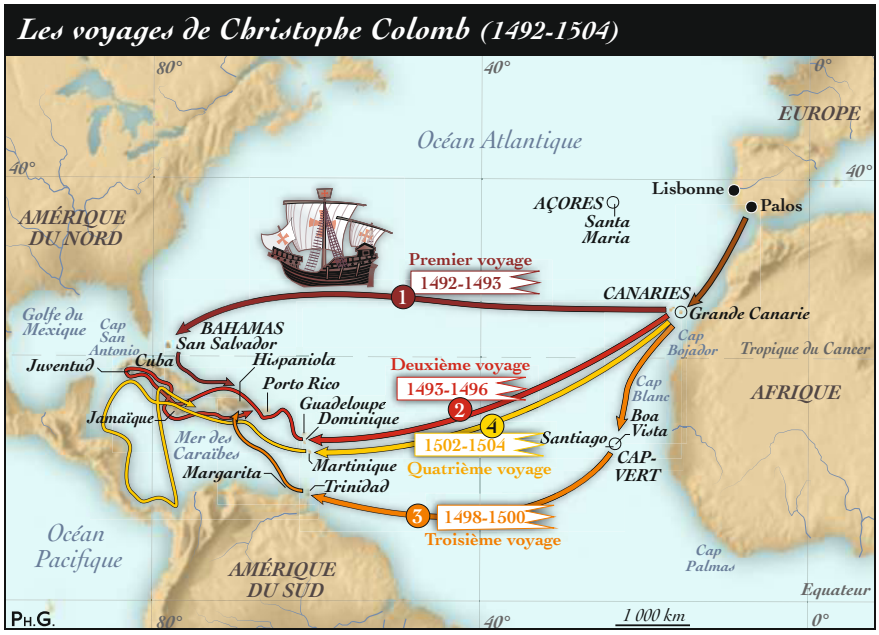
La dimension messianique de Colomb a été notée par tous les historiens de cette époque. Curieusement, au lieu d'invoquer le Seigneur dans son premier voyage, il évoque le Soleil de Platon, en vogue à cette époque. *« Celui qui est Trois fois et Un me guidera »*, écrit-il, laissant dans le flou sa référence à la Trinité chrétienne ou à Hermès Trismégiste. Il mentionne souvent l'Antéchrist, qui se confond chez lui avec Mahomet. Enfin, à l'appui de ses projets, il rappelle la prophétie de l'abbé Joachim de Flore, selon laquelle celui qui rebâtirait le temple de Sion serait issu d'Espagne. Dans son *Journal*, il note qu'il ramassera assez d'or pour reconstruire le Temple de Jérusalem, dont la destruction était considérée par la chrétienté comme un juste châtiment divin. Il ne signera jamais par son nom, mais soit par son titre, *« l'Amiral »*, soit par une énigmatique anagramme accompagnée de la formule *Xro ferens* (« porteur du Christ », *Christo ferens*).

Laissons le dernier mot sur cette question à son fils Hernando, qui cite dans le deuxième chapitre de son *Historia del Almirante*, rédigée entre 1537 et 1539, le témoignage de son père, décédé depuis longtemps mais dont il a gardé les archives. *« Non, je ne suis pas le premier Amiral de ma famille. Donnez-moi le nom que vous voudrez car, en fin de compte, David, roi très savant, garda des moutons et plus tard, fut couronné roi de Jérusalem, et moi, son serviteur, j'appartiens à ce même Seigneur qui l'éleva à cet honneur. »*

Comment se déroule son voyage ?

C'est avant l'aube du 3 août 1492 que les trois nefs quittent le port de Palos. Plusieurs problèmes techniques retardent la navigation. Colomb soupçonne un sabotage, qu'il attribue à des marins hostiles à ce voyage risqué vers l'inconnu. Les marins savent depuis longtemps que la Terre est ronde et ils maîtrisent le calcul des latitudes. En revanche, les longitudes sont encore mal établies. *La Sphère* de Sacrobosco, rédigée en latin en 1230, reste la référence absolue. Cet astronome s'était inspiré des travaux d'Al-Farghani (IXe siècle), lequel donne le chiffre approximatif de 10 000 milles nautiques, soit 19 735 km, séparant, théoriquement, les deux extrémités du monde connu. En reprenant ce chiffre, Colomb aboutit pour sa part à une distance de seulement 14 810 km car les milles utilisés par la chrétienté étaient inférieurs d'un quart aux milles arabes. Il est probable qu'il ait ainsi brouillé sciemment les pistes pour mieux convaincre ses protecteurs et son équipage de la faisabilité de la traversée. Il se fie aussi à son « secret » : les épaves et autres indices recueillis lors de ses voyages antérieurs, qu'il cache à l'équipage, et surtout aux Pinzón, seuls capables d'en tirer parti.

Après une navigation monotone, « *ils trouvèrent beaucoup d'herbe dans la mer* ». Les sargasses n'étaient pas inconnues des marins qui longeaient les côtes africaines et mettaient le cap vers l'ouest pour contourner les courants du cap Bojador. Cette « mer herbeuse » est plutôt un bon signe pour les marins, et Martín Alonso Pinzón prend la tête de la flotte. Le 21 septembre, un alcatraz survole les navires, signe que la terre est proche. Mais la mer reste très calme et les matelots craignent que le vent ne se lève plus et qu'ils ne puissent jamais revenir en Espagne. Pour calmer leur inquiétude, les matelots s'octroient quelques moments de joie en nageant dans ces eaux si tranquilles. La dorade est abondante et permet aux hommes de tenir. Le 25 septembre, Pinzón croit apercevoir la terre en direction du sud-ouest. Un bout de jonc flotte dans la mer, signe que la côte est proche.



Le 29, ils voient un oiseau à la queue fourchue, similaire à ceux qu'on trouve au large de l'Afrique. Ils savent que ce *forcado* ne s'éloigne jamais de la côte au-delà de 20 lieues. Le 30 septembre, les frégates et les pélicans tourbillonnent autour des mâts. Le dénouement approche.

Mais le 1er octobre, une grosse averse plonge les marins dans le doute. La révolte gronde, surtout à bord de la *Pinta*. Les matelots donnent à Colomb un délai de trois jours pour trouver la terre. En cas contraire, ils rentreront tous en Espagne. L'Amiral ne peut plus garder son secret et se confie à Pinzón. En outre, insiste-t-il, selon la carte de Toscanelli de 1457, Cipango ne se trouve qu'à 10 000 km de l'Ancien Monde : cet Italien qui a fabriqué le plus grand cadran solaire du monde, qui trône dans la cathédrale de Florence, ne peut pas se tromper ! Le 7 octobre, Colomb ordonne de changer de cap, direction ouest-sud-ouest, lorsque les équipages aperçoivent des vols d'oiseaux migrateurs dans cette direction. Heureuse coïncidence : s'ils ne l'avaient pas fait, ils seraient arrivés en Floride, chez des populations plus hostiles que celles des Caraïbes.

Le jeudi 11 octobre, les marins de la *Pinta* voient flotter dans la mer un roseau et un morceau de bois taillés. On reprend confiance. La *Pinta* devance les deux autres navires : Pinzón veut-il arriver le premier ? La nuit tombe tôt à cette latitude, et Rodrigo de Triana, monté sur le plus haut mât, croit distinguer une lueur semblable à « *une chandelle de cire* ». Est-ce le désir de gagner la récompense promise par les Rois Catholiques à celui qui le premier verrait la terre asiatique, qui lui fait croire à un mirage ? En fait, c'est Colomb qui empochera la récompense quand, à l'aube du 12 octobre, la ligne du rivage tant attendu lui apparaîtra dans toute sa netteté. Ce jour sera donc la date officielle de la découverte de l'Amérique.

Au service de Sa Majesté
Page de gauche, en haut : *Christophe Colomb devant la reine*, par Emanuel Leutze, 1843 (New York, The Brooklyn Museum). En bas : *Christophe Colomb et son équipage embarquent pour le premier voyage en 1492*, anonyme, XIXe siècle (Palos, monastère de La Rábida)

© BROOKLYN MUSEUM/DICK S. RAMSAY FUND AND HEALY PURCHASE FUND B/BRIDGEMAN IMAGES. © GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES. © PHILIPPE GODEFROY.

Où aborde-t-il le 12 octobre 1492 ?

Les trois navires mouillent devant une petite île des Caraïbes. Colomb prend possession de cette terre au nom des Rois Catholiques, suivi par les frères Pinzón et par tout l'équipage. Il faut d'abord rédiger l'acte en bonne et due forme. Fascinés par cette étrange visite, les natifs envahissent la plage, portant des cadeaux pour ces inconnus. A son tour, Colomb répond aussi par des présents : des bonnets rouges et des colliers de verre, probablement d'origine italienne. On a beaucoup tancé Colomb à ce sujet. On oublie que le verre, même s'il est bon marché en Europe, n'existe pas en Amérique et sera toujours très prisé par les Amérindiens en vertu de sa transparence.

Les habitants de ces îles vont nus, exhibant tout naturellement leur sexe à l'instar du premier homme. C'est aussi le cas des femmes. Des indigènes accourent de partout, à la nage ou dans des canoës, pour voir ces hommes *« venus du ciel »*, auxquels ils apportent des pelotes en coton, des perroquets et autres choses *« qu'ils troquaient avec nous »*. Leur beauté, leur corps musclé, leurs cheveux lisses comme de la soie, frappent l'Amiral. Ils portent des ornements de plumes et en métal doré. La couleur de leur peau n'est ni noire ni blanche ; leur teint ressemble plutôt à celui des habitants des Canaries. Au début, c'est l'émerveillement qui s'impose. Colomb remarque que certains ont des cicatrices. Ils ont donc des ennemis. Ils sauront très vite qu'il s'agit de mangeurs de chair humaine, les Caraïbes.

Enivré par ses découvertes, Colomb donne des noms à ces terres inconnues. Incontestablement, ces peuples sont des Indiens, puisqu'ils habitent cet espace fantasmé qu'est l'Inde. Où se trouvent-ils exactement, par rapport au pays du grand khan ? Alors que l'Amiral s'attendait à les voir habillés de tuniques en soie, le premier étonnement est leur nudité. Il y a certainement de l'or, puisque les natifs portent des ornements de nez dans ce métal. L'île s'appelle Guanahani – Colomb choisit San Salvador. Au large, l'Amiral aperçoit les contours d'une grande île *(Isla Grande)*, renommée Fernandina et aujourd'hui Long Island. L'Amiral prospecte rapidement les lieux. Il fait monter sur sa nef un rameur solitaire en route vers la grande île. Il porte en bandoulière une calebasse remplie d'or et de quelques feuilles séchées, comme celles qui lui ont été offertes quand il a foulé le sol de San Salvador. Il s'agit, mais il ne le sait pas encore, du tabac, une plante qui aura une énorme diffusion dans le Vieux Monde.

Les repérages sont toujours faits en y associant des chefs indigènes. Colomb s'intéresse d'abord à Fernandina, qui pourrait correspondre pour sa forme à Cipango, mais ses guides connaissent des îles bien plus importantes. Il la contourne donc le 16 octobre, avant de se lancer à la découverte de Samoet, *« riche en or »* selon les caciques antillais. Elle s'appellera Isabela, puis Hispaniola (Bohio ou Ayiti pour les indigènes) et finalement Saint-Domingue. Colomb veut s'entretenir avec son roi, persuadé d'avoir atteint le Japon de Marco Polo.

Son but est désormais de quitter l'archipel afin de gagner la terre ferme de l'Asie, tant convoitée. En faisant le tour de l'île, il a vu au loin une autre île, bien plus importante : Cuba. Le projet de l'explorer sera reporté à un autre voyage car il faut songer au retour, tant désiré par l'équipage. La *Santa María* a beaucoup souffert et ne peut plus prendre la mer. L'Amiral doit se résoudre à laisser un certain nombre de marins sur place, dans un petit fort élevé à la hâte à Navidad, à l'est de l'actuelle ville de Cap-Haïtien. Dès que les Rois Catholiques seront pleinement informés des découvertes, il reviendra chercher ses hommes.

Venus du ciel En haut : *Premier hommage à Christophe Colomb,* par José Garnelo y Alda, 1892 (Madrid, Museo Naval). Page de droite : *Christophe Colomb raconte ses aventures à Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, les Rois Catholiques,* fresque de Lazzaro Tavarone, XVIIe siècle (Gênes, Palazzo Belimbau).

© AKG-IMAGES/ALBUM/ORONOZ. © ARCHIVES ALINARI, FLORENCE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/GEORGES TATGE.

Comment Colomb est-il accueilli à son retour ?

Le 16 janvier 1493, les marins entreprennent le retour dans l'euphorie. La route est désormais connue et tout se passe bien. Mais près des côtes portugaises, une terrible tempête disperse une partie de la flotte : la *Pinta* et Martín Pinzón sont rabattus sur les rivages de Galice. A peine débarqué, Pinzón envoie un message aux Rois Catholiques pour leur annoncer le succès de l'entreprise, initiative qui indignera Colomb, privé de la primeur de l'annonce. Peu de temps après, Pinzón meurt des suites d'une mauvaise fièvre.

La caravelle de l'Amiral accoste, non sans mal, à Cascais, près de Lisbonne, le 4 mars. Aussitôt, Colomb rédige une lettre destinée à Jean II, qui est censé le protéger, à la demande des Rois Catholiques, contre les corsaires et autres individus désireux de voler sa marchandise. Colomb rappelle qu'il ne vient pas de Guinée et que sa caravelle ne transporte ni esclaves ni or. Quand enfin il descend à terre, la foule crie au miracle. Jean II le reçoit avec déférence. Le souverain est ravi de la bonne issue de l'expédition, mais lui laisse entendre qu'en vertu d'un traité souscrit en 1479 avec l'Espagne, cette « conquête » lui appartient. Colomb ne se laisse pas impressionner : ce contrat n'a jamais été signé. La seule interdiction qui lui a été imposée a été d'éviter la Mina et la Guinée. Le roi, *« très gracieusement »*, lui répond que la question est close.

Jean II reste rois jours auprès de Colomb *« lui témoignant toujours son amour »*. L'Amiral, méfiant, refuse sa proposition de le conduire par voie terrestre en Espagne. Le 15 février 1493, il a rédigé une longue lettre à Luis de Santángel dans laquelle il résume tout ce qu'il a vu dans ces îles. Ce financier *converso* est donc le premier à recevoir des nouvelles concrètes de l'expédition. Une autre lettre sera adressée aux Rois Catholiques le 4 mars pour leur annoncer son arrivée en compagnie de plusieurs Indiens des archipels et de perroquets au plumage splendide. Le 15 mars enfin, Colomb met le cap sur l'est, traverse la barre de Saltes et entre triomphalement à Palos. Après la liesse générale de la population, parmi laquelle se trouve Beatriz de Arana, Colomb reprend la mer pour se rendre avec ses Indiens à Barcelone, où la Cour les attend.

Parmi les nombreux privilèges qu'il obtiendra des Rois Catholiques, il y a son titre d'Amiral de la mer Océane, la fréquentation de la Cour, des titres de noblesse pour ses frères (le « don » qui précède le nom), un blason avec ses armes et surtout ce que nous appelons aujourd'hui des « pourcentages », aux taux divers selon les matières : bois, or, pierres précieuses et autres biens. Même s'il se plaindra toute sa vie de sa pauvreté, il semble, d'après les spécialistes, que Colomb, mourra très riche.

Comment Colomb organise-t-il la colonisation d'Hispaniola ?

Colomb ne s'attarde pas en Espagne. Le 25 septembre 1493, il repart vers les Antilles retrouver ses hommes et consolider la présence espagnole sur ces terres avant la ruée prévisible des étrangers. Cette fois, l'Amiral quitte Cadix à la tête d'une armada puissante constituée de douze caravelles et de cinq nefs. Celle de l'Amiral porte le nom de *María Galante*.

L'équipage compte 1 500 individus, majoritairement des hommes armés à la solde des Rois Catholiques. Les autres passagers sont des marins, des scribes, des maçons, des charpentiers, des forgerons et autres hommes de métier capables de bâtir les premières maisons de ces lointaines colonies. Il y a aussi quelques tailleurs, des cordonniers et des tisserands, chargés de vêtir tous ces hommes, qu'ils soient chrétiens ou Indiens. On y trouve même quelques femmes, peu nombreuses encore, dont les noms ont été conservés dans les archives. Les unes sont mariées, les autres sont des « aventurières », indispensables pour soutenir le moral des hommes.

La Couronne paie les frais de voyage des religieux, des franciscains pour la plupart, qui ne reçoivent pas de solde. Douze moines, nommés par le roi Ferdinand, sont de la partie. Deux seront célèbres : le frère Ramón Pané, à qui on devra la première description ethnographique des Taïnos, et le frère Bernardo Buil, qui célébrera la première messe du Nouveau Monde le 6 janvier 1494 à Hispaniola et jouera un rôle important dans la disgrâce de Colomb. Cette même année, le traité de Tordesillas, signé par les deux puissances ibériques, départagera le long d'un méridien impossible à déterminer avec exactitude, les possessions espagnoles de l'Ouest de celles, à venir, des Portugais, déjà présents en Orient.

En novembre 1493, avant son retour à Hispaniola, l'Amiral repère quatre nouvelles îles : Dominique, Guadeloupe, Marie-Galante et Porto Rico. Puis il se rend enfin à Navidad. Il découvre alors que le fort a été réduit en cendres et que les hommes qui ne sont pas morts sont affamés et malades. En outre, excédés par le travail et les mauvais traitements, les Indiens, qu'on croyait si doux, se sont révoltés. Tout est à recommencer. En janvier, l'Amiral fonde sur la côte sud de Saint-Domingue ou Hispaniola, la bourgade encore modeste d'Isabela.

De nouvelles rébellions indiennes éclatent entre mars 1495 et janvier 1496. La venue de Bartolomé Colomb, frère cadet de Christophe, chargé de reprendre la situation en main, accroît les tensions. Pour remettre la colonie en marche, puisque tout a été détruit, y compris les premiers potagers, Colomb impose à tous des cadences infernales. *« Ce fut le début et l'origine de*

l'infâme réputation qu'il eut auprès des Rois et dans toute l'Espagne, d'être cruel et détesté des Espagnols, et indigne de tout gouvernement », écrit Las Casas. Le frère Buil lui reproche ouvertement sa dureté, si peu chrétienne, envers les Espagnols et les Indiens. Le rationnement des vivres soulève l'indignation des premiers colons. L'Amiral reste ferme et, après avoir installé son frère Bartolomé à Hispaniola, en tant que gouverneur, il poursuit ses explorations. Il retourne à Cuba où l'un de ses hommes, un interprète qui parle le latin, l'hébreu et l'arabe, prétend avoir vu *« un Indien vêtu d'une tunique blanche qui le couvrait jusqu'aux pieds »*. C'est la première mention de la figure de l'apôtre, très importante dans les récits mythiques des indigènes, arrivé bien plus tôt sur ces terres.

Quelques moments illuminent ces années de violences. Le frère Ramón Pané, à la demande de Colomb, s'installe dans un village de la province de Macorix, en compagnie d'un indigène très doué pour les langues, Guaicabanú, *« le meilleur des Indiens,* écrit-il, *qui devint chrétien et prit le nom de Jean »*. Pour l'Amiral, ces truchements faciliteront la découverte des mines d'or. Pour Pané, en revanche, la conversion des insulaires passe par la connaissance de leurs dieux et de leurs rites. C'est pour cette raison qu'il rédige une *Relation des antiquités des Indiens,* achevée en 1498. Ce texte est la première description ethnologique d'un peuple du Nouveau Monde et aujourd'hui le seul dont nous disposons sur la culture des Taïnos. Pané recueillera de nombreux mythes et sera le seul à décrire les *cemes* ou *zémis,* étranges pierres triangulaires sexuées, dotées de la parole, portant chacune son propre nom et agissant sur la croissance végétale.

Pourquoi tombe-t-il en disgrâce auprès des Rois Catholiques ?

Les troubles qui agitent Hispaniola ne se calment pas, car le frère de l'Amiral se montre inflexible. Le principal meneur est un ancien compagnon de Colomb, désormais son pire ennemi. A la tête d'un groupe contestataire, le frère Buil part pour la Castille avec les trois caravelles que Bartolomé avait affrétées pour venir en aide à Colomb. Buil et ses partisans dénoncent à la Cour la brutalité de l'Amiral. Les Rois Catholiques dépêchent alors à Hispaniola le commandeur Bobadilla, avec mission de remettre de l'ordre dans les îles. Bobadilla s'y installe et fouille les archives de Colomb, qui traîne alors à Cuba et en Jamaïque. Informé par les émissaires de son frère, l'Amiral revient à la hâte, mais Bobadilla le fait arrêter sur-le-champ ainsi que Bartolomé, le gouverneur. Ils sont ramenés en Espagne, enchaînés comme des voleurs.

En infligeant aux Colomb une humiliation que la Cour n'avait pas demandée, Bobadilla a outrepassé ses fonctions. Isabelle fait libérer les deux frères dès leur arrivée en Espagne. Mais Colomb ne sera plus vice-roi des Indes ni gouverneur. La reine n'a pas non plus apprécié qu'il ait ramené de son deuxième voyage des esclaves en Espagne car les Indiens étaient devenus ses sujets et, comme tels, chrétiens. Sous prétexte de punir les révoltes contre les colons, une traite d'esclaves indigènes – les Arawaks et peut-être aussi des Caraïbes – n'en commence pas moins. Il faudra attendre les violentes diatribes du frère Montesinos contre les exploiteurs des Indiens à Saint-Domingue pour que soient promulguées les lois de Burgos (1512), le premier corpus juridique sur les peuples des Indes occidentales, sujets de la Couronne et non réductibles à l'esclavage, à l'exception de cannibales irréductibles (les Caraïbes).

En 1498, animé par l'espoir de trouver cette partie du monde qui ne fut pas noyé par le Déluge, comme l'indique la Bible, Colomb repart pour un troisième voyage. Il atteint notamment Trinidad. Cet endroit qui se trouve sur la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, position qu'il ignore encore, est à ses yeux *« paradisiaque »*. Ses habitants cachent leur sexe et portent de belles coiffures de plumes multicolores. En face de cette île, ils sont les premiers Européens à découvrir un delta immense, celui de l'Orénoque, plus majestueux encore que celui du Nil. Par gestes, les Indiens leur demandent s'ils arrivent du Sud, et Colomb et l'équipage en déduisent que le rivage se déploie très loin dans cette direction-là.

Pendant que Colomb se laisse bercer par le bonheur d'avoir trouvé le Paradis terrestre, en Espagne tout est en train de changer. Les Rois Catholiques ont choisi Nicolás de Ovando, issu de la noblesse, pour remplacer Bobadilla. Ovando arrive à Hispaniola le 3 septembre 1501, avec la flotte la plus puissante jamais envoyée dans le Nouveau Monde, qui transporte tous les grands protagonistes de la conquête, de Bartolomé de Las Casas à Francisco Pizarro. Il mettra rapidement un terme à la rébellion de Hispaniola. Désormais la conquête des peuples et des espaces sera menée par des conquistadors.

Terre promise
Ci-contre : *Christophe Colomb montre à ses marins la première découverte dans l'archipel des Bahamas, l'île Guanahani, en 1492,* par Pierre-Jules Jollivet, XIXe siècle (Palos, monastère de La Rábida). Page de gauche, en haut : ruines de la forteresse de la Concepción de La Vega Vieja, en République dominicaine, ville fondée par Christophe Colomb en 1494. En bas : *Arrestation de Christophe Colomb en 1500,* par Théodore de Bry, vers 1590.

Pourquoi son nom va-t-il s'effacer un temps au profit d'Amerigo Vespucci ?

Colomb repart une dernière fois de 1502 à 1504, avec son frère Bartolomé et son fils Hernando, pour un voyage qui lui révèle une autre facette des peuples du Nouveau Monde : l'importance des marchands, leur richesse et leurs embarcations. Le long des côtes du Honduras, de riches caciques venus de la côte du golfe du Mexique et du Yucatán descendent régulièrement dans leurs bateaux pavoisés pour se rendre aux foires qui ont lieu régulièrement autour de Veragua (Panama). Colomb et Hernando ignorent encore ce que les indigènes connaissent très bien : Panama est un isthme baigné à l'ouest par une mer immense, l'océan Pacifique. L'Amiral retourne ensuite dans sa chère Cuba en mai 1503, mais, au mois de juin, un violent orage détruit sa caravelle et il manque de peu de périr noyé. Ovando, semble-t-il, n'a pas bougé pour lui venir en aide. Le vieil Amiral est sauvé par l'un de ses fidèles, Diego Mendez, et, mal en point mais vivant, regagne Hispaniola en septembre 1504.

Le 7 novembre, il arrive enfin en Espagne, mais le monde a décidément changé. Le 26 de ce même mois, sa protectrice, Isabelle de Castille, meurt. Colomb passe alors l'hiver à Séville, puis s'éteint un an et demi plus tard à Valladolid, le 20 mai 1506. Inhumé dans cette ville, puis à Séville (1519), son corps traverse ensuite l'Atlantique, pour reposer successivement à Saint-Domingue (1541) et à Cuba (1795), avant de revenir à Séville en 1898, dans le tombeau spectaculaire qui lui est érigé dans la cathédrale. A cette date, Colomb était solidement identifié comme le découvreur de l'Amérique, alors même qu'en 1507, sur la carte de Waldseemüller qui faisait désormais référence, son Nouveau Monde était appelé Amérique en hommage à Amerigo Vespucci, un Florentin qui avait découvert le Rio de la Plata et peut-être une partie du rivage de l'Argentine actuelle. Le nom de l'Amiral serait donné bien plus tard, en 1819, à un pays, la Colombie, où se développerait – ironie du sort – la plus belle et la plus originale des métallurgies à base d'or.

Comment expliquer cet oubli relatif ? Comparé à Vespucci, Colomb est d'abord un vieux marin de l'époque médiévale, qui cherche à combler les lacunes des Anciens. Même si tout démontre que le grand khan ne se trouve pas sur les territoires qu'il a abordés, Colomb reste persuadé jusqu'à sa mort qu'il a atteint l'Asie, probablement parce que, la Bible ne mentionnant pas de continent ni d'habitants inconnus, il ne peut accepter l'inconcevable. Vespucci, lui, est un homme de la Renaissance, un Florentin aux réseaux importants. Le Rio de la Plata qu'il découvre devient la frontière entre les possessions portugaises et les espagnoles, ces dernières appelées Indes occidentales. Enfin, Vespucci a beaucoup de réseaux, à Florence, dans les Vosges et ailleurs. Colomb n'en a plus. Les réseaux financiers *conversos* sont ailleurs et n'ont rien à faire de lui. Plus que tout peut-être, ce qui les sépare c'est le bouleversement culturel et scientifique de la Renaissance.

Carmen Bernand est spécialiste de l'histoire du Nouveau Monde et des sociétés métisses d'Amérique latine.

À LIRE de Carmen Bernand

Histoire des peuples d'Amérique, **Fayard, 660 pages, 34 €.**
Avec Serge Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde* **(deux tomes), Fayard, 786 et 794 pages, 32,50 € chaque volume.**

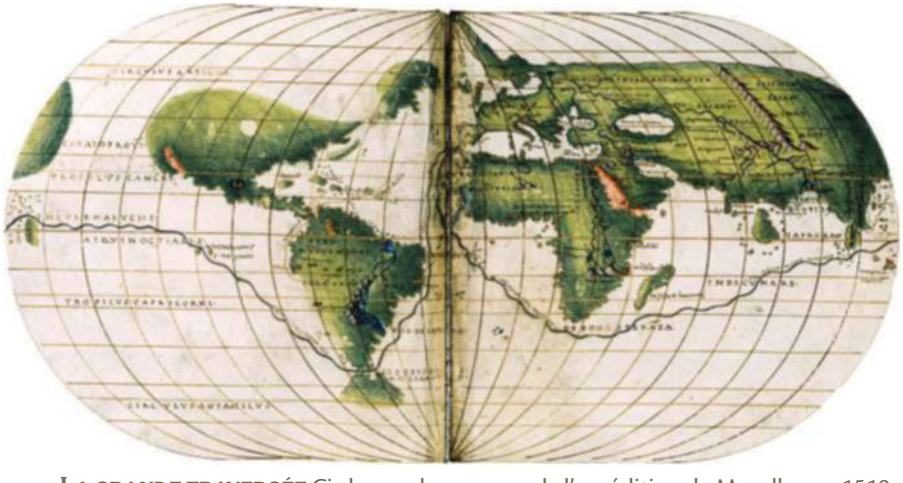
© MANUEL COHEN/AURIMAGES. © GRANGER COLL NY/AURIMAGES. © GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES.

Par Michel Chandeigne

Magellan, la porte étroite

Si son nom reste associé à la première circumnavigation, l'exploit majeur du navigateur au service de l'Espagne reste la découverte du passage reliant les océans Atlantique et Pacifique.

Le 21 octobre 1520, jour de la Sainte-Ursule, quatre nefs, sous les ordres de Fernand de Magellan, dépassent une pointe basse qui s'incurve vers le sud-ouest. Le navigateur la baptise « *Vírgines* », le « cap des Vierges ». Longeant la côte sur une lieue et demie, il en aperçoit une autre de sable (la pointe Dungeness) : vers l'ouest s'ouvre une baie où la flotte s'engage. La hauteur du soleil à midi indique 52° S. Quelques carcasses de baleine jonchent le rivage, le temps est clément. Au fond, la *Concepción* et le *San Antonio* repèrent un goulet, qui débouche sur une seconde baie qui communique par un second couloir avec une vaste étendue d'eau orientée vers le sud, le Paso Ancho. Les deux autres vaisseaux les rejoignent et mouillent derrière l'île Isabel. Magellan tient conseil avec ses officiers. Pour la première fois depuis des mois, l'horizon semble s'éclaircir : peut-être, enfin, se rapproche-t-il du passage tant espéré vers cet immense océan que Balboa avait découvert en 1513 au sud de l'isthme de Panama ?



La grande traversée Ci-dessus : le parcours de l'expédition de Magellan en 1519-1522, planisphère tiré de l'atlas de portulans attribué au cartographe génois Battista Agnese, 1543 (Paris, Bibliothèque nationale de France). Page de droite : *Magellan découvre le détroit qui porte son nom*, par Théodore de Bry, XVIe siècle (collection particulière).

© BNF. © PHOTO JOSSE/LA COLLECTION.

Treize mois plus tôt

Jugeant sa patrie ingrate, le navigateur, aguerri par sept années de service dans l'océan Indien et les mers de l'Insulinde, avait quitté le Portugal en 1517 et proposé aux autorités espagnoles un projet que le jeune et futur Charles Quint s'était empressé d'accepter : découvrir un passage au sud du continent américain ; aller aux Moluques, source des girofles, que Magellan situait dans la moitié du monde que le traité de Tordesillas (1494) réservait à l'Espagne ; en prendre possession et revenir par la *même voie*. Le tour du monde n'était pas envisagé, les instructions lui interdisant de pénétrer dans la zone d'exploration portugaise.

Magellan part le 20 septembre 1519 de Sanlúcar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir. Il est le capitaine-général de cinq navires de 75 à 120 tonneaux de l'époque : le *Santiago*, la *Concepción*, la *Victoria*, le *San Antonio* et la *Trinidad*. On lui a imposé comme adjoint le surintendant de la flotte, Juan de Cartagena (présumé fils naturel du puissant évêque du Conseil des Indes, Juan Rodríguez da Fonseca). Magellan commande la *Trinidad*, le navire amiral ; les quatre autres capitaines sont espagnols. L'armada emporte 237 hommes de dix nationalités. Parmi eux, l'Italien Antonio Pigafetta survivra au voyage et écrira dès son retour la relation de ce qui allait être, de manière imprévue, la première circumnavigation.

Fin octobre, au milieu de l'Atlantique, Magellan, averti d'un complot pour le

FERDINAN. MAGALA.

© P. GODEFROY. © JUERGEN SCHONNOP / ALAMY / HEMIS.

destituer, profite d'un incident pour mettre aux fers Juan de Cartagena. Après une escale brésilienne, la flotte explore longuement le Río de la Plata, avant de poursuivre sa route vers le sud, le long d'une côte inconnue. Les viandes salées commençant à se raréfier, les hommes chassent les manchots à la moindre occasion, et, quand ils y parviennent, quelques otaries. La chair des pauvres sphéniscidés écorchés, sommairement séchée aux vergues, sera leur quotidien pendant d'interminables mois.

Le 31 mars 1520, par 49° 20' S, Magellan décide d'hiverner dans la baie de San Julián. Il ignore qu'il ne se trouve qu'à cinq journées de navigation du détroit dans lequel il s'engagera six mois et vingt jours plus tard. Le 1er avril éclate enfin la mutinerie fomentée par Cartagena et les capitaines espagnols. La *Victoria*, le *San Antonio* et le *Santiago* se placent sous les ordres de Cartagena et la situation semble compromise. Feignant d'accepter des pourparlers, Magellan dépêche une chaloupe vers la *Victoria*, avec à son bord, chargé de négocier, le prévôt Gonzalo Gómez de Espinosa accompagné d'une poignée d'hommes. Usant de ruse et d'audace, le prévôt poignarde le capitaine rebelle Luis de Mendoza et, profitant de l'effet de surprise, ses hommes retournent la situation.

Un procès est instruit. Un des principaux meneurs, Gaspar de Quesada, est décapité. Quarante autres mutins, dont un certain Juan Sebastián Elcano, sont condamnés, puis amnistiés car l'expédition ne peut se priver de leurs compétences. Cartagena, l'âme du complot, est un personnage trop important pour que Magellan se permette de le faire exécuter. Son sort est néanmoins scellé quand il est abandonné sur le rivage avec son confesseur, une épée, trois livres de pain et une cruche de vin, au départ de la flotte le 24 août 1520. Elle ne comporte plus que quatre navires, le *Santiago* s'étant fracassé en mai sur la côte, lors d'une mission de reconnaissance. Magellan est tout proche du détroit mais, deux jours après, les dégâts provoqués par une soudaine tempête l'obligent à une escale forcée de plusieurs semaines à l'embouchure du Santa Cruz par 50° S. Il en repart le 18 octobre. Trois jours lui suffisent pour atteindre le cap Vírgines.

Le détroit de « Tous-les-Saints »

La relation de Pigafetta est très succincte sur ce moment capital du voyage, mais d'autres témoignages et quelques rares documents d'archives permettent de reconstituer un probable déroulé des faits.

Au préalable, à l'abri de l'île Isabel, Magellan fait mine de consulter ses officiers. La crainte de manquer de vivres, estimés alors pour trois mois, les taraude d'autant plus que le régime monotone de viande de manchots avariée mine le moral des troupes et que le scorbut menace. Le pilote portugais du *San Antonio*, Estêvão Gomes, est le seul à oser émettre des réserves.

L'armada descend désormais rapidement le Paso Ancho. Le paysage est plat, parsemé de petites collines, mais il change bientôt. Au loin se lève une chaîne de hautes montagnes noires, aux sommets enneigés, qui barre l'horizon. Au détour d'un cap imposant, nommé plus tard cap Froward, le large chenal oblique soudainement à l'ouest-nord-ouest. L'armada vire de bord et pénètre dans le monde andin, un labyrinthe d'îles découpées par des canaux aux eaux noirâtres, bordé de hautes murailles. Comme on est le 1er novembre, jour de la Toussaint, Magellan le baptise « *canal de Todos los Santos* ». Il ne le sait pas encore, mais il vient de doubler l'extrémité sud de l'Amérique continentale.

Les nefs explorent la nouvelle branche en se répartissant le travail le long des deux rives. Un témoin rapporte qu'« *une nuit, ils virent (...) une multitude de feux sur leur gauche, ce qui leur fit conjecturer qu'ils avaient été vus par les habitants de cette région* ». Cette observation sera reportée sur plusieurs cartes dès 1523 : les terres au sud, dessinées alors comme l'ébauche d'un nouveau continent, recevront les noms de *Tierras de los Humos* (Terres des Fumées) et *Tierra de los Fuegos*, avant de se fixer sous la forme *Tierra del Fuego*, littéralement la « Terre du Feu ».

Un point de ralliement des navires est fixé chaque jour. Tout se passe bien jusqu'au 6 novembre, date à laquelle le *San Antonio* ne réapparaît pas. Le 8, Magellan dirige alors ses trois navires vers une petite baie où s'écoule une rivière d'eau fraîche. Ce havre est nommé « baie des Sardines » en raison des petites athérines qu'ils y pêchent en abondance. Elle s'appelle aujourd'hui Puerto Gallant et demeure une escale prisée par les voiliers de plaisance.

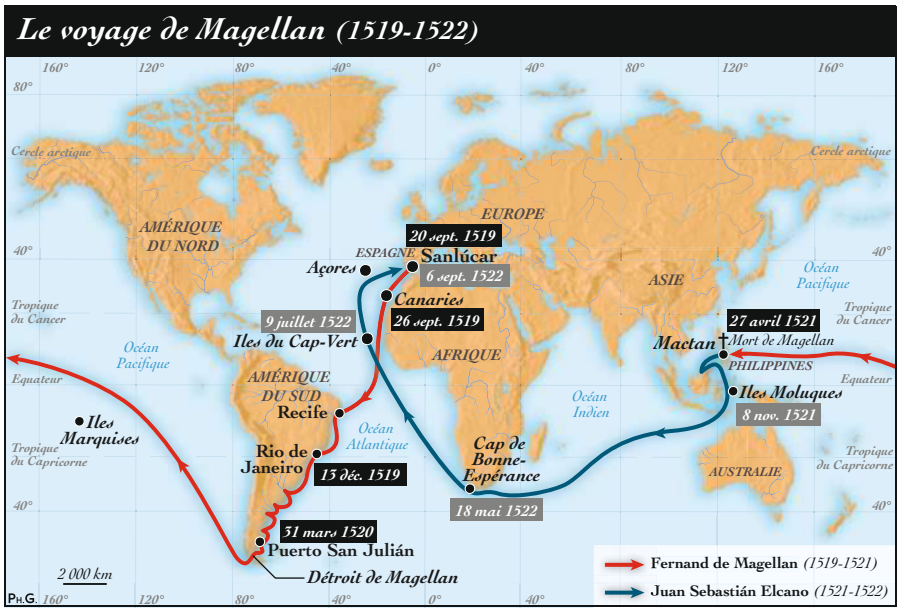
Pigafetta écrit : « *Nous trouvâmes ici de bonnes eaux pour y boire, du bois tout de cèdre, du poisson aussi, des moules et une herbe fort douce appelée appio, et pour ne trouver autre chose, nous en mangeâmes pendant plusieurs jours.* » Cette herbe est du céleri austral, que les marins, qui n'ont pas ingéré de nourriture fraîche depuis des mois, consomment instinctivement. L'un d'eux, Ginés de Mafra, ajoute dans sa propre relation que « *l'équipage en cueillit beaucoup (...) et le mit dans du vinaigre pour le conserver* ».

Magellan envoie une chaloupe en reconnaissance. A son retour, elle confirme que ce n'est pas un cul-de-sac, ni l'embouchure d'un fleuve, le « *canal* » semblant même se poursuivre assez loin. Le *San Antonio* ne revenant toujours pas, la *Victoria* est dépêchée le 12 pour partir à sa recherche. Une semaine plus tard, elle revient bredouille. Il faut se rendre à l'évidence : le vaisseau, avec 57 hommes à bord, a bel et bien déserté. Estêvão Gomes, qui a destitué le capitaine, remonte désormais vers Séville, où il arrivera le 6 mai 1521.

Dans la baie des Sardines, l'heure est grave. Le *San Antonio* était la plus grosse nef, portant quantité de biens, de marins et de vivres qui vont faire cruellement défaut. Pour continuer, Magellan doit s'assurer du soutien de ses hommes, déjà très éprouvés, accablés par la défection de leurs compagnons. Il écrit à chaque capitaine une lettre dont le contenu aurait été ignoré si l'historien João de Barros, en 1563, n'en avait retranscrit une, accompagnée de la réponse du pilote et cosmographe Andrés de San Martín. Cette page mérite d'être citée car elle est l'unique occurrence où l'on peut entendre la « voix » du navigateur portugais, et son contenu est beaucoup plus fiable que tous les récits ultérieurs : « *Moi, Fernand de Magellan, (...) je vous informe, Duarte Barbosa, capitaine de la* Victoria, *ainsi que les pilotes, maîtres et contremaîtres, que j'ai compris combien vous jugiez grave ma décision de poursuivre le voyage, en raison du peu de temps imparti pour l'accomplir. Je n'ai jamais rejeté l'avis ni le conseil d'aucun d'entre vous, mes décisions ayant au contraire toujours été discutées et soumises à tous sans que quiconque ne se vît offensé, mais en raison des événements survenus dans le port de San Julián, à savoir la mort de Luis de Mendoza, de Gaspar de Quesada et le bannissement de Juan de Cartagena avec le prêtre Pedro Sánchez de la Reina, la peur vous a conduits à vous taire et à me priver de vos conseils sur ce que vous jugez digne du service promis à Sa Majesté et favorable au bien et à la sûreté de cette flotte. Vous êtes au service de l'empereur et roi notre seigneur, et allez à l'encontre du serment de fidélité que vous m'avez fait. C'est pourquoi, en son nom, je vous prie et ordonne de me dire si vous jugez plus profitable de continuer ou de faire route arrière, et de me remettre chacun*

Des lueurs dans la nuit Page de gauche : du cap des Vierges, le 21 octobre 1520, au cap Désiré, le 27 novembre 1520, Magellan et son équipage mirent trente-sept jours pour reconnaître les plus de 600 km du détroit. En haut : dans le dédale de canaux qui forment le détroit, les hommes de Magellan aperçurent à plusieurs reprises les lueurs des feux des peuples autochtones. Elles leur inspirèrent le nom de « Terre de Feu ». Ci-contre : *Fernand de Magellan*, par Cristofano dell'Altissimo, XVIe siècle (Florence, Gallerie degli Uffizi).

© PHOTO SCALA, FLORENCE - COURTESY OF THE MINISTERO BENI E ATT. CULTURALI E DEL TURISMO, DIST. RMN-GP/ IMAGE SCALA.



La boucle est bouclée Ci-dessus : trois ans après avoir quitté l'Espagne, la *Victoria*, dernier navire de l'expédition de Magellan, parvient en Espagne et boucle le premier tour du monde de l'Histoire. En bas : *Magellan dans le détroit*, par John Fraser, XIXe siècle (collection particulière). Page de droite : *La Mort de Magellan à Mactan (Philippines), le 27 avril 1521*, gravure, vers 1575 (collection particulière).

votre avis par écrit. Ecrit dans le chenal de Tous-les-Saints, 21 novembre 1520. »

La réponse de San Martín permet de comprendre l'état d'esprit des marins à ce moment crucial du voyage : « *Bien que je doute (sic) que par ce chenal de Tous-les-Saints (...) nous puissions trouver un chemin permettant de rejoindre les Moluques, on ne peut ignorer les avantages qu'il y aurait à naviguer en cette période de plein été. Il semble que Votre Grâce devrait poursuivre sa route aussi longtemps que durera cette saison, à la suite de quoi, au vu de ce qui aura été découvert d'ici à la mi-janvier 1521, elle reconnaîtra toutes les bonnes raisons qu'il y a de retourner en Espagne, car les jours diminueront alors brutalement et deviendront plus pénibles encore que maintenant à cause des tempêtes. (...) Il conviendrait donc que Votre Grâce ait quitté les détroits avant le mois de janvier et, après avoir fait si possible les réserves d'eau et de bois nécessaires, qu'elle remette directement le cap sur la baie de Cadix ou le port de Sanlúcar d'où nous sommes partis. 22 novembre 1520.* »

Il ajoute que les hommes sont épuisés, que les provisions ne sauraient suffire à leur faire recouvrer leurs forces, encore moins pour aller aux Moluques, et avertit du danger de naviguer si près des côtes.

Ces citations montrent qu'à cette date, Magellan croit que le détroit va se prolonger et s'ouvrir bientôt dans l'océan, mais il n'en a encore aucune preuve. San Martín en « doute » ouvertement et envisage une exploration qui pourrait durer plusieurs semaines, sans garantie de succès. Les autres avis devaient être du même tonneau, mais Magellan ne veut sous aucun prétexte retourner en Espagne, où son comportement et son échec seront sévèrement châtiés. Il répond longuement à ses officiers et expose fermement toutes les raisons de poursuivre le voyage, ajoutant qu'il ne les avait consultés « *que parce qu'il les avait vus mécontents et surpris des châtiments infligés* ». En fait, il ne leur donne pas le choix « *plaçant sa confiance dans la miséricorde de Dieu, laquelle les avait guidés jusqu'à ce passage tant désiré et allait satisfaire leurs espoirs* ».

Le 23 au matin, la flotte lève l'ancre. Deux hommes partis en reconnaissance en chaloupe dans le Paso Largo, aperçoivent au loin, du haut d'un mont, une sortie du détroit vers l'océan. Pigafetta écrit que cette nouvelle fit pleurer de joie Magellan.

Le 27, les marins aperçoivent à bâbord un cap, baptisé « *Deseado* », le « cap Désiré ». La traversée est achevée, les trois navires, portant désormais 166 hommes, se lancent le 28 dans l'océan que Magellan nomme aussitôt « Pacifique » en raison du temps exceptionnellement clément qui les accueille.

Un exploit majeur

En recoupant toutes les archives, la navigation jusqu'à Guam aux Mariannes, de cent cinq jours sans escale, ne fit indubitablement que 9 morts (Pigafetta écrit 19, mais il s'agit soit d'une erreur initiale, soit du décompte jusqu'à l'arrivée à Cebu aux Philippines). Elle n'est pas une hécatombe, comme on le lit trop souvent, au contraire. La raison en est simple : en consommant du céleri frais dans la baie des Sardines, en en faisant des *pickles* dans du vinaigre (qui conserve l'acide ascorbique), les hommes se sont, à leur insu, miraculeusement protégés du scorbut. La famine sévit, certes, mais la maladie eut été pire encore.

C'est le grand paradoxe de la traversée du détroit. La désertion du *San Antonio*, qui aurait dû condamner l'expédition à l'annihilation, l'a finalement sauvée en provoquant cette escale imprévue au milieu du chenal et de touffes de céleri.

© PHILIPPE GODEFROY. © SOTHEBY'S/AKG-IMAGES. © INTERFOTO/LA COLLECTION.

En outre, il faut reconnaître qu'il y eut un second prodige : la traversée a duré trente-sept jours, soit, si on décompte les quatorze journées d'escale, vingt-trois jours. C'est très peu, d'autant plus qu'il s'agissait d'une navigation exploratoire ponctuée de tâtonnements. Rappelons que sur la centaine de tentatives entreprises jusqu'en 1620, une bonne moitié échoua, les autres furent impitoyablement ralenties ou dispersées par les courants et les vents. Peu de traversées mirent moins de trois semaines ; celle de Francis Drake en 1578, de seize jours, fut un record. Il faut reconnaître que la découverte du détroit par Magellan bénéficia de conditions nautiques et climatiques optimales, exceptionnelles même.

La comparaison avec le second passage, mené par l'amiral Jofre de Loaísa et Elcano, début 1526, est éloquente. Quatre des sept navires réussiront la traversée… en quarante-huit jours. Pire, les équipages n'ayant pas eu le loisir de récolter du céleri, le scorbut fit cette fois des ravages dans le Pacifique : seul le navire amiral atteignit Guam après une navigation de cent jours ; on dénombra 40 morts, dont l'amiral et Elcano ; les 24 survivants furent capturés par les Portugais.

Le Pacifique franchi, l'armada de Magellan se rend à Cebu, aux Philippines. Lui-même trouve la mort le 27 avril 1521, dans un combat sur l'île de Mactan. Après de nombreuses péripéties, deux navires arrivent aux Moluques et chargent leur cale de girofles. Seule la *Victoria*, commandée par Juan Sebastián Elcano, revient en Europe par la voie portugaise, en réalisant le premier tour du monde.

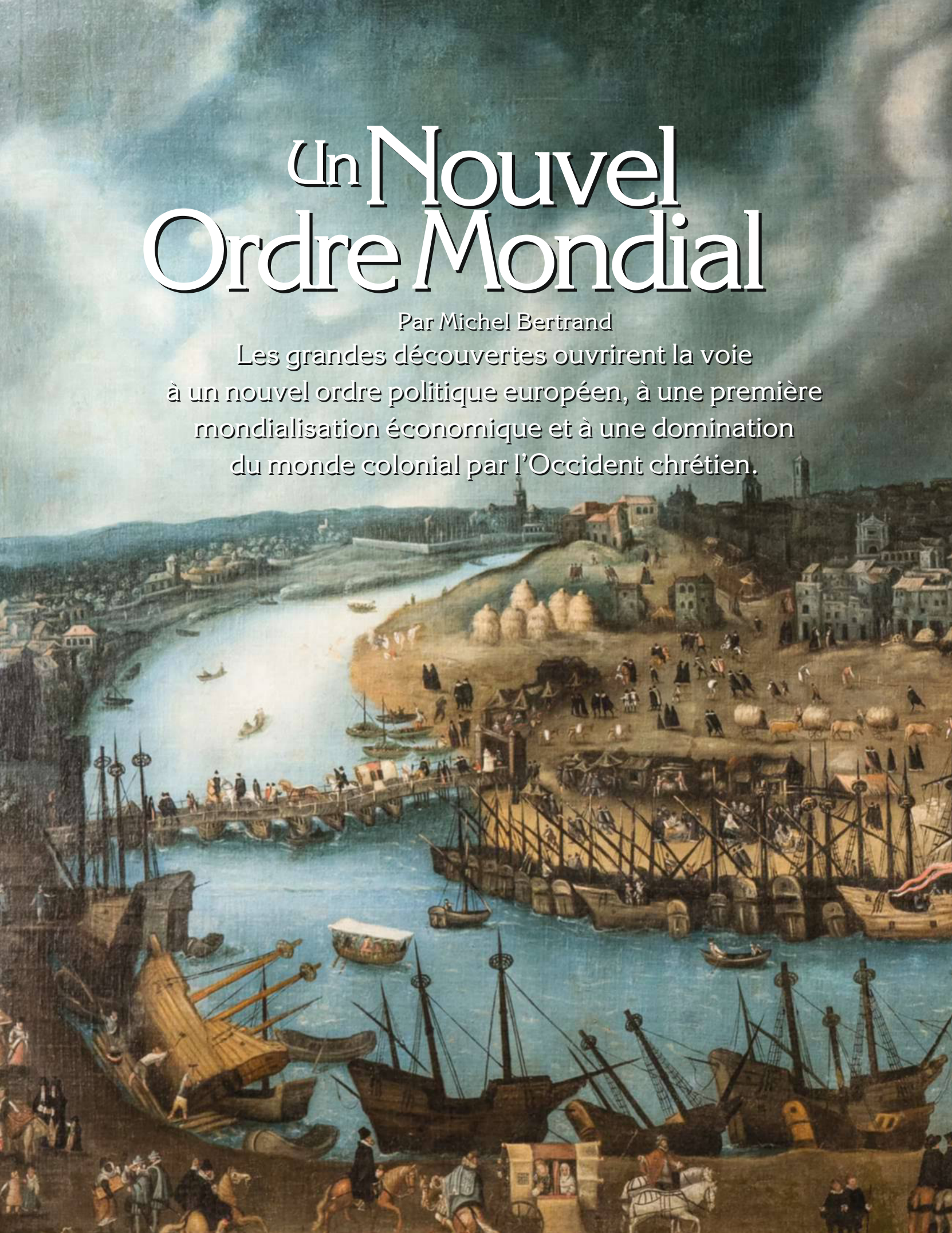
La découverte du détroit est le fait majeur de l'expédition : elle prouve que les deux grands océans communiquent et que la terre est circumnavigable. Mais l'Espagne n'en tirera nul profit. Le passage, trop dangereux, est vite abandonné et les richesses du Pérou transitent par l'isthme de Panama. En 1584-1587, un premier établissement se solde par la mort de tous les colons, exterminés par la faim et le froid. Pour les quelques navires s'aventurant dans le grand Sud, la découverte du cap Horn, en 1616, offrira enfin une alternative.

Aujourd'hui, les navires parcourent le détroit dans un paysage grandiose, le même, préservé et inchangé depuis des siècles, que Magellan vit pour la première fois. A une différence près : les Indiens, Yagans ou Kaweskars, dont Magellan avait aperçu de loin les feux sur la rive sud, ont à jamais disparu.

Libraire et éditeur, Michel Chandeigne est spécialiste des pays lusophones et de l'histoire des grandes découvertes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sous son nom ou sous le pseudonyme de Xavier de Castro.

À LIRE

Le Voyage de Magellan, 1519-1522. La relation d'Antonio Pigafetta, **éditions Chandeigne, 352 pages, 15 €.**
Les Compagnons français de Magellan, 1519-1522, **de Bruno d'Halluin, éditions Chandeigne, 240 pages, 14 €.**



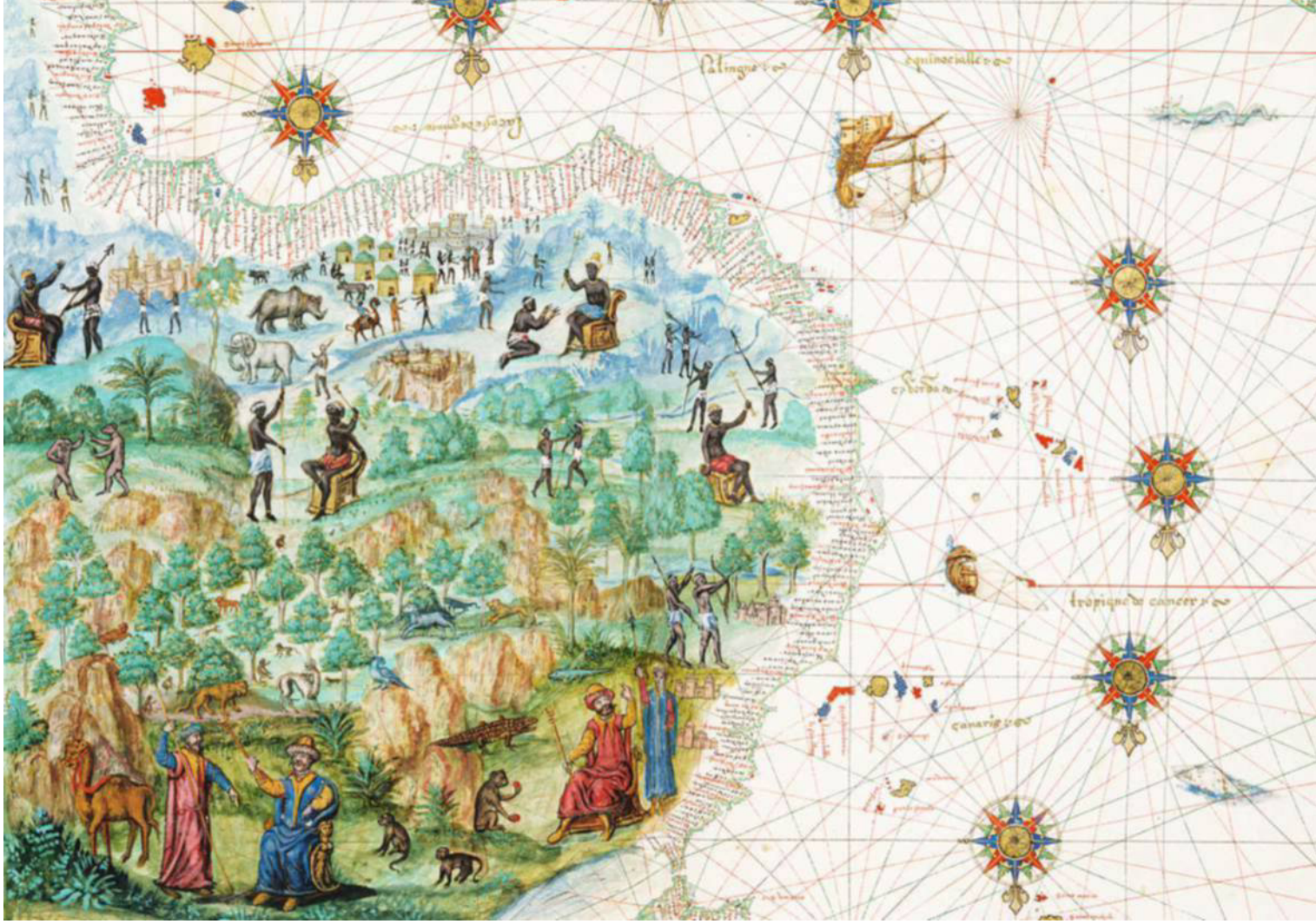
Un Nouvel Ordre Mondial

Par Michel Bertrand

Les grandes découvertes ouvrirent la voie à un nouvel ordre politique européen, à une première mondialisation économique et à une domination du monde colonial par l'Occident chrétien.

Cité joyeuse
Vue de Séville,
par Alonso Sánchez Coello, XVIe siècle (Madrid, Museo de América).

© LUIS GARCIA JURADO-CENTURION, MUSEO DE AMERICA, MADRID / AURIMAGES.



Après un peu plus de deux mois de navigation en direction de l'ouest, avec la conviction qu'il atteindrait ainsi les « Indes », Christophe Colomb et les trois caravelles armées avec le soutien d'Isabelle de Castille avaient touché terre le 12 octobre 1492. Pour lui, le doute n'existait pas : il venait d'atteindre le but qu'il s'était fixé. Ses trois voyages successifs, entre 1493 et 1502, renforcèrent sa conviction même si, lors des deux derniers, il avait longé la côte du continent américain. C'est dire que, malgré les « évidences » de l'observation, l'acceptation de l'hypothèse d'un « monde nouveau » jusqu'alors inconnu n'allait pas de soi. Il fallut attendre 1507 et la carte dessinée à Saint-Dié-des-Vosges par Martin Waldseemüller à partir des récits des voyages d'Amerigo Vespucci dans l'Atlantique pour que l'hypothèse d'une *« terra incognita »* prenne forme. Des expéditions comme celles de Pedro Alvares Cabral (1500) ou de Vasco Núñez de Balboa (1513), confirmèrent progressivement l'existence de terres nouvelles barrant la route des Indes. Mais ce n'est que quinze ans plus tard, après la réalisation de la première circumnavigation entreprise par Fernand de Magellan au service de la couronne de Castille, que l'évidence s'imposa enfin.

C'est dire la lenteur avec laquelle finit par se faire admettre la nouvelle géographie du monde connu commandée par l'obstacle américain. Elle déboucha sur une nouvelle représentation du monde signifiant la fin de celle qu'avaient élaborée les Anciens, qui avait été validée par l'Eglise depuis des siècles et qui était jusqu'alors centrée sur la Méditerranée. Ces bouleversements offraient au monde occidental de nouvelles et nombreuses possibilités d'expansion, le libérant des limites du monde connu inchangées depuis l'Antiquité gréco-romaine. En quelques décennies émergèrent alors, au cours du XVIe siècle, de nouvelles réalités, tant politiques et économiques que sociales, démographiques et religieuses.

Un nouvel ordre politique européen

Fruit d'initiatives le plus souvent privées, les expéditions océaniques avaient imposé peu à peu le recours aux protections des puissants. Dès le début du XVe siècle, les Portugais avaient élaboré des réponses déterminantes pour l'avenir en plaçant la préparation de ces voyages – destinés au contournement de l'Afrique – sous la protection de la famille royale, grâce à l'infant Henri, dit le Navigateur, qui conjuguait les rôles d'initiateur, de protecteur et de financier. Les objectifs affichés concernaient le contrôle des routes de l'or soudanais et de l'approvisionnement en esclaves comme en céréales. Les Portugais y acquirent progressivement la maîtrise du système complexe des vents et des courants dans l'Atlantique, au nord puis au sud de l'équateur, et mirent au point la *volta do mar,* la route maritime qui leur permettait de rentrer plus facilement au pays.

Dans les îles atlantiques et sur les côtes africaines qu'ils longeaient, ils avaient installé des comptoirs garantissant les possibilités d'escales. Ce faisant, Bartolomeu Dias toucha en 1488 l'extrémité méridionale du continent avant que Vasco de Gama, parti en 1497, ne parcoure l'océan Indien – découvrant au passage que l'Islam dont on avait cherché à s'affranchir en se lançant dans ces expéditions l'y précédait depuis des siècles ! – et n'atteigne le Dekkan, la partie méridionale de l'Inde, en mai 1498. Soucieux de protéger leurs routes maritimes, les Portugais s'emparèrent de quelques points stratégiques dont

© CONTENT_DFY/AURIMAGES. © THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART/CCO.

Premiers pas Ci-dessus : *Amerigo Vespucci débarque en Amérique,* dessin de Jan Van der Straet, dit Stradanus, 1587-1589 (New York, The Metropolitan Museum of Art). Page de gauche : *Le Comptoir portugais São Jorge da Mina (Ghana),* l'un des principaux postes de traite négrière d'Afrique de l'Ouest, extrait de l'atlas portulan de Nicolas Vallard, 1547 (San Marino, Huntington Library).

les détroits de Malacca – il ouvrait l'accès à l'Insulinde et au-delà vers la Chine – et d'Ormuz – il garantissait le contrôle des routes terrestres vers l'Europe.

Dès 1505, la thalassocratie portugaise, qui exerçait la mainmise sur la route des Indes via ses comptoirs dispersés sur les côtes africaines de l'Atlantique et de l'océan Indien, se mua en *Estado da India* avec à sa tête un vice-roi. En Inde, il comptait une vingtaine de comptoirs au XVIe siècle. Goa devint sa capitale en 1510 et servit alors de base arrière à toutes les expéditions portugaises vers l'Extrême-Orient et à l'expansion de l'empire colonial en Asie. Des forteresses protégeaient ces routes maritimes, depuis celle de Saint-Sébastien au Mozambique jusqu'à Colombo en passant par Ormuz. Après avoir atteint Canton en 1517, les Portugais installèrent un comptoir à Macao en 1557 avant d'en fonder un à Nagasaki en 1571. Dans cet empire commercial asiatique, le Brésil, atteint par hasard en 1500 par Pedro Alvares Cabral en route vers l'Asie, n'était encore qu'un simple comptoir spécialisé dans le commerce du bois tinctorial. Il fallut attendre la fin du siècle pour y voir s'affirmer, avec le cycle du sucre, le système esclavagiste des *engenhos*.

Les droits portugais sur ces routes maritimes reposaient sur la bulle *Romanus Pontifex* de janvier 1455, qui leur avait concédé le monopole des échanges de tous ordres avec l'Afrique au sud du cap Bojador. Par le traité d'Alcáçovas de septembre 1479 – il avait mis fin à la guerre de succession au trône de Castille au profit d'Isabelle et au détriment de sa nièce Jeanne, dite la Beltraneja, épouse d'Alphonse V de Portugal – la Castille avait reconnu le monopole portugais sur les régions côtières de l'Afrique occidentale. Celui-ci l'avait poussée à explorer une autre route vers les Indes, incitant Isabelle de Castille à prêter une oreille attentive au projet de Christophe Colomb. Mais faute de comprendre la portée de sa découverte, faute aussi d'offrir les retours commerciaux substantiels attendus par ses commanditaires – peu d'épices, pas de soieries ni d'or, seule la perspective de l'exploitation de la population –, l'étoile de Christophe Colomb avait pâli rapidement auprès des monarques. A sa mort, en 1506, à Valladolid, c'était un homme abandonné de tous dont le nom s'était peu à peu effacé pour de longs siècles.

D'autres se saisirent de la voie ouverte, multipliant les expéditions sous l'autorité des Rois Catholiques. Parmi ces nombreux périples, celui d'Alonso de Ojeda avec ses trois vaisseaux vers la « côte des perles » en mai 1499 est un moment clé. A leur bord, deux personnages de premier plan : Juan de la Cosa – pilote de la *Santa Maria* et cartographe émérite – et Amerigo Vespucci. A l'issue d'un voyage qui longe la côte nord de l'Amérique du Sud, ils concluent avoir atteint non pas des îles mais bien des terres nouvelles. Leur intuition est confortée un an plus tard lorsque Vespucci, lors d'un nouveau voyage, longe la côte du Brésil jusqu'à la Patagonie.

La prise de conscience progressive de cette nouvelle géographie imposait à la Castille de protéger « sa » découverte face aux puissances européennes rivales. Dès 1493, et à l'image du cas

© AURIMAGES. © BIBLIOTECA ESTENSE, MODENA / AURIMAGES.

portugais au large de l'Afrique, la Castille avait obtenu du pape la confirmation de ses droits exclusifs sur les espaces découverts. La bulle *Inter cætera* lui avait concédé le monopole sur tous les territoires situés *« à l'ouest et au sud »* d'une ligne joignant les deux pôles à 100 lieues à l'ouest des îles des Açores et du Cap-Vert. En 1494, le traité de Tordesillas, signé avec Jean II de Portugal, avait complété le traité de 1479 et établi un véritable partage du monde connu et à découvrir entre les deux puissances ibériques. Sous la pression de la monarchie portugaise, qui souhaitait protéger ses droits sur l'Atlantique Sud, le nouveau traité avait déplacé la ligne de démarcation vers l'ouest pour la fixer à 370 lieues à l'ouest des îles les plus occidentales prises comme repère en 1493, soit celles du Cap-Vert. Avec ce partage, le premier de ce type dans l'Histoire et bien que très vite contesté – notamment par François Ier, qui avait exigé de voir *« le testament d'Adam »* qui lui donnerait sa valeur –, l'Occident chrétien s'était doté d'une base juridique lui permettant d'asseoir la construction des deux premiers empires coloniaux.

Forte de la concession papale et de l'acceptation de son voisin, la Castille multiplie dès lors les expéditions d'exploration destinées à établir la cartographie de sa zone d'influence. Ses marins s'éloignent peu à peu de la zone antillaise initiale pour se diriger vers le sud, atteignant et dessinant ainsi la côte atlantique du continent, depuis le Mexique actuel jusqu'à l'isthme de Panama. L'expédition de Magellan apparaît comme l'aboutissement d'un long processus qui permet de commencer à dessiner la côte Pacifique du nouveau continent tout en ouvrant – enfin ! – la route des Indes par l'ouest. Mais elle repose la question du partage de 1494 et de ses limites en Asie. La rivalité se focalise sur la région des Moluques, réclamée par l'Espagne après les expéditions de Magellan, de García Jofre de Loaísa (1525) et d'Alvaro de Saavedra (1527). Le traité de Saragosse (1529) règle finalement la crise en attribuant les Moluques au Portugal et les Philippines à l'Espagne, transformant ainsi, pour au moins deux siècles, l'océan Pacifique en « lac espagnol ».

Entre 1515 et 1519, en vertu de la multiplication d'alliances matrimoniales croisées, l'Empire espagnol finit par regrouper sur la tête de Charles Ier de Castille, futur Charles Quint, les héritages dynastiques des ducs de Bourgogne, des Rois Catholiques et de l'empereur Maximilien. Le nouvel empereur accorde sa priorité aux questions européennes, notamment à la question italienne, objet central de sa rivalité avec François Ier. Ces enjeux européens restent au cœur de ses préoccupations durant tout son règne. A l'inverse, il n'a pas de vision très claire de la question américaine, délégant à d'ambitieux Castillans d'extraction modeste la charge de s'emparer des terres nouvelles, au risque de laisser libre cours aux initiatives et aventures personnelles. Néanmoins, entre 1519 – début de la conquête du Mexique par Cortès – et 1554 – qui consacre la défaite des derniers insurgés pizarristes du Pérou –, l'abondance des richesses américaines le détermine à mettre en place une administration royale chargée de gérer directement les deux vice-royautés de Mexico et de Lima. Les événements péruviens, qui voient l'affrontement des conquistadors avec leur roi, manifestent la reprise en main de la situation par la Couronne et la fin de la conquête. Au moment de l'abdication de Charles Quint, en 1556, les mots de « conquête » et de « conquistador », ternis par les mésaventures péruviennes, sont bannis du vocabulaire officiel, remplacés par ceux de « découverte » et de *« poblador »*, ouvrant la porte à une domination coloniale contrôlée par la Couronne.

Quant aux rivaux des monarques ibériques, ils se lancent, eux aussi, à la recherche d'une autre voie permettant de contourner l'obstacle américain par le Nord. Mais leurs résultats sont minces. Les premiers sont les Anglais, qui soutiennent en 1497 la

Carte sur table
Ci-contre : *Planisphère de Cantino,* anonyme, 1502 (Modène, Biblioteca Estense Universitaria). La plus ancienne carte portugaise connue témoigne des découvertes récentes de l'époque : celles de Christophe Colomb en Amérique, de Vasco de Gama en Inde et de Pedro Alvares Cabral au Brésil. Elle indique également la ligne définie par le traité de Tordesillas en 1494, partageant les nouvelles découvertes entre le Portugal et l'Espagne. En bas : *Charles Quint,* par Pierre Paul Rubens, 1530 (Salzbourg, Residenzgalerie).

tentative du Génois Giovanni Cabotto. S'il atteint bien Terre-Neuve, il disparaît en 1498 lors d'un nouvel essai. De leur côté, les Français recrutent les frères Verrazzano, qui reconnaissent en 1524 la côte de l'Atlantique Nord mais sans résultat tangible. En 1534, Jacques Cartier relance la recherche du passage du nord-ouest : il confirme l'insularité de Terre-Neuve et descend le lit du Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Mais les espoirs soulevés par ces découvertes s'effondrent lors du troisième voyage de 1541, les « diamants » ramenés se révélant être de la pyrite.

Première mondialisation économique

Au-delà des conséquences géopolitiques des grandes découvertes, la vie économique du monde occidental se trouva aussi directement affectée, à commencer par celle de l'Espagne, qui accéda à des moyens de paiement abondants, concurrençant le Portugal qui captait, depuis 1455, l'essentiel de l'or africain. L'or pillé par les conquistadors – aux Antilles puis sur le continent, où ils mettent la main sur les trésors respectifs de Moctezuma et d'Atahualpa – occupe la première place dans les bénéfices tirés par la Couronne espagnole de sa conquête. Mais les stocks accumulés par les civilisations amérindiennes sont vite épuisés : en vingt ans, ce sont une quarantaine de tonnes d'or qui sont mises en circulation en Europe.

Dès 1530, les retours d'or s'effondrent. A cette date, l'argent supplante l'or de manière définitive dans les métaux précieux tirés de l'Empire espagnol. Entre 1500 et 1650, arrivent à Séville 181 tonnes d'or pour 16 000 tonnes d'argent, l'essentiel provenant, après 1530, des gisements argentifères de l'Amérique espagnole où dominent deux centres miniers : au nord, Zacatecas, en Nouvelle-Espagne ; au sud, Potosí, dans le Haut-Pérou, principal centre minier colonial. A la fin du siècle, Potosí produira la moitié de l'argent extrait grâce à la mise au point de l'amalgame avec le mercure. A son apogée, entre 1610 et 1640, sa production moyenne représentera une valeur de 120 millions de pesos par décennie.

Une faible partie seulement se dirige légalement, via Séville, en Europe, grâce au *quinto,* un impôt qui rapporte annuellement au Trésor royal entre 1 million et 1 million et demi de pesos, auxquels s'ajoute une moyenne de 6 à 7 millions de pesos débarqués par les acteurs économiques. Le reste circule en Amérique, où il anime la vie économique locale : une portion est thésaurisée par les élites avant qu'une part non négligeable ne se dirige, malgré les restrictions imposées par l'administration, vers l'Asie, via Acapulco, pour alimenter leur demande en marchandises précieuses d'Inde et de Chine.

Enfin, une part difficilement mesurable de cette production alimente une intense activité de contrebande, dont les principaux bénéficiaires sont les commerçants européens, qu'ils soient français, anglais, hollandais ou même portugais. Partout, les énormes quantités de métal extrait du sous-sol américain alimentent une hausse continue des prix tout en favorisant les modes de vie somptuaires. Ce faisant, la production minière américaine constitue l'une des activités économiques essentielles du siècle et contribue de manière décisive à la mise en place d'une relation de dépendance entre monde européen et espaces américains, seulement contournée par le recours à la fraude et à la contrebande.

L'augmentation spectaculaire de l'argent métal circulant dans l'ensemble du monde occidental va de pair avec l'augmentation non moins extraordinaire des échanges. Cette activité économique s'impose comme la plus rentable en termes strictement économiques. Dans les deux empires ibériques, sa gestion est conçue dans un cadre administratif élaboré à partir du modèle castillan, le premier à être établi dès 1503 avec la *Casa de la Contratación de Indias.* Installée à Séville, seul port autorisé pour les échanges atlantiques, elle exerce un contrôle absolu sur

©.DAGLI ORTI NPL - DEA PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES.

le commerce maritime. Ce monopole sévillan se complète du privilège exclusif accordé aux sujets de la monarchie catholique, au nom du droit de conquête et en vertu d'une conception mercantiliste des échanges, de participer à ce commerce transatlantique. Au Portugal, le monopole royal est exploité soit dans le cadre de l'*estanque*, ou régie, soit par le recours à l'affermage, confié à un commerçant ou *contratador*. Il impose par ailleurs une gestion administrative des échanges avec la création d'une *Casa da India,* comparable à la *Casa de la Contratación* castillane, placée sous l'autorité du Conseil royal des finances et agissant au nom du roi.

Ce double monopole – géographique et « national » – va de pair en Castille avec la création d'un consulat des marchands de Séville en 1543. Regroupant tous ceux qui sont habilités à participer à ce grand commerce, il leur permet de trancher rapidement leurs litiges commerciaux. Cette dérogation leur permet d'échapper à l'autorité et à l'interventionnisme de la *Casa de la Contratación* et renforce leur identité en tant que groupe social jouissant d'une forte autonomie. En échange des nombreux « dons gracieux » qu'il concède à la Couronne, il devient son interlocuteur privilégié dans les affaires américaines, au prix de nouvelles concessions de privilèges. Progressivement, ces *cargadores a Indias* constituent la corporation la plus puissante de la ville.

La logique du monopole sur lequel repose ce grand commerce transatlantique donne naissance à la *Carrera de Indias,* la route des Indes, imposée en 1543 pour les Indes de Castille. Elle débouche sur la mise en place d'une navigation atlantique organisée en convois, supposée mieux protéger les navires marchands des ennemis de l'Espagne, toujours à l'affût des trésors transportés. Ce système dit des « flottes et galions » repose sur l'organisation de deux convois annuels et de foires, lieux exclusifs d'échanges en Amérique – à Veracruz et à Portobelo – de produits européens et américains.

Au Portugal, si les navires commerciaux circulent librement et individuellement entre Lisbonne, le Brésil et les Indes, la multiplication des conflits européens – avec leurs prolongements maritimes – ainsi que la menace des califats islamiques autour de l'océan Indien imposent des mesures de protection des navires commerciaux, parmi lesquelles le recours aux convois et à la mise en place d'une protection militaire appuyée sur le réseau de forteresses côtières – entre Lisbonne et Goa *(Carreira da India)*. Au cours du XVIIe siècle, le Portugal opte finalement, pour tout son commerce colonial, pour le système des compagnies à monopole, initié par les Anglais (1600) et les Hollandais (1602) avec leurs Compagnies des Indes orientales respectives, à qui chaque Etat confère le monopole de ce commerce, parmi les plus rémunérateurs.

L'augmentation des échanges expérimentée au cours du XVIe siècle s'appuie sur une hausse continue de la demande, qui concerne les produits les plus variés. En Europe, l'argent américain facilite l'approvisionnement en produits venant du Proche et de l'Extrême-Orient. La surcote dont bénéficie l'argent dans le monde asiatique par rapport à l'or facilite l'approvisionnement en marchandises jusqu'alors difficiles d'accès : soieries, épices, porcelaines et artisanat luxueux tendent à se banaliser dans les élites européennes, tout en devenant des marqueurs de leur aisance. Sur ce modèle occidental, les élites coloniales dites « créoles » du Brésil, du Pérou comme de la Nouvelle-Espagne ou des Antilles s'adonnent aussi à cette consommation de luxe grâce notamment au galion dit « de Manille », qui débarque ses trésors à Acapulco depuis 1593. Afin d'éviter une fuite continue vers l'Asie de l'argent destiné à payer ces produits très

© AKG-IMAGES. © AURIMAGES.

Corps et âmes Page de gauche : *Miracle de saint François Xavier en route vers le Japon,* anonyme, XVIIe siècle (Lisbonne, Museu de Marinha). A gauche : *Les Noirs sont enlevés de leur pays et envoyés dans les mines de Saint-Domingue,* par Théodore de Bry, extrait de *America pars Quinta,* 1595. Ci-dessus : *Bartolomé de Las Casas,* anonyme, XVIe siècle (Séville, Archivo General de Indias).

demandés, son chargement maximal est initialement fixé à 250 000 pesos mais régulièrement dépassé.

Ce même argent américain qui transite par l'Espagne et le Portugal alimente aussi, chez ces mêmes élites ibériques, une hausse de la demande en produits européens de qualité que leurs artisanats ne peuvent satisfaire et qu'elles réexportent en partie vers leurs colonies : étoffes, lingeries et toiles fines de lin importées d'Angleterre, de Hollande ou de Bretagne, précieux brocarts lyonnais mais aussi toiles plus grossières de chanvre destinées à une consommation populaire, belles pacotilles, venues notamment de France, quincailleries anglaise ou de Rhénanie, et enfin riches verreries de Bohême ou de Venise.

De leur côté, les élites européennes savourent les délices des produits alimentaires tropicaux – tomate, pomme de terre, maïs, canne à sucre, cacao et épices de toute nature – qui se banalisent, selon des rythmes inégaux cependant, dans l'alimentation occidentale. Le sucre cesse d'être une marchandise de luxe pour entrer dans la consommation quotidienne de fractions de plus en plus importantes de la population. Quant au chocolat, il acquiert, notamment en Espagne, une place centrale dans la consommation des élites sous la forme presque exclusive de boisson. Support, au XVIe siècle, de la sociabilité, notamment féminine, à la Cour comme dans les couvents, il ne se banalise pas avant le siècle suivant. En Amérique, si sa consommation est plus courante, elle se retrouve d'abord parmi les colons, tant laïcs que religieux. Les épices enfin, recherchées et rares depuis des siècles en Europe, y parviennent maintenant plus aisément, notamment depuis les Moluques portugaises.

Dans ces mêmes colonies américaines, antillaises et asiatiques, où la forte demande occidentale en denrées tropicales contribue à l'implantation d'une agriculture de plantation, les élites créoles aspirent à préserver leur mode de vie européen. Faute de produire localement les produits provenant de l'agriculture européenne – soit en raison des interdits que leur impose l'administration pour en conserver le monopole aux métropoles, soit en vertu de marchés trop étroits pour que leur production ne se développe, notamment dans les comptoirs côtiers comme dans certaines colonies insulaires –, elles importent régulièrement blé, huile, farine, vins et salaisons de poisson ou de viande pour couvrir la demande locale.

En facilitant l'accès à des métaux précieux jusqu'alors rares en Europe, les grandes découvertes donnent ainsi un élan inédit à la vie économique européenne. La vigueur de celle-ci repose dorénavant sur l'échange de produits circulant à l'échelle planétaire, ce qui entraîne la marginalisation commerciale du monde méditerranéen au profit des vastes espaces océaniques.

L'œuvre d'évangélisation

Pour l'Europe chrétienne du XVIe siècle, la puissance économique ne saurait être une fin en soi. Elle renforce d'abord la certitude de sa supériorité face aux autres religions, justifiant sa domination. Cette conviction forte place l'action missionnaire au cœur du processus colonial. Rapidement retirée aux *encomenderos* – ces colons qui recevaient de la Couronne le droit de faire travailler des Indiens sur une terre en échange de leur évangélisation –, en raison de leurs abus innombrables au détriment des Indiens, celle-ci est confiée au clergé régulier, franciscain comme dominicain. L'œuvre de Bartolomé de Las Casas est, à cet égard, décisive. A compter de 1522, il mène pour la défense des Indiens un combat acharné qui l'occupe jusqu'à sa mort en 1566. Dans les années 1530, il conçoit le modèle des villages de réduction qui, à compter de la seconde moitié du siècle, étend son « blanc manteau » dans les deux empires ibériques. Dans une œuvre écrite imposante, il se veut le protecteur des Indiens, reconnus comme êtres humains à part entière dès 1537 par décision papale. Son goût pour la polémique lui permet de contrer ses nombreux adversaires, comme en témoigne la controverse de Valladolid (1550), débat politique et religieux organisé par Charles Quint pour savoir si l'Espagne pouvait exercer une domination et des conversions par la force sur les populations indigènes. Son habileté à traiter avec les puissants en fait un « conseiller du Prince » – Charles Quint –, dont il inspire les décisions politiques.

Le cadre initial retenu pour mener à bien l'évangélisation se conforme au schéma des « deux républiques » juxtaposées : les colons relèvent des paroisses avec, à leur tête, un curé, le plus souvent séculier ; les populations indigènes soumises dépendent de villages ou *doctrinas* relevant du clergé régulier. Dans l'Empire portugais, les jésuites systématisent ce modèle des réductions, notamment au Brésil, en choisissant de les implanter dans des régions périphériques, peu et mal contrôlées par l'administration et où la présence des colons reste marginale. En Asie, la faiblesse numérique des colons face à l'immensité de l'espace à contrôler pousse ces missionnaires à soigner leurs relations avec les autorités indigènes. Tant François Xavier au Japon que Matteo Ricci en Chine entretiennent de bonnes relations avec les seigneurs locaux en se fondant dans l'univers

culturel local et en refusant la dénonciation systématique de « l'idolâtrie ». Cela ne les empêche pas d'être soumis à des persécutions chroniques de la part des autorités locales, alimentant le martyrologe partout associé à l'action missionnaire.

L'entreprise d'évangélisation s'accompagne de l'imposition, par la force plus que par la persuasion, des valeurs occidentales étroitement associées au christianisme. La résistance indigène n'en disparaît pas pour autant : si les refus violents généralisés sont restés relativement rares, ils se traduisent plutôt en termes de cohabitation des deux univers religieux malgré les efforts extirpateurs de l'Eglise catholique. Débouchant précocement sur des phénomènes syncrétiques aux traductions nombreuses, notamment dans l'expression artistique, elle souligne aussi la superficialité de l'évangélisation à la fin du XVIe siècle, même s'il faut en établir un bilan nuancé qui tienne compte des diversités géographiques. Cet inachèvement renvoie autant à la faiblesse du clergé, quantitativement comme qualitativement, qu'aux réticences des populations indigènes elles-mêmes à abandonner cultes et cultures traditionnels.

Trois populations

Dans les sociétés coloniales superficiellement christianisées, les descendants de conquistadors ou d'émigrants venus chercher fortune aux Indes composent la partie supérieure ou élites. Au XVIe siècle et pour l'Amérique espagnole, les estimations les évaluent à un maximum de 250 000 individus. A la fin du siècle, sur la base notamment du comptage effectué en 1574 par le cosmographe et chroniqueur officiel des Indes Juan López de Velasco, on peut estimer la population « espagnole » à 150 000 habitants, majoritairement présents dans les 225 villes que compte l'empire. Au Brésil, l'émigration portugaise reste plus modeste : vers 1600, cette population ne dépasse pas 100 000 habitants – regroupés à 80 % sur les côtes du Pernambouc et de São Vicente ainsi que dans la région de Bahia. Quant à la présence portugaise à la même époque dans l'ensemble des comptoirs de l'*Estado da India,* elle ne dépasse pas les 4 000 habitants.

Dans l'Empire portugais, la faiblesse numérique de cette élite, moins urbaine au Brésil car dispersée sur les plantations, tend à écarter l'importance accordée à la pureté de sang, faute de possibilités matrimoniales ethniquement endogames. C'est davantage la maîtrise du portugais associé à l'adoption d'un style de vie européen qui valide cette appartenance. Dans l'Empire castillan, cette élite fondamentalement urbaine, racialement blanche ou reconnue comme telle, est très soucieuse de masquer l'éventuelle part de métissage qui peut l'affecter au nom de l'inévitable pureté de sang. Cette appartenance va de pair avec l'obtention d'honneurs et de distinctions diverses, liés à la participation aux structures de pouvoir, tout spécialement local.

Au-delà de ces fondements identitaires culturels, c'est d'abord l'aisance économique combinée à un mode de vie ostentatoire qui certifie cette appartenance. Aussi, dans ces mondes coloniaux bien plus qu'ailleurs en Europe à la même époque, l'appartenance aux élites se fonde-t-elle d'abord sur la capacité à réunir un patrimoine. Ce primat de la richesse impose sa stabilisation puis sa transmission comme une préoccupation centrale. Pour ces élites, chaque mariage consolide le tissu relationnel lignager au service de leur position sociale en unissant, à égalité de droits, deux patrimoines. Cette égalité entre les contractants accorde aux femmes une place de choix dans la société coloniale, notamment dans la construction des réseaux relationnels et des stratégies lignagères. Face aux élites, relativement homogènes, on trouve tous ceux dont le seul horizon est la survie, grâce à leur force de travail. Ce monde du labeur ne se diversifiera qu'avec le développement urbain des siècles suivants.

Dès le début du XVIe siècle, le monde indien – vite disparu aux Antilles, plus nombreux sur les hautes terres, aux densités faibles ailleurs – est uniformément touché par la crise démographique associée à la conquête, au processus colonial et aux épidémies. En un siècle, à coups de crises de mortalité récurrentes, c'est 90 % de cette population amérindienne, estimée à 60 millions d'habitants à l'arrivée des Européens, qui disparaît. Ceux qui survivent sont regroupés de force dans des villages aisément contrôlables par les autorités coloniales, qui exigent le paiement du tribut et autorisent l'utilisation de leur force de travail. Si l'esclavage indigène est très tôt interdit – dès 1503 en Castille –, mille prétextes permettent de les y soumettre, d'abord au Brésil.

Dans l'Empire castillan, une fois l'*encomienda* abolie en 1542, c'est plutôt un travail forcé rémunéré, à base de *repartimientos* ou encore de *mita* dans les Andes, qui pèse sur ces masses indiennes. S'ils concernent d'abord les travaux des champs, ils s'appliquent aussi, au gré des besoins locaux, à des travaux souvent très durs, aux taux de mortalité très élevés, tels les pêcheries de perles antillaises, les ateliers textiles ou *obrajes* de Nouvelle-Espagne, ou encore les mines andines de Potosí et de Huancavelica. Ces modalités, variées et lourdes, exigent un encadrement strict des populations par les administrateurs provinciaux, qui y ajoutent le poids de leurs abus systématiques.

Les premiers esclaves africains sont introduits au Nouveau Monde par Hispaniola, certains en provenance d'Espagne, entre 1502 et 1505. Au Brésil, les premières entrées d'esclaves se concrétisent à Bahia et São Vicente au début des années 1530, avec l'amorçage de la culture de la canne à sucre. Au XVIe siècle, le trafic négrier en phase d'organisation déporte environ 266 000 captifs vers l'Amérique continentale. Cependant, c'est bien au Brésil que ce mode de production s'impose, alors qu'ailleurs il reste une forme supplétive du travail. L'approvisionnement en esclaves de l'Amérique ibérique s'effectue « en droiture », c'est-à-dire dans une relation directe entre le Brésil et l'Afrique, nombre de négriers étant des Brésiliens, qui comptent parmi les plus grosses fortunes de leur temps. Durant le XVIe siècle, forts de leur expérience africaine, ces Portugais disposent d'un quasi-monopole négrier : illégalement d'abord puis

COLONS Page de gauche : *Un noble portugais et sa femme,* détail d'un coffret indien en ivoire, vers 1540 (Munich, Residenzmuseum). A droite : *La Place de Mexico* (détail), par Diego García Conde, 1765 (Mexico, Museo Nacional de Historia).

© AKG-IMAGES/WERNER FORMAN. © BRIDGEMAN IMAGES.

légalement après 1595, leurs marchands s'imposent dans les *asientos de negros,* multipliant par quatre les entrées d'esclaves à destination de l'Amérique espagnole. Quant au Brésil, le développement de l'esclavage, associé à l'activité sucrière, reste limité au XVIe siècle, sa croissance ne devenant spectaculaire qu'à compter du XVIIe siècle.

Résistances et métissages

La brutalité inhérente à une société coloniale inégalitaire, imposée par la force aux populations indigènes, suscite d'emblée leur refus. Il s'était exprimé dès la conquête, durant laquelle les Amérindiens avaient affronté les conquistadors les armes à la main. La *Noche Triste,* infligée par les Mexica à Cortès lors de sa retraite de Tenochtitlán (juin 1520), en est l'illustration. Ces résistances purent parfois s'inscrire dans la durée, comme à Vilcabamba, où se réfugient jusqu'en 1572 les derniers partisans de l'Inca. Les guerres chichimèques, commencées dans le nord de la Nouvelle-Espagne dès 1540 par les Caxcán, restèrent endémiques jusqu'à la fin du siècle. Quant à la résistance des Mapuches du Chili, elle marqua l'arrêt de la colonisation dans le Sud andin après la mort du conquistador Valdivia en décembre 1553.

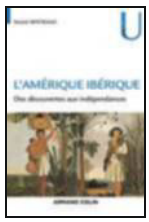
Dans les zones plus directement contrôlées, la domination imposée resta toujours l'objet de rejets et de refus pouvant déboucher sur des révoltes. Mais au XVIe siècle, ils prirent surtout la forme de résistances multiformes aux normes imposées par le système colonial. L'une des premières modalités de cette résistance indigène se traduisit dans leur non-respect de l'assignation à résidence dans leurs communautés et leur installation dans les villes naissantes afin d'y offrir leur force de travail. La ville coloniale constitua ainsi le creuset où s'inventait une société qui consacrait l'impossible ségrégation rêvée par le colonisateur, au risque de déstabiliser le modèle social fondé sur l'existence des « deux républiques ».

Devant l'absence d'un véritable contrôle, les unions « mixtes » se multiplièrent un peu partout : à Salvador de Bahia, 90 % des marchands épousent des filles de la ville, très souvent des métisses. Dans les Indes de Castille, dès le début de la colonisation, les conquistadors n'avaient pas hésité à s'établir, en union légitime ou non, avec des princesses indiennes, modèle matrimonial largement repris dans les autres groupes sociaux. A Lima comme à Mexico, dès le début du XVIIe siècle et sous le nom de *castas,* la population non blanche constitue l'ensemble ethnico-social le plus nombreux. On retrouve massivement ces *castas* dans les activités économiques et sociales urbaines intermédiaires ou basses : artisanat, petit commerce, domesticité, journaliers où se côtoient métis, mulâtres, *ladinos* et esclaves affranchis mais aussi mendiants, Espagnols ou Portugais déclassés, esclaves fuyards, marginaux et exclus de toutes sortes, dont le souci commun est d'assurer leur quotidien.

Tous ces travailleurs, souvent sans qualification réelle et venus à la ville à la recherche de moyens de survie, composent les incontrôlables plèbes urbaines coloniales, mouvantes et juridiquement inclassables, promptes à s'agiter à la moindre alerte frumentaire. Malgré toute absence d'existence juridique, ces milieux populaires deviennent des acteurs politiques de premier plan dans ces villes coloniales. Perçus comme menaçants par les autorités administratives, ils font l'objet de mesures systématiques de répression, à commencer par l'interdiction explicite du port d'armes. Il en va de même avec le désir de les tenir à l'écart des quartiers réservés aux élites en leur imposant un couvre-feu : telle était, à Lima, la vocation du *cercado,* dont la finalité était d'expulser à la nuit tombante les non-Blancs afin de réserver le centre de la cité aux seuls Espagnols. Cependant, pour vifs qu'ils soient, ces peurs et ces interdits ne parvinrent jamais à empêcher un métissage que la ville coloniale elle-même alimentait en permanence, remettant finalement en cause les fondements mêmes de l'ordre colonial.

Professeur d'histoire à l'université de Toulouse-Jean-Jaurès, Michel Bertrand est spécialiste du monde hispanique. Il a dirigé la Casa de Velázquez de 2014 à 2021.

À LIRE de Michel Bertrand



L'Amérique ibérique. Des découvertes aux indépendances
Armand Colin
272 pages
27 €

Par Jean-Paul Duviols et Michel Chandeigne

L'Appel du Large

Si l'impulsion des grandes découvertes a été donnée par les souverains du Portugal suivis par ceux d'Espagne, elles ont été le fait de navigateurs, de marchands et de cartographes, qui s'étaient mis au service des Etats ibériques.

HENRI LE NAVIGATEUR (1394-1460)
Pour l'Histoire, l'infant Henri, quatrième fils du roi Jean Ier, demeure l'initiateur de l'expansion maritime européenne. En 1415, il participe à la prise de Ceuta, première possession portugaise outre-mer. Habité par le désir de combattre l'islam et d'accroître ses domaines, il acquiert les moyens de ses ambitions en devenant maître du puissant ordre du Christ en 1420. Il envoie dès lors des navires le long des côtes africaines, alors inconnues au sud du cap Bojador (26° N). Dans l'Atlantique, Madère, accostée en 1419, et les Açores, découvertes en 1427, sont peuplées et exploitées. En 1434, le cap Bojador est enfin franchi. Au début des années 1440 apparaissent de nouveaux vaisseaux plus maniables, les caravelles. Quand Henri meurt en 1460, dans sa villa de Sagres, elles ont atteint l'archipel du Cap-Vert et la Sierra Leone. Les desseins de l'infant, exposés dans la *Chronique de Guinée* de Zurara (1453), sont essentiellement religieux : mesurer l'extension des « infidèles » au sud, en espérant y trouver les chrétiens du Prêtre Jean pour commercer, prendre en étau l'islam au Maroc et étendre la foi chrétienne. Il s'agit aussi de limiter les prétentions des Castillans, qui occupent depuis 1402 les Canaries que l'infant tentera vainement de conquérir en 1425. Les intérêts financiers étaient nombreux : l'or de Mauritanie, la recherche de terres où faire pousser le blé ou la canne à sucre ; l'élargissement des pêcheries ; le commerce de peaux de phoques, de substances colorantes (sang-dragon et orseille) et aussi d'esclaves, dont un premier « marché » fut ouvert le 8 août 1444 à Lagos en Algarve. Sous la dictature salazariste, l'austère figure d'Henri « le Navigateur » est élevée, selon les mots de Fernand Braudel, au statut de « *saint national patriotiquement peinturluré* ». On en fait un précurseur de Vasco de Gama, et une prétendue « Ecole de Sagres », où il aurait réuni savants, pilotes et cartographes, est rebâtie au cap du même nom à l'approche de la solennelle commémoration du 500e anniversaire de sa mort. Or, comme tous les historiens de la question l'écrivent depuis longtemps, cette « école » est une pure invention ! Mais l'expression, forgée par un compilateur anglais en 1625, s'est propagée avec une telle constance qu'elle a encore de beaux jours devant elle.

ILLUSTRATIONS : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

MANUEL Ier (1469-1521)

Rien ne le prédestinait à devenir le quatorzième roi du Portugal. A sa naissance, il est le sixième prétendant à la succession au trône. Une série de décès et de hasards lui permet d'y accéder à la mort de Jean II le 25 octobre 1495. Il en tire son surnom de *Venturoso*, le « Fortuné » (au sens de « bonne fortune »). Les vingt-six années de son règne (1495-1521) sont marquées par des bouleversements immenses et rapides. Son premier mariage, en 1497, avec Isabelle d'Aragon, fille des Rois Catholiques et héritière du trône d'Espagne, lui impose contre son gré d'expulser les juifs. Il parvient cependant à les maintenir dans son pays sous le nom de « nouveaux chrétiens », au prix de conversions forcées et au grand dam de la reine, de la bourgeoisie chrétienne et de l'Eglise. Isabelle meurt dès 1498, et l'espoir du souverain portugais de régner sur les deux pays s'envole. Vasco de Gama atteint l'Inde la même année, Pedro Alvares Cabral découvre le Brésil en 1500 et les armadas portugaises se répandent dans tout l'océan Indien jusqu'à Malacca en 1511 et sur les côtes de l'Insulinde, fondant des dizaines de comptoirs sur trois continents. Alors que les Espagnols ne tirent pas encore profit de leurs conquêtes, les navires lusitaniens déversent, sur les quais de Lisbonne, bois du Brésil, ivoires de Guinée, poivre du Malabar, étoffes indiennes, cannelle de Ceylan, girofles et muscades, soies et porcelaines de Chine, bref toutes les richesses des tropiques. Manuel Ier est à la tête d'un « empire commercial » et maritime mondialisé, et le Portugal vit son âge d'or. Mais celui que François Ier traite dédaigneusement de « *roi épicier* » se veut avant tout un « croisé », qui combat l'islam sur deux fronts. Au Maroc, plusieurs campagnes, mobilisant le gros de ses forces militaires, établissent ou renforcent de 1505 à 1514 des places fortes s'égrenant sur la côte. En Orient, avec beaucoup moins de moyens et d'hommes, un des objectifs confiés à Afonso de Albuquerque était de s'emparer de Djedda et, si possible, de raser La Mecque… L'échec de la prise d'Aden, verrou de la mer Rouge, en 1513, puis, en 1515, la cuisante défaite de la Mamora au Maroc où il perdit près de 4 000 hommes annihilèrent les rêves messianiques du monarque.

MARTIN BEHAIM (VERS 1459-1507)

Martin Behaim est un commerçant allemand, né à Nuremberg, dont le nom est associé au plus ancien globe terrestre préservé jusqu'à nos jours. Il s'établit dans les années 1480 à Lisbonne, ville cosmopolite en pleine effervescence, où l'on décharge en abondance malaguette, ivoire et autres produits africains, ainsi que le sucre dont Madère est devenu le grand producteur. Il y côtoie pilotes et cartographes et recueille le témoignage de Diogo Gomes *(De prima inventione Guinea)*, qui décrit minutieusement les navigations portugaises et la découverte des îles atlantiques. Martin Behaim est alors un notable : il a ses entrées à la Cour et le roi lui confie plusieurs missions. En revanche, sa participation, souvent mentionnée, à l'expédition de Diogo Cão, qui atteint la Namibie en 1484, reste très douteuse. En 1486, il s'installe sur l'île açorienne de Faial, dont son beau-père, d'origine flamande, est le capitaine-donataire. A son retour à Nuremberg en 1490, les édiles lui demandent de superviser la construction d'un globe qui reporterait les nouvelles découvertes géographiques dont il a connaissance. Le globe est achevé en 1492, l'année du premier voyage de Christophe Colomb. Outre sa beauté, un des intérêts de cet objet est de proposer la vision du monde qui était celle du navigateur génois et de la plupart des marins ibériques à cette date. L'Asie est traditionnellement surdimensionnée à l'est, mais la côte africaine est dessinée jusqu'au cap de Bonne-Espérance, découvert en 1488. Dans l'Atlantique, au-delà des Açores, figurent de nombreuses îles imaginaires. L'autre rive est constituée par les rivages de la Chine. Juste devant, énorme : l'île de Cipango (le Japon). Marco Polo en avait évoqué les « *maisons aux toits et aux planchers en or massif* », et ce bref passage de son récit, oublié pendant des siècles, avait récemment attiré l'attention. Cipango sera l'obsession de Colomb. Lors de ses quatre voyages, il l'identifie à Hispaniola (Haïti), où il séjourne longuement, exploitant les Indiens dans une quête fiévreuse et cruelle de mines supposées. Martin Behaim retourne à Faial en 1493, où il poursuit une activité de négociant. Il meurt à Lisbonne en 1507.

PÊRO DA COVILHÃ

Pêro da Covilhã, dont on ignore les dates de naissance et de mort, nous rappelle que les explorateurs portugais n'ont pas été seulement des marins, à l'instar d'António de Andrade, premier Européen à atteindre le Tibet en 1624. Espion au service du roi Jean II, il quitte Santarém en mai 1487, accompagné d'Afonso de Paiva. Tous deux parlent arabe. Leur mission : recueillir des informations sur l'océan Indien et sa navigation. Ils se rendent à Alexandrie, via Naples et Rhodes, puis, habillés en pèlerin, s'insèrent dans la caravane qui se rend à Aden. Une fois arrivés, ils décident de se séparer, après avoir fixé une date pour leurs retrouvailles au Caire. Paiva se rend en Ethiopie rencontrer le « Prêtre Jean », déjà identifié au négus, pour lui remettre une lettre du roi et s'informer de la situation politique et militaire de la région. Pêro de Covilhã, de son côté, embarque pour l'Inde. Il se rend à Cannanore et Calicut, recueille de précieuses informations sur le régime de la mousson, la localisation des principaux ports indiens et la nature des marchandises vendues. Ces informations, qui préparent le futur voyage de Vasco de Gama, seront transmises au roi Jean II dans une lettre remise par Covilhã à deux Portugais, José de Lamego et le rabbin Abraham de Beja, venus au Caire à sa rencontre. C'est là qu'on lui apprend la mort d'Afonso de Paiva, que les émissaires n'ont pu rencontrer. Pêro de Covilhã, poursuivant sa mission via Alep et La Mecque, gagne Ormuz, accompagné du rabbin, tous deux sous une identité musulmane. Il y envoie une seconde lettre à Jean II, se sépare de son compagnon puis gagne Al-Tur (Sinaï) et débarque à Zeila sur la côte d'Abyssinie. En 1494, il se rend à la cour du négus qu'il croit être le Prêtre Jean. Interdit de quitter le pays, il s'y maria, poursuivant une vie paisible dont on a un dernier témoignage en 1520-1521 lors de la visite d'une ambassade portugaise. Le père Francisco Alvares y recueille alors le détail de ses voyages et observations, qu'il rassemblera sous la forme d'un livre publié à Lisbonne en 1540.

BARTOLOMEU DIAS (VERS 1450-1500)

Bartolomeu Dias est le premier navigateur qui ait doublé l'extrémité sud du continent africain en 1487-1488, prouvant ainsi que les océans Atlantique et Indien communiquaient, ce dont personne n'était certain. Malgré l'immensité de son exploit, il n'a pas la notoriété de ses illustres contemporains. Peu d'archives le concernant ont subsisté et aucun témoin n'a livré de relation écrite de son expédition. Avec l'accession de Jean II au trône en 1481, les navigations le long de la côte africaine se sont accélérées. Diogo Cão parvient à l'embouchure du Congo en 1482, puis atteint Cape Cross en Namibie (21° 46' S) en 1484. A son retour, le roi charge Dias, à la tête d'une flottille de trois bâtiments, de poursuivre l'exploration. Elle quitte Lisbonne en août 1487 et dépasse le cap Cross. Début janvier, une violente tempête disperse les navires loin de la côte et déporte pendant des jours celui de Dias vers le sud. Quand l'accalmie revient, sa caravelle se trouve par 35°-40° dans une zone de vents dominants d'ouest qui devraient la pousser vers la côte. Mais la vigie n'aperçoit aucune terre à l'horizon. Au bout d'une semaine, Dias donne l'ordre de remonter vers le nord et, enfin, le 3 février 1488, apparaît le rivage d'une baie, baptisée São Bráz (Mossel Bay), où l'équipage, une vingtaine d'hommes, peut débarquer le lendemain. En remontant vers le nord-est, ils arrivent le 12 mars à un petit fleuve, baptisé Rio do Infante (Great Fish River, 33° 30' S). Mais l'équipage, à bout de forces, refuse de poursuivre et contraint Dias à repartir vers Lisbonne en demeurant en vue de la côte. En mai, la caravelle aperçoit sur tribord l'extrémité continentale sur laquelle Dias débarque et fait dresser une colonne *(padrão)* aux armes du Portugal… A son arrivée à Lisbonne en décembre 1488, il annonce la nouvelle à son monarque. La tradition dit que le cap nommé « des Tempêtes » aurait été immédiatement rebaptisé « de Bonne-Espérance » par le roi. Bartolomeu Dias, roturier, n'est pas retenu pour commander la grande expédition vers les Indes que le roi envisage. On le retrouve capitaine d'un navire de l'armada de Pedro Alvares Cabral. Il meurt lors de la traversée de l'Atlantique, en faisant naufrage le 29 mai 1500, non loin du cap qu'il avait découvert douze ans plus tôt.

ILLUSTRATIONS : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

PEDRO ALVARES CABRAL (VERS 1467-1520)

Capitaine-général de la seconde armada des Indes, Pedro Alvares Cabral quitte Lisbonne le 9 mars 1500. Le 22 avril, il « trouve » une terre à l'ouest, baptisée « île de Vera Cruz », dont il prend possession au nom de son roi. Cabral est qualifié de découvreur « officiel » du Brésil, car il est clair que le Portugal en avait une connaissance antérieure. Mais depuis quand ? Les historiens s'accordent pour la faire remonter au moins vers 1498, mais les thèses suggérant des dates antérieures au traité de Tordesillas de 1494 – où les puissances ibériques se sont partagé le monde en deux moitiés délimitées par un méridien passant « *à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert* » – sont séduisantes, même si elles ne sont pas prouvées. Pour autant, cette « trouvaille » n'est pas le fruit du hasard, mais la conséquence des navigations espagnoles le long de la côte nord du Brésil, en 1499, qui pousse Manuel Ier à affirmer dans l'urgence ses droits sur ces terres que le traité avait placées opportunément en son domaine. La flotte de Cabral fait ensuite cap à l'est, amputée de 7 de ses 13 navires, franchit le cap de Bonne-Espérance et parvient à Calicut le 13 septembre. Après des débuts prometteurs, le vent tourne et 50 Portugais sont massacrés à terre. En représailles, Cabral bombarde la ville et coule 10 navires dans le port, causant au moins 600 morts, avant de se rendre à Cochin où il remplit ses cales de poivre. Au retour de l'armada le 21 juillet 1501, malgré les lourdes pertes, l'expédition demeure un succès commercial. Politiquement, c'est plus compliqué : Cabral tombe en disgrâce et dans l'oubli pendant trois siècles. Son nom resurgit au Brésil quand on exhume et publie en 1817 le manuscrit de « *la lettre de Pêro Vaz de Caminha au roi Manuel sur la découverte de la terre de la Vraie Croix [dite aussi Brésil]* ». La longue missive conte les événements au jour le jour, avec une grande précision, en particulier la rencontre avec les Indiens Tupiniquim. La qualité littéraire, la finesse et la tonalité des observations, où les rapports avec les indigènes se déroulent pacifiquement, dans un étonnement et un respect mutuels – moment de grâce qui ne durera pas –, ont fait de cette relation un « classique » incontournable de la littérature de voyage.

AFONSO DE ALBUQUERQUE

(VERS 1453-1515)

Si Vasco de Gama est le navigateur portugais le plus célébré, c'est incontestablement Afonso de Albuquerque, par son caractère farouche, son audace militaire et sa vision stratégique, qui fascine les historiens de l'expansion maritime. La correspondance de ce fin lettré offre un vibrant portrait du personnage et des événements qui ont installé durablement la présence portugaise en Orient. Après une longue expérience militaire, notamment au Maroc et aux Indes, il embarque en 1506 au sein de la flotte de 16 navires commandée par Tristan Cunha. Des ordres secrets prévoient qu'Albuquerque sera le successeur de Francisco de Almeida comme vice-roi des Indes, avec pour mission de réaliser le rêve messianique du monarque : affermir la présence portugaise dans l'océan Indien pour *in fine* prendre Djedda et fondre sur La Mecque. Quand Almeida est contraint de partir en 1509, il reste six ans à Albuquerque pour accomplir son destin et fonder les jalons d'un « empire portugais » en Orient. En 1510, il conquiert Goa, qui deviendra la capitale des Indes portugaises ; en 1511, il prend Malacca, carrefour du commerce en Extrême-Orient, et envoie en 1512 une expédition qui atteint les lointaines îles aux épices, les Moluques. En 1513, à la tête d'une flotte de 20 navires, il connaît un échec devant Aden qui met fin au projet royal d'une « ultime croisade ». Le rideau tombe en 1515, quand Albuquerque s'empare de l'île stratégique d'Ormuz qu'il fortifie. Elle ne tombera qu'en 1622, face à une expédition anglo-perse ; Malacca sera conquise par les Hollandais en 1641 et Goa annexée par l'Inde en 1961. De retour d'Ormuz, malade, il dicte en mer une lettre amère, poignante, où s'exprime sa conscience des intrigues et des calomnies de la Cour, mais aussi du prestige de ses actes : « *Sire, je n'écris pas de ma main à Votre Altesse car le hoquet m'étrangle, qui est signe de mort. Je laisse ici-bas, pour ma mémoire, un fils à qui je lègue tout mon bien, qui est assez mince, mais aussi le crédit de mes services, qui est fort grand. Et quant aux choses de l'Inde, elles parleront pour moi et pour lui. Je vous la laisse avec ses principales places en votre pouvoir, et la tâche qui vous reste est de fermer bien solidement la porte du détroit d'Aden.* » Albuquerque meurt devant Goa le 16 décembre 1515. Il avait 62 ans.

ILLUSTRATIONS : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

LES ROIS CATHOLIQUES

C'est dans le climat euphorique suscité par la prise de Grenade (2 janvier 1492), dernier bastion musulman en Espagne, que Ferdinand V d'Aragon (1452-1516) et son épouse Isabelle de Castille (1451-1504) donnent leur accord à Christophe Colomb pour qu'il commande une expédition qui prévoit, entre autres bénéfices pour la couronne d'Espagne et pour la chrétienté, le contre-encerclement de l'Islam par l'alliance avec le Grand Khan de Cathay, c'est-à-dire l'empereur de Chine. L'Espagne est investie d'une mission providentielle de défense et de propagation de la « vraie religion » à l'échelle planétaire. Les souverains signent alors les « capitulations de Santa Fe », qui accordent au navigateur génois de grands privilèges. Après le succès du premier voyage de Colomb, les Rois Catholiques obtiennent que le pape Alexandre VI Borgia, d'origine espagnole, partage le monde entre la Castille et le Portugal. Les « bulles alexandrines » (1493) octroient alors à l'Espagne la souveraineté sur les terres, découvertes et à découvrir, situées à l'ouest d'une ligne allant de pôle à pôle, à 100 lieues à l'ouest des Açores et des îles du Cap-Vert. Elles seront modifiées en 1494 par le traité de Tordesillas, qui fera passer la ligne de partage à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert. La politique coloniale des Rois Catholiques s'est exercée essentiellement sur le contrôle et la limitation du pouvoir politique de leurs représentants, sur la condition et l'évangélisation de la main-d'œuvre indigène et sur le commerce avec les colonies. La traite des Indiens n'est pas prévue lors du voyage de 1492, mais elle va s'imposer progressivement. Colomb défend l'esclavage, en soulignant les avantages économiques que peut en retirer la Couronne. Isabelle souhaite pour sa part que *« les Indiens soient bien traités et ceux qui sont chrétiens, encore mieux que les autres »*. *Les* Rois Catholiques instaurent vers 1500 le système de l'*encomienda*, qui impose aux Indiens, considérés comme des vassaux de la couronne d'Espagne, un travail forcé au service des *encomenderos*, lesquels, en contrepartie, doivent veiller à leur évangélisation. Au départ du quatrième voyage de Colomb (1502), ils interdisent que l'on ramène des Indiens esclaves. En 1503, les Rois Catholiques signent le décret de création de la *Casa de la Contratación*, à Séville, dont le but est de favoriser et de contrôler le commerce avec les territoires d'outre-mer. Tout commerce avec le Nouveau Monde doit en effet rester un monopole de la couronne d'Espagne.

LES FRÈRES PINZÓN

A bord des navires du premier voyage de Christophe Colomb, qui partirent de Palos le 3 août 1492, se trouvaient trois frères natifs de cette ville, qui avaient participé au financement et au recrutement des membres de l'expédition.
Martín Alonso Pinzón (1441-1493) était capitaine et sans doute propriétaire de la *Pinta*. Pendant le voyage, il affirma ses talents de navigateur et sa personnalité. Ainsi, fin septembre 1492, il conseilla à Colomb de ne pas continuer à suivre le 28e parallèle, mais de se diriger vers le sud-ouest. Le 21 novembre, il se sépara du reste de la flotte, à Cuba, dans l'intention de faire des découvertes pour son propre compte. Il rejoignit Colomb près de Monte Cristi (île espagnole) le 6 janvier 1493. La *Santa María* s'étant échouée sur la côte nord de l'île, il ne restait que deux caravelles pour le voyage de retour. Colomb était désormais capitaine de la *Niña*. Le 12 février, la *Pinta*, toujours commandée par Martín Alonso, se sépara de la *Niña*, soit à cause d'une tempête, soit à la suite du désir de son capitaine d'arriver le premier en Castille. Colomb l'accusa par la suite de déloyauté. Martín Alonso arriva au port de Baiona, près de Vigo, le 3 mars, un jour avant que Colomb ne parvienne à Lisbonne. De Baiona, Pinzón rejoignit Palos, qu'il atteignit finalement le 15 mars 1493, en même temps que Colomb. Il devait mourir deux semaines plus tard.
Vicente Yáñez Pinzón (1462-1514) était capitaine de la caravelle la *Niña*. Son rôle fut important pendant le voyage de découverte, durant lequel son soutien fut décisif pour Christophe Colomb. Le 19 novembre 1499, il partit du port de Palos avec quatre caravelles, sur sa propre initiative et à ses frais, accompagné de son frère Francisco Martín Pinzón (1445-1502) qui avait été second *(maestre)* sur la *Pinta*. En janvier 1500, il découvrit les côtes du nord du Brésil, l'embouchure de l'Amazone (le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo affirme : « *il fut le premier chrétien espagnol qui fit connaître ce grand fleuve* ») et un cap (l'actuel cap Saint-Augustin) qu'il baptisa cap de la Consolation et dont il prit possession, trois mois avant l'accostage de l'expédition de Pedro Alvares Cabral à Porto Seguro, considéré comme l'acte de baptême du Brésil portugais. Vicente Yáñez entreprit un dernier voyage en 1508, avec Juan Díaz de Solís, le long des côtes de l'Amérique centrale, jusqu'au golfe du Mexique.

ILLUSTRATIONS : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

AMERIGO VESPUCCI (1454-1512)

Amerigo Vespucci est né à Florence en 1454 et mort à Séville en 1512. Il était donc contemporain de Christophe Colomb, avec qui il a entretenu toute sa vie des relations amicales. Protégé de Laurent de Médicis, *il Popolano*, il a évolué dans une société aristocratique et cultivée. Passionné par l'étude des astres et de la cosmographie, il connaissait le célèbre géographe florentin Toscanelli, lui aussi en relation avec Christophe Colomb et avec les Rois Catholiques. Vespucci, qui navigua entre 1497 et 1504, aurait participé à quatre voyages. L'un, en 1497, durant lequel il aurait été le premier à avoir touché la terre ferme du continent américain. Le deuxième avec Alonso de Ojeda et Juan de la Cosa sur les côtes du Brésil (cap São Roque, le 27 juin 1499), puis aux embouchures de l'Amazone et de l'Oyapock. Il séjourna un mois au Brésil lors du voyage suivant et aurait navigué dans les régions australes. Il fit enfin un denier voyage à l'île Fernando de Noronha, puis dans la baie de Bahia. Ce qui a rendu célèbre ce commerçant, armateur, navigateur et explorateur, est que son prénom a servi à baptiser le Nouveau Monde. Ceux qui, en 1507, écrivirent « *America* » sur le grand planisphère de Martin Waldseemüller étaient des moines géographes de Saint-Dié, dans les Vosges, qui ne le connaissaient pas personnellement. Dans ses écrits *(Mundus Novus* et la *Lettera)*, Vespucci avait été le premier à évoquer les côtes et les forêts du Brésil dans un style vivant et imagé. Ses rencontres avec les « sauvages » entraînent le lecteur dans la nature paradisiaque de la « terre des perroquets », où les hommes sont forts, agiles, à l'esprit vif, et où les femmes sont accueillantes. Il raconte des combats avec les Indiens, décrit des iguanes monstrueux ; il fait partager à ses lecteurs l'émotion de ses rencontres avec des géants, les fait pénétrer dans des villages perdus de la forêt vierge, et il visite les habitations sur pilotis de la « petite Venise » (qui a donné son nom au Venezuela). Il exprime son horreur devant les rituels cannibales, décrits pour la première fois et dont l'un des marins de son expédition fut la victime. En 1508, il était suffisamment apprécié pour être nommé *piloto mayor* de la *Casa de la Contratación*, créée à Séville en 1503. Sa grande fierté a été d'avoir observé des « étoiles nouvelles », en particulier la Croix du Sud.

VASCO NÚÑEZ DE BALBOA (1475-1519)

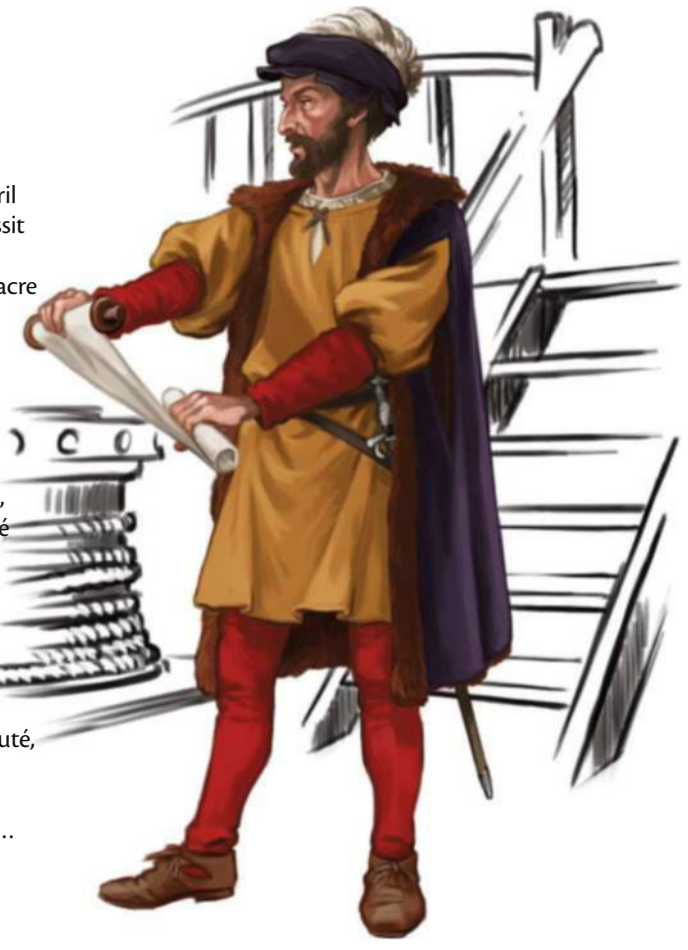
Hidalgo aventurier, découvreur et conquérant né à Jerez de los Caballeros, Núñez de Balboa arrive dans l'île d'Hispaniola avec Rodrigo de Bastidas. « *Ivre d'un rêve héroïque et brutal* », il parcourt en 1501 les côtes de la mer des Caraïbes, puis tente sa chance comme planteur à Hispaniola. Poursuivi par ses créanciers, il se cache dans un tonneau vide à bord du navire de Martín Fernández de Enciso, un navigateur sévillan. Balboa finit par s'entendre avec Enciso pour éliminer Nicuesa, le nouveau gouverneur de la province de Veragua, qui englobait alors les conquêtes espagnoles en Amérique centrale. Dans la région du Darién, située aujourd'hui en Colombie, sa victoire contre le cacique Cémaco lui permet d'amasser un grand butin. Il fonde alors la colonie de Santa María la Antigua del Darién, première cité coloniale continentale. Il réussit à écarter de son chemin Fernández de Enciso en le faisant destituer, puis se débarrasse de Nicuesa. Il obtient alors la charge de gouverneur de Veragua et devient populaire, y compris auprès des Indiens, à qui il échange de la pacotille contre de l'or, mais qu'il capture aussi à l'occasion pour en faire des esclaves. Ayant eu connaissance de l'existence d'une vaste mer et de territoires recélant d'inestimables richesses, il entreprend le 1er septembre 1513 la traversée à pied de l'isthme de Panama, de sa cordillère et de sa forêt tropicale avec 190 soldats, des auxiliaires indigènes et une meute de molosses. Une iconographie abondante a fixé l'image de Balboa s'avançant sur la plage, de l'eau jusqu'aux genoux, brandissant son épée d'une main, de l'autre l'étendard royal et prenant possession du nouvel océan au nom de la couronne de Castille.
En 1514, le nouveau gouverneur de la Castille d'Or, Pedrarias Dávila, arrive avec une expédition de 2 000 hommes. Il voit en Balboa un rival qu'il faut éliminer. Alors que ce dernier poursuit ses explorations sur la côte du Pacifique, il le fait arrêter par des hommes commandés par Francisco Pizarro. Accusé de trahison et d'usurpation de territoires, il est condamné à mort par Gaspar de Espinosa et décapité à Acla, sous les yeux de Pedrarias Dávila, en janvier 1519.

JUAN SEBASTIÁN ELCANO (VERS 1487-1526)

Originaire de Getaria, dans le Pays basque espagnol, il navigue dès son plus jeune âge en Méditerranée. Etabli à Séville en 1518, il est poursuivi pour avoir vendu son vaisseau à des Italiens – acte puni par la loi – afin de payer les arriérés de solde de son équipage. Son enrôlement sur l'armada de Magellan lui permet opportunément d'échapper à un procès. Ce n'est qu'après sa circumnavigation « victorieuse » qu'il obtiendra en 1522 le pardon officiel du roi. Lors du célèbre périple, qu'il commence comme maître d'équipage, il participe à la mutinerie avortée de San Julián, sur la côte argentine, le 1er avril 1520. Condamné puis gracié avec une quarantaine de ses compagnons, il fait alors profil bas et ne reprend du grade qu'après la mort de Magellan le 27 avril 1521 : nommé capitaine de la *Victoria* le 16 septembre, il est l'un des deux adjoints du nouveau capitaine-général Gómez de Espinosa. Chargé de revenir à Séville par l'ouest, en suivant une route dangereuse et inexplorée très au sud, il accomplit alors une extraordinaire navigation retour, qui dure plus de huit mois – dont cent cinquante et un jours sans escale, exploit longtemps inégalé – jusqu'à son arrivée à Sanlúcar le 6 septembre 1522. Charles Quint octroie au premier capitaine ayant réalisé un tour du monde une généreuse pension, des lettres de noblesse et de multiples honneurs. En juillet 1525, il est capitaine d'un navire et premier pilote de la puissante armada de García Jofre de Loaísa, qui doit rejoindre les Moluques par la voie tracée par Magellan. Dès l'entrée du détroit, sa nef fait naufrage et il monte sur le vaisseau amiral. Ce qui reste de la flotte endommagée par la tempête passe péniblement le détroit. La traversée du Pacifique, qui va durer une centaine de jours, est une hécatombe. Le 26 juillet 1526, à mi-parcours, Elcano, malade, rédige un testament où il reconnaît deux enfants naturels, un fils et une fille, qu'il a eus de deux femmes. Jofre de Loaísa meurt le 30 juillet. Elcano est alors nommé capitaine-général, mais décède cinq jours plus tard, le 4 août, vaincu par le scorbut. Il avait 39 ans.

GONZALO GÓMEZ DE ESPINOSA (VERS 1485-APRÈS 1543)

Si le loyal Gonzalo Gómez de Espinosa eut le destin le plus rocambolesque des compagnons de Magellan, il demeure un des grands « effacés » de l'Histoire. En août 1519 il embarque sur l'« armada des Moluques » en qualité de prévôt-général, c'est-à-dire lieutenant des gens d'armes, chargé notamment d'exécuter les sentences. Lors de la mutinerie fomentée par les capitaines espagnols le 1er avril 1520, son rôle est décisif : alors que la partie semble perdue pour Magellan, il réussit par ruse à poignarder l'un des meneurs et retourne la situation avec une poignée de fidèles. Aux Philippines, après la mort de son maître le 27 avril 1521 et le massacre des officiers le 1er mai, il est promu capitaine de la *Victoria*. Au nord de Bornéo, il est nommé capitaine-général le 16 septembre et prend pour adjoints Elcano et un Italien. Il laisse le commandement de son navire au Basque et prend celui de la *Trinidad*. Il conduit alors la flottille aux Moluques, atteintes le 8 novembre, et y charge les cales de girofles. Après délibération avec ses officiers, il ordonne à la *Victoria* de revenir par l'ouest, par la « voie portugaise », tandis que la *Trinidad*, après des réparations, tente un retour plus hasardeux par le Pacifique, conformément aux instructions. C'est un échec. Six mois après, le scorbut a opéré des coupes claires dans l'équipage et le navire est revenu, à peine manœuvrable, dans les parages des Moluques, avec une vingtaine de survivants décharnés que les Portugais, alertés, font prisonniers. Seuls quatre d'entre eux reviendront en Europe, sur des navires lusitaniens, via Malacca et Cochin, achevant ainsi « leur » tour du monde. Parmi eux, Gómez de Espinosa est de retour en 1526. A Séville, l'expédition de Magellan a laissé un goût amer. Dans un premier temps, on refuse de payer ses arriérés de solde pour ses années de captivité. Mais sa loyauté, reconnue, lui permet d'accéder à de nouvelles charges. Charles Quint l'anoblit en 1528 et lui octroie une rente confortable « pour services rendus ». Il poursuit sa carrière dans l'administration des Indes où l'on trouve encore sa trace en 1543…



ILLUSTRATIONS : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

SAINT FRANÇOIS XAVIER (1506-1552)

Le 23 septembre 1543, des marchands portugais abordent l'île de Tanegashima au sud de Kyushu. C'est la première rencontre entre des Européens et des Japonais. Les premiers découvrent un peuple nouveau et raffiné, les seconds accueillent de bon gré ces « *Barbares du Sud* » et leurs arquebuses, armes inconnues chez eux. En 1547, le marchand Jorge Alvares, de retour du Japon avec un interprète, rencontre le jésuite navarrais François Xavier à Malacca. Son récit fascine l'apôtre des Indes qui, las d'évangéliser des populations jugées « *primitives* », pressent qu'il trouvera là-bas une haute civilisation, avec des habitants « *sensibles à la raison* » et plus réceptifs à son apostolat. Il débarque à Kagoshima le 15 août 1549 avec l'interprète et deux jésuites. En deux ans, il va arpenter la moitié de l'archipel, exalté, marchant des jours dans la neige avec les pieds en sang, insensible au froid et à la douleur, et se réjouissant de l'impact divin de ses prêches. Les témoignages de ses compagnons, plus circonspects, décrivent le même homme, misérablement vêtu, moqué et conspué par les enfants des villages et commettant de nombreux impairs avec les autorités. Qu'importe. Porté par une foi qui le transcende, François Xavier déploie une activité considérable, écrivant de longues lettres qui font connaître l'archipel en Europe et créent une vague de vocations, fondant ainsi la mission la plus prometteuse d'Orient. François Xavier quitte l'archipel en novembre 1551 et meurt fin 1552 sur l'île de Shangchuan près de Macao. Il avait 46 ans. Il est canonisé en 1622. Son corps vénéré est encore exposé dans la basilique du Bon-Jésus à Goa. Les jésuites convertissent jusqu'à 300 000 Japonais en quatre décennies. Ils envoient chaque année de nombreuses lettres et rapports, souvent édités et divulgués dès leur arrivée au Portugal ou à Rome. Mais les persécutions commencent en 1587. Le « siècle chrétien » s'achève en 1639, quand le shogun, après avoir exterminé tous les chrétiens et les ultimes prélats, ferme le pays sur lui-même et interdit toute présence étrangère sur son sol pour plus de deux siècles.

- **Professeur émérite de l'université Paris-Sorbonne, où il occupait la chaire de littérature et de civilisation latino-américaine, Jean-Paul Duviols est spécialiste de la période précolombienne, des voyages de découverte et de la colonisation en Amérique latine.**
- **Libraire et éditeur, Michel Chandeigne est spécialiste des pays lusophones et de l'histoire des grandes découvertes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sous son nom ou sous le pseudonyme de Xavier de Castro.**

À LIRE aux éditions Chandeigne

Idées reçues sur les grandes découvertes, **de Jean-Paul Duviols et Xavier de Castro, 252 pages, 14 €.**
Le Nouveau Monde (1504). Les quatre voyages d'Amerigo Vespucci, **304 pages, 15 €.**
L'Expansion portugaise dans le monde, XIVe-XVIIIe siècles, **de Luís Filipe Thomaz, 296 pages, 14 €.**
Vasco de Gama. Le premier voyage, 1497-1499. La relation attribuée à Alvaro Velho, **192 pages, 12,50 €.**
La Découverte du Japon, 1543-1552, **416 pages, 14,50 €.**

© NPL/OPALE.PHOTO © RMN-GRAND PALAIS (MNAAG, PARIS)/DANIEL ARNAUDET © HERITAGE IMAGES/AURIMAGES.

Beau rivage Ci-dessus : *Paravent* nanban, *dit des Portugais* (détail), soie peinte et dorée à la feuille d'or, école Kano, XVIIe siècle (Lisbonne, Museu Nacional de Arte Antiga). Page de droite, en haut : *Paravent* nanban, byobu *dit des Portugais* (détail), peinture à l'eau et feuille d'or sur papier, école Kano, XVIIe siècle (Paris, Musée national des Arts asiatiques-Guimet). Ce paravent en six panneaux représente l'arrivée des Portugais à Nagasaki, immortalisée par des peintres de l'école Kano, l'une des plus célèbres écoles de peinture japonaise. Page de droite, en bas : *L'Arrivée d'un navire portugais dans le port de Nagasaki*, vers 1620-1640 (San Francisco, Asian Art Museum).

Barbares exquis

Les paravents dits *« nanban »*, exécutés au Japon aux XVIe et XVIIe siècles, représentent, non sans ironie, ceux-là mêmes qui prétendaient « découvrir » le pays comme autant de sujets de curiosité. Quand l'Occident devient exotique.

C'est le sublime témoignage du « siècle chrétien du Japon » et d'une première mondialisation. L'art *nanban* fait référence aux « barbares du Sud » *(nanban-jin)*, qui arrivaient depuis l'Inde. Il s'exprime sur le *byobu*, panneau encadré de bois laqué à plusieurs volets richement décorés, objet de luxe prisé par les maisons japonaises désireuses de marquer leur rang. A la fin du XVIe siècle, quelques décennies après le premier débarquement d'Occidentaux en 1543 sur les rives de l'île de Tanegashima, puis l'arrivée du jésuite François Xavier en 1549, on commande ces fresques qui consignent les échanges entre deux civilisations auparavant étrangères et encore très intriguées l'une par l'autre.

Les peintres de l'école Kano, fondatrice de la peinture de genre japonaise, utilisent la gouache, mais aussi des encres minérales ou l'or pour éclairer par réverbération. Au port de Nagasaki, ils assistent à l'arrivée des caravelles européennes, à leur relâche et au débarquement des marins. Chaque arrivée est un événement, prétexte à un protocole sophistiqué. Les artistes relatent sur le papier ces scènes et le commerce qu'elles permettent : les Portugais vendent de l'étain, du plomb, de l'or, des soieries et de la laine. Ils repartent chargés d'armes forgées, d'objets laqués et d'argent.

Les années passant, les *byobu* chroniquent bientôt la vie des Occidentaux installés sur place, celle des missionnaires jésuites et notamment leur habit noir. L'art s'enrichit à petites touches des connaissances et pratiques d'artistes portugais. On recense aujourd'hui 91 *byobu* attestés de l'art *nanban*, qui s'éteindra avec la fermeture du Japon. Dès 1597 en effet, des missionnaires sont crucifiés. D'autres sont renvoyés, et le christianisme est interdit. En 1637, les Portugais sont expulsés du Japon, et quatre ans plus tard, le commerce est restreint et la mer « interdite » sauf exception. Sous le shogunat de Tokugawa Iemitsu, le Japon retourne à son splendide isolement. Les derniers paravents *nanban*, livrés dans les années 1680, évoquent désormais de lointains souvenirs. Ils le resteront plus de deux siècles, avant la réouverture forcée du pays par les Etats-Unis et le début de l'ère Meiji.

• **À LIRE :** ***Chefs-d'œuvre des paravents* nanban. *Japon-Portugal, XVIIe siècle,* d'Alexandra Curvelo, éditions Chandeigne, 176 pages, 35 €.**

À chacun ses barbares
Ci-contre : *Les barbares du Sud viennent faire du commerce* (détail), peinture, feuille d'or, papier, paravent de six panneaux attribué à Kano Naizen de l'école Kano, XVIIe siècle (collection particulière). Ci-dessous : *L'Arrivée des* nanban-jin *(barbares du Sud),* peinture sur papier, attribué à Kano Sanraku de l'école Kano, XVIIe siècle (Tokyo, musée d'Art Suntory).

Portés par les flots
Ci-contre : *Les barbares du Sud viennent faire du commerce* (détail), peinture, feuille d'or, papier, paravent de six panneaux attribué à Kano Naizen de l'école Kano, XVIIe siècle (collection particulière). Page de droite : *L'Arrivée des Portugais au Japon,* peinture sur papier, vers 1564-1618 (Porto, Museu Nacional de Soares dos Reis).

© CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES. © AKG-IMAGES. © COLLECTION CHRISTOPHEL/WORLD HISTORY ARCHIVE. © BRIDGEMAN IMAGES.

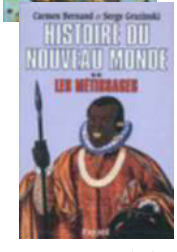
Par Frédéric Valloire, Geoffroy Caillet et Luc-Antoine Lenoir

Rendez-vous en Terres inconnues

Histoire du Nouveau Monde. Tome I, De la découverte à la conquête (1492-1550) ; tome II, Les métissages (1550-1640)

Carmen Bernand et Serge Gruzinski

Une somme. La plus complète en français et la seule de cette qualité, même si elle atteint allégrement la trentaine d'années. Qui se lit aisément, tant le talent, le plaisir de bien écrire et la complicité des deux historiens sont forts. Après une courte mais substantielle présentation de l'Amérique avant l'invasion, ils partent à la suite des conquérants, se trouvent du côté des vaincus comme des vainqueurs, comprennent et décrivent la stupeur des Européens devant un monde inconnu qu'ils ne peuvent comparer qu'à leurs rêves ou à ce qu'ils connaissent dans la péninsule Ibérique. Après la fureur du premier tome, viennent les adaptations qui forment le second volet, métissages, contraste entre le silence, brisé par des révoltes, de vieilles civilisations et la frénésie des nouveaux arrivants, développement des mythes. Cela sans perdre de vue l'essentiel : l'émergence d'une nouvelle société et d'une nouvelle culture. ***FV***



Fayard, tome I, 1991, 786 pages, 32,50 € ; tome II, 1993, 794 pages, 32,50 €.

Histoire des peuples d'Amérique. **Carmen Bernand**

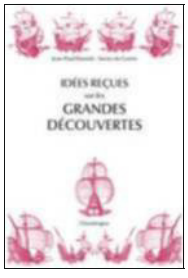
Incas, Mayas, Apaches, vous connaissez. Sauriez-vous les situer dans l'espace et dans le temps ? Et les Assiniboins, les Chichimèques, les Yaquis et les Zapotèques ? Des noms qui donnent le tournis ou qui fascinent et que l'on regroupe sous l'appellation globale d'« Indiens », selon la tradition créée par les conquistadors et les missionnaires. Pour Carmen Bernand, ethnologue, anthropologue et historienne spécialiste de l'Amérique latine, ces noms sont familiers. Avec cette synthèse qui comble une lacune, voici l'histoire de tous les peuples d'Amérique du Nord, du Centre et du Sud jusqu'à l'arrivée des Européens. Une histoire immense, complexe, neuve. Elle conduit des origines des Indiens à la fin du XIXe siècle. Confrontant récits mythiques, archéologie et textes, l'auteur la rend presque abordable, la difficulté venant souvent de notre ignorance de la géographie… ***FV***

Fayard, 2019, 660 pages, 34 €.

L'Amérique ibérique. Des découvertes aux indépendances (1492-1808). **Michel Bertrand**

Ce manuel qui embrasse une très large période reflète l'esprit de la nouvelle génération des historiens hispanisants qui ont renouvelé et enrichi notre connaissance des mondes ibéro-américains. S'il est toujours attentif aux hommes, aux étapes et aux moyens de la conquête, Michel Bertrand insiste sur les dynamiques communes aux territoires conquis (relations avec les métropoles, organisation et développement des nouvelles sociétés) et sur le tournant global que constituent ces années avec l'apparition d'un « *système-monde* ». Un récit clair, fort bien écrit, qu'enrichit une réflexion sur les problèmes spécifiques de cette histoire. ***FV***

Armand Colin, « Collection U », 2019, 272 pages, 27 €.



Idées reçues sur les grandes découvertes

Jean-Paul Duviols et Xavier de Castro

Les découvertes géographiques des XVe et XVIe siècles ont fait l'objet de déformations en tout genre, que les auteurs entreprennent ici de débusquer. Non, contrairement à ce qu'ont répandu les Lumières et un XIXe siècle anticléricaux, les gens du Moyen Age ne croyaient pas que la Terre était plate et l'Eglise ne l'a jamais enseigné. Non, Magellan n'a jamais réalisé le premier tour du monde, puisqu'il mourut avant et n'en eut jamais le dessein. Non, la controverse de Valladolid n'a pas porté sur la question d'existence de l'âme d'Indiens, réglée par Paul III treize ans plus tôt. Oui, Christophe Colomb est bien le premier à avoir découvert des terres au large des Açores, même si un court séjour viking du côté de Terre-Neuve a été mis en évidence par l'archéologie. Alternativement très anciennes et très récentes, révélatrices de l'idéologie du moment ou de la paresse intellectuelle, ces idées reçues périssent ici dans une mise au point salutaire. ***GC***

Editions Chandeigne, 2019, 252 pages, 14 €.

Chronique de Guinée (1453)

Gomes Eanes de Zurara

« *Le pays des noirs* » : c'est ainsi que l'on entend, au XVe siècle, la Guinée, territoire situé au sud du cap Bojador, dans l'actuel Sahara occidental, et que l'infant portugais Henri le Navigateur souhaite explorer à partir de 1433. Le récit du chroniqueur royal Gomes Eanes de Zurara nous emmène aux côtés des marins et des aventuriers qui avancèrent vers l'inconnu, à la recherche de gloire et de prises de toute nature. Les rencontres avec les Maures puis les Noirs sont l'occasion de batailles souvent mortelles, de captures, mais aussi de marchandages et même de dialogues parfois poignants. Un plongeon pittoresque dans l'histoire des premières découvertes. ***L-AL***

Editions Chandeigne, 592 pages, 35 €.

L'Expansion portugaise dans le monde (XIVe-XVIIIe siècles)

Luís Filipe Thomaz

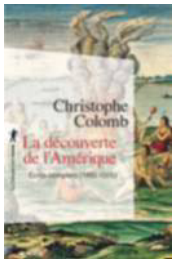
Il y a de multiples fondements à la conquête portugaise, depuis ses balbutiements médiévaux jusqu'à « l'âge de l'or » au XVIIIe siècle : les crises internes, les motifs religieux, diplomatiques, mais aussi la soif d'aventure de tout un peuple – nobles, bourgeois, missionnaires ou multitude rêvant de devenir propriétaire. C'est ce passionnant versant social que Luís Filipe Thomaz ajoute à la grande histoire de l'expansion portugaise, à chaque époque et vers chaque destination : de l'Afrique côtière aux Açores, des Indes au Brésil ou encore à l'Angola. L'organisation économique et politique de chaque conquête est en outre particulièrement documentée, dans cette lecture aussi divertissante qu'instructive, enrichie de gravures, peintures et cartes. ***L-AL***

Editions Chandeigne, 2022, 296 pages, 14 €.

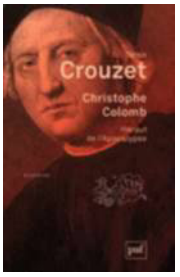
La Découverte de l'Amérique. Ecrits complets (1492-1505)

Christophe Colomb

Voici, en un seul volume au format poche, la somme des écrits relatifs aux quatre séjours de Christophe Colomb dans le Nouveau Monde : le fameux *Journal de bord* du premier voyage, mais aussi quantité de mémoires, lettres et brouillons adressés aux Rois Catholiques, au pape, à son frère… Ils rendent sa réalité à l'homme « *le plus mythifié de l'histoire* », comme le note Michel Lequenne dans sa préface : un homme de son temps, courageux et utopiste, mais aussi assoiffé de richesses, successivement voué au succès et à l'insuccès. ***GC***



La Découverte, 2015, 720 pages, 18 €.

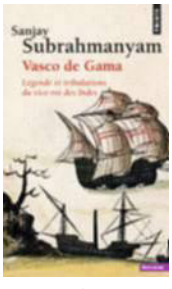


Christophe Colomb. Héraut de l'Apocalypse. **Denis Crouzet**

Les livres de cet historien peuvent parfois dérouter. Son style et ses propos déconcertent et son érudition désoriente. Mais toujours ils poussent à la réflexion. Ce *Christophe Colomb*, renforcé par une postface de plus de 200 pages, consacrée aux métamorphoses de ce que Pierre Chaunu appelait le mythe Colomb, n'échappe pas à la règle. S'appuyant sur les écrits du navigateur, en particulier son *Journal de bord* et son *Livre des prophéties*, l'historien rappelle un caractère souvent oublié du marin : le mystique. Dans les terres nouvelles, Colomb attend le retour et la victoire du Christ. Allant de déception en déception, il pense que le péché l'emporte sur la foi. Il se voit comme l'envoyé de Dieu devant lequel se dresse Satan. Hanté par ses échecs, il meurt le 20 mai 1506, toujours halluciné de Dieu. ***FV***

PUF, « Quadrige », 2018, 736 pages, 19 €.

Vasco de Gama. Légende et tribulations du vice-roi des Indes. **Sanjay Subrahmanyam**



Auteur d'une synthèse sur l'expansion portugaise dans l'océan Indien, Sanjay Subrahmanyam livre ici une singulière biographie de l'homme qui, comparé à Christophe Colomb, fait figure de parent pauvre des grandes découvertes. Caractéristique de cette « histoire connectée », qui s'attache à décrire la dialectique des influences réciproques et dont Subrahmanyam est l'un des hérauts, elle retrace non seulement la carrière du navigateur, mais aussi l'image qu'en ont conservée les mondes portugais et indien. Brutal, voire cruel, paranoïaque, cupide… Les sources contemporaines ne sont pas tendres et c'est un Vasco de Gama plus contrasté que le héros hissé au rang de mythe national portugais depuis le poète Luís de Camões qui apparaît au fil des pages. On regrette cependant une absence de cartes qui rend la lecture parfois ardue. ***GC***

Seuil, « Points Histoire », 2014, 496 pages, 11 €.

Les éditions Chandeigne

Créée en 1992 par Anne Lima et Michel Chandeigne, la maison d'édition du même nom a d'abord entrepris de rassembler les récits de grands voyages, écrits par des Portugais mais aussi par d'autres navigateurs, historiens ou aventuriers européens, du XIVe au XVIIIe siècle. Réunis dans la collection « Magellane », ils forment une somme formidable, constamment enrichie. Ce n'est pas le seul intérêt de la maison, également réputée pour sa « Bibliothèque Lusitane », qui s'attache à faire découvrir la littérature, injustement méconnue chez nous, des cultures portugaises à travers le monde. Quant au format « Péninsules », il se concentre sur l'histoire politique et religieuse en Ibérie. Les éditions Chandeigne proposent également des séries illustrées et des grands formats variés, tous somptueux. Un catalogue d'une richesse éblouissante, qui représente aujourd'hui une source inestimable de savoir et d'évasion.

Quelques titres :

- ***Le Voyage de Magellan 1519-1522. La relation d'Antonio Pigafetta*, 2023, 352 pages, 15 €.**
- ***Vasco de Gama. Le premier voyage, 1497-1499. La relation attribuée à Alvaro Velho*, 2017, 192 pages, 12,50 €.**
- ***La Découverte du Japon*, 1543-1552, 416 pages, 14,50 €.**
- ***Les Compagnons français de Magellan*, 1519-1522, de Bruno d'Halluin, Chandeigne, 2022, 240 pages, 14 €.**

Chronologie

Par Blandine Huk

Un monde sans fin

Les voyages des Portugais et des Espagnols ont permis de dessiner peu à peu les contours des océans et des continents, et de créer les premiers empires coloniaux européens.

Le Portugal ouvre le bal

1415 Les Portugais prennent le port de Ceuta, sur la rive marocaine du détroit de Gibraltar. C'est notamment Henri le Navigateur, alors âgé de 20 ans, qui a persuadé son père, le roi Jean Ier, de lancer cette expédition. Plusieurs raisons ont motivé la conquête de ce port marocain : le désir, dans un esprit de croisade, de porter la Reconquista (achevée au Portugal depuis 1249 avec la prise de l'Algarve, mais qui se poursuit dans le sud de l'Espagne) de l'autre côté de la mer, en terre musulmane ; se mettre à portée de l'or africain et des épices d'Orient via Alexandrie ; s'assurer une tête de pont pour le commerce en Méditerranée ; éliminer un foyer de piraterie mauresque. C'est en tout cas le début de l'expansion portugaise hors d'Europe.

1419 João Gonçalves Zarco, parrainé par Henri le Navigateur, débarque sur l'île inhabitée de Madère, qui devient possession portugaise. L'ordre du Christ, héritier et successeur au Portugal de l'ordre du Temple après sa disparition en 1312, et dont le prince Henri devient le gouverneur en 1420, obtient les droits exclusifs de l'exploitation du bois et commence à organiser la colonisation de l'île. Les revenus de l'ordre vont être essentiels pour l'entreprise maritime du prince Henri dans les années à venir.

1427 Les Portugais débarquent aux Açores. Dès la fin des années 1430, Henri le Navigateur incite à la colonisation de ces îles désertes. Les archipels de Madère et des Açores deviennent ainsi la tête de pont des Portugais vers la côte d'Afrique occidentale.

1434 Le navigateur portugais Gil Eanes, écuyer d'Henri le Navigateur, est le premier à franchir le redouté cap Bojador, au Sahara occidental. Dans l'esprit des marins européens d'alors, le cap constituait une limite infranchissable. Ceux qui s'y étaient aventurés jusque-là n'en étaient pas revenus.

Années 1440 Les Portugais mettent au point un nouveau type de bateau à voile, la caravelle, adaptée aux voyages au long cours. Dotée de bords plus hauts, elle permet notamment de se risquer en haute mer sans craindre les lames de l'océan Atlantique, tandis que son fond plat autorise la navigation près des côtes. Elle joue un rôle fondamental dans la reconnaissance de la côte occidentale de l'Afrique par les Portugais durant quelques décennies. Mais dès le voyage de Vasco de Gama en 1497, la caravelle sera remplacée par la nef, au tonnage supérieur, permettant d'emporter des vivres pour plusieurs mois.

1444 Dinis Dias découvre la presqu'île du cap Vert au Sénégal. Deux ans plus tard, il débarque sur l'île de Gorée. Les perspectives économiques offertes par ces territoires, en particulier le commerce des esclaves, vont convaincre les Portugais de poursuivre leur exploration de la côte africaine.

1453 Prise de Constantinople. La pression turco-musulmane dans le bassin oriental de la Méditerranée et les Balkans complique l'accès à l'Asie pour les marchands européens. La conquête ottomane a certainement contribué à renforcer la détermination des Portugais, puis des Espagnols, dans leur quête de nouvelles routes pour se procurer les précieuses denrées d'Asie. Dans le même temps, la guerre de Cent Ans touche à sa fin. Une période de reconstruction s'ouvre en Europe occidentale, avec la nécessité de trouver de nouvelles sources de richesses et de profit. Durant le conflit, la Castille s'était rangée aux côtés de la France, tandis que le Portugal s'était rallié aux Anglais.

1455 La bulle *Romanus Pontifex* du pape Nicolas V accorde aux Portugais le monopole du commerce et des conquêtes au sud du cap Bojador, et les encourage à *« soumettre tous les Sarrasins et les païens (...) où qu'ils se trouvent »*.

1456 Des Génois et des Vénitiens au service d'Henri le Navigateur débarquent sur les îles inhabitées du Cap-Vert, au large du Sénégal.

1460 Mort d'Henri le Navigateur.

1469 Mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon.

1474 Mort d'Henri IV de Castille. Sa demi-sœur, Isabelle la Catholique, soutenue par son mari Ferdinand d'Aragon, se proclame reine. Face à elle, une partie de la noblesse soutient sa nièce Jeanne, fille d'Henri IV, que des rumeurs accusent d'être une bâtarde. Dès l'année suivante,

Jeanne se marie avec son oncle Alphonse V de Portugal, le frère de sa mère, qui envahit la Castille sans succès.

1475 Première édition imprimée de la *Géographie* de Ptolémée (IIe siècle) traduite du grec en latin vers 1406. Corrigé et amélioré au fil des nouvelles découvertes, l'ouvrage est une véritable bible géographique pour les cartographes du XVe siècle.

1479 Le traité d'Alcáçovas met fin à la crise successorale de la Castille. Alphonse V et Jeanne de Portugal renoncent au trône de Castille. Des clauses territoriales sanctionnent un premier partage entre les deux Couronnes des territoires conquis jusque-là : les Canaries restent à la Castille et les Portugais conservent Madère, les Açores et les îles du Cap-Vert. Ces derniers voient en outre confirmé leur droit de navigation exclusif le long de la côte occidentale de l'Afrique.

1481 Jean II succède à son père Alphonse V sur le trône du Portugal. Il donne une nouvelle impulsion aux explorations maritimes, qui s'étaient ralenties depuis la mort d'Henri le Navigateur en 1460. De son côté, le pape Sixte IV confirme, par la bulle *Æterni regis* les dispositions du traité d'Alcáçovas (1479) et accorde au Portugal toutes les terres qu'il viendra à conquérir au sud des Canaries.

1482 Missionné par Jean II de Portugal, Diogo Cão atteint l'embouchure du fleuve Congo dès l'année suivante. En 1485, lors d'un second voyage, il poursuit son exploration de la côte le long de l'Angola jusqu'à la moitié de la Namibie. Il aura découvert en tout environ 2 700 km de côtes africaines.

1487 Jean II de Portugal charge Pêro da Covilhã et Afonso de Paiva de l'exploration du Proche-Orient et de l'Afrique pour recueillir des informations sur les routes commerciales et les épices via l'Abyssinie (actuelle Ethiopie), mais aussi pour trouver le fabuleux royaume chrétien du mythique Prêtre Jean, dont de précédents voyageurs, comme Marco Polo, ont fait mention, et identifié au royaume du négus. Après avoir traversé la Méditerranée et la mer Rouge, les deux hommes arrivent à Aden, au Yémen, et se séparent. Covilhã poursuit vers l'Inde et Paiva vers l'Abyssinie. Parallèlement à cette mission, Jean II confie à Bartolomeu Dias le soin de découvrir un passage maritime au sud de l'Afrique.

1488 Bartolomeu Dias double le cap des Tempêtes à l'extrémité sud de l'Afrique, que Jean II de Portugal rebaptisera cap de Bonne-Espérance, tant l'espoir de trouver enfin une route des épices qui évite l'intermédiaire des marchands arabes semble à portée de main. Toutefois, Dias ne poursuit pas sa route, contraint par une révolte de son équipage à rebrousser chemin.

Les yeux au ciel
Ci-contre : astrolabe en alliage de cuivre, 1605 (Lisbonne, Centro Nacional de Arqueologia Náutica e Subaquática). C'est l'un des instruments indispensables à la navigation astronomique utilisée par les Portugais à partir de 1480. Page de gauche : boussole et cadran solaire, XVe siècle (Madrid, Museo Naval).

L'Espagne entre en scène

1492 Fin de la Reconquista avec la prise de Grenade le 2 janvier. La guerre ainsi que le départ de nombreux soutiens financiers de la monarchie espagnole, en raison de l'édit du 31 mars obligeant les juifs à quitter l'Espagne s'ils ne se convertissent pas, ont épuisé les ressources du royaume. Alors que Jean II de Portugal s'était désintéressé de l'offre de Christophe Colomb en 1484, les Rois Catholiques d'Espagne finissent par accepter, au bout de sept ans, de soutenir l'expédition envisagée par le navigateur génois pour trouver la route des Indes en passant par l'ouest. Le 3 août, les trois bateaux de Colomb quittent le port de Palos de la Frontera en Andalousie. Ils parviennent aux Caraïbes le 12 octobre. A Nuremberg, Martin Behaim réalise à cette époque le plus ancien globe terrestre conservé jusqu'à nos jours, qui témoigne des connaissances géographiques au moment même où Colomb lance sa première expédition.

1493 La bulle *Inter cætera* d'Alexandre VI Borgia octroie au royaume de Castille les territoires situés *« à l'ouest et au sud »* d'une ligne de partage passant à 100 lieues à l'ouest des îles des Açores et du Cap-Vert.

1493-1496 Deuxième voyage de Colomb qui depuis Cuba, qu'il a repérée l'année précédente, explore les îles alentour. Son retour sans or ni épices déçoit les souverains espagnols.

1494 Le traité de Tordesillas conclu entre le Portugal et la Castille redéfinit une ligne de partage de l'Atlantique entre les deux puissances le long d'un méridien situé cette fois à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert. Les terres découvertes et à découvrir à l'est de cette ligne échoient au Portugal, celles à l'ouest, à l'Espagne. Exclue de ce traité final bilatéral, la papauté ne le reconnaîtra qu'en 1506, avec Jules II et sa bulle *Ea quæ pro bono pacis.*

1496 Les Espagnols achèvent leur conquête des îles Canaries, commencée en 1402 par Jean de Béthencourt, un seigneur originaire de Normandie qui s'était mis au service du roi Henri III de Castille.

1497 Manuel Ier de Portugal, successeur de son cousin Jean II, mort en 1495, confie à Vasco de Gama, alors âgé de 28 ans, la mission inachevée de Bartolomeu Dias d'ouvrir la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance.

1498 Vasco de Gama arrive à Calicut, en Inde. Le lien direct entre l'Europe chrétienne et la source des épices est enfin réalisé. Dans ce grand centre de commerce des épices, le poivre, produit le plus recherché, ne s'y vend que 3 ducats le quintal

© PHOTO12/ORONOZ. © JOSÉ PESSOA/AURIMAGES.

(100 kg) alors qu'il se négocie autour de 80 ducats à Alexandrie, place jusque-là incontournable pour le commerce des épices en Méditerranée.

1498-1500 Troisième voyage de Colomb. Dès août 1498, il découvre Trinidad, puis l'embouchure du fleuve Orénoque sur la côte du Venezuela. Il se trouve sur le continent sud-américain mais ne prend pas la mesure de sa découverte.

1499 Alonso de Ojeda explore la côte du Venezuela. Amerigo Vespucci, un commerçant et navigateur florentin, participe à l'expédition espagnole. Il publiera en 1503-1504 une relation de ses voyages titrée *Mundus novus*, dans laquelle il est le premier à parler de nouveau continent et qui connaîtra un grand succès de librairie. Il omet de préciser que Colomb a abordé le continent avant lui.

1500 Alors qu'il se rend aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, le Portugais Pedro Alvares Cabral découvre officiellement le Brésil, prétendument par hasard, probablement plus par calcul. L'hypothèse d'une découverte portugaise antérieure au traité de Tordesillas de 1494 a été avancée par les historiens et expliquerait les négociations farouches de Jean II au sujet de la ligne de partage, qui devait passer à l'origine à 100 lieues (au lieu des 370 obtenues) à l'ouest des îles du Cap-Vert. Il semble plausible que les Portugais, par leur science de la navigation et des vents, aient eu l'intuition de l'existence de terres dans cette région dès 1493. Ils auraient ensuite gardé le secret durant quelques années par crainte d'une renégociation du traité de Tordesillas, dont l'une des clauses précisait qu'il pouvait être dénoncé durant un délai de trois ans. Quoi qu'il en soit, les dispositions du traité de Tordesillas faisant passer le méridien de partage bien plus à l'ouest, à peu près au niveau de l'embouchure du fleuve Amazone, Cabral prend possession de cette terre au nom de Manuel Ier de Portugal et la baptise d'abord Vera Cruz, puis Santa Cruz (actuel Porto Seguro). Après quoi, il reprend son voyage vers les Indes en rejoignant le cap de Bonne-Espérance.

1502-1504 Quatrième voyage de Colomb. Il découvre le Honduras, longe la côte du Costa Rica et le Panama.

1502 Deuxième voyage de Vasco de Gama en Inde. S'il est un succès sur le plan commercial, il constitue en revanche un fiasco diplomatique. A Calicut et dans les autres comptoirs indiens qu'il aborde, Vasco de Gama use de la violence et de l'intimidation plutôt que de la négociation pour vassaliser ces territoires et obtenir les marchandises tant convoitées. Il va jusqu'à couler un bateau de pèlerins de retour de La Mecque, avec femmes et enfants. La réputation des Portugais dans la région en sera durablement entachée. Le roi Manuel Ier évitera par la suite de lui confier des missions maritimes. Le souverain mort en 1521, Gama retournera en Inde dès avril 1524, nommé vice-roi des Indes par le nouveau souverain Jean III. Il y fera preuve du même comportement violent que durant ses premiers voyages. Il meurt à Cochin, comptoir du sud-ouest de l'Inde, en décembre de la même année, probablement de la malaria.

1504 Mort d'Isabelle de Castille. L'année précédente, la reine avait interdit la réduction en esclavage des Indiens, exception faite des rebelles. En autorisant toutefois le travail obligatoire pour ses « nouveaux sujets », elle favorisa l'instauration de l'*encomienda*, système qui n'était pas sans rappeler une forme de servage, auquel les *Lois nouvelles* de Charles Quint, en 1542, mettront progressivement un terme.

1505 Les Portugais s'installent à Ceylan, l'île à cannelle dont on leur a parlé à Calicut. Ils maintiendront leur présence durant plus d'un siècle, avant d'être évincés de Colombo par les Hollandais en 1656. Cette même année 1505 est créé l'*Estado da India*, qui regroupe toutes les colonies portugaises dans la région, avec à sa tête un vice-roi.

1506 Mort de Christophe Colomb, resté convaincu, jusqu'à la fin, d'avoir atteint des îles proches de l'Asie, sans avoir saisi la portée de ses découvertes. Il sera longtemps oublié, au profit d'autres, plus clairvoyants, tel Amerigo Vespucci.

Esquisses d'empires

1506-1507 Afonso de Albuquerque, au service de Manuel Ier de Portugal, conquiert l'île de Socotra, au large de la Somalie, place stratégique à l'entrée du golfe d'Aden et de la mer Rouge, et Ormuz, petite île au large de l'Iran à l'entrée du golfe Persique, perdue immédiatement puis reconquise en 1515. Son échec devant Aden en 1513 l'empêchera toutefois de verrouiller totalement le trafic commercial des musulmans, passant par le golfe Persique et la mer Rouge, entre les Indes et l'Europe.

1507 A Saint-Dié-des-Vosges, en Lorraine, Martin Waldseemüller imprime une carte où apparaît pour la première fois le nom d'« Amerige » ou, en latin, « America » pour désigner le Nouveau Monde, en hommage au navigateur florentin Amerigo Vespucci, qu'il pensait être à l'origine de la découverte du continent.

1509 Une bataille navale au large de Diu, dans le nord-ouest de l'Inde, oppose les Portugais à une flotte mamelouk, envoyée par le sultan d'Egypte et soutenue par les Vénitiens, pour défendre les intérêts des marchands musulmans dans l'océan Indien. La victoire des Portugais marque le début de leur suprématie dans la région pour un siècle, jusqu'à l'arrivée des Hollandais.

1510 Albuquerque, devenu vice-roi des Indes en 1509, fait la conquête de Goa, sur la côte occidentale de l'Inde, qui sera, jusqu'en 1961, la capitale et le cœur des échanges commerciaux de l'Empire portugais d'Orient. L'année suivante, Albuquerque s'empare de Malacca, au sud de l'actuelle Kuala Lumpur, en Malaisie, alors plus grand port commercial de la région, au carrefour de l'océan Indien et de la mer de Chine. « *Celui qui règne sur Malacca tient dans ses mains la gorge de Venise* », disait-on à l'époque. Le poivre était en effet produit essentiellement sur la péninsule de Malacca et à Sumatra, juste en face. Deux ans plus tard, les Portugais mettront également pied,

Planète bleue Ci-dessus : le plus ancien globe terrestre occidental conservé, réalisé par Martin Behaim, en 1492, à Nuremberg (Paris, Bibliothèque nationale de France). Page de gauche : casque espagnol, XVIe siècle (Madrid, Museo Naval).

entre l'Indonésie et la Papouasie, dans l'archipel des Moluques, à l'époque productrices exclusives des clous de girofle, et sur les îles Banda, alors seul endroit au monde où poussait la muscade.

1512 Promulgation des lois de Burgos, réclamées par Ferdinand le Catholique et qui organisent la conquête du Nouveau Monde en veillant à la protection des indigènes. Elles ne seront pas respectées par les conquistadors. En 1542, sous l'influence du grand défenseur des Indiens, le prêtre dominicain Bartolomé de Las Casas, Charles Quint promulguera les *Lois nouvelles*, qui réaffirmeront les dispositions de Burgos en instaurant l'autorité royale directe sur le Nouveau Monde au détriment des conquistadors et des *encomenderos.* Mais l'action de Las Casas en faveur des Indiens et l'interdiction de leur réduction en esclavage, réaffirmée par les *Lois nouvelles*, eurent pour effet d'accélérer l'importation d'esclaves noirs, qui avait commencé dès 1502 dans les colonies espagnoles. Las Casas lui-même se repentira très vite d'avoir d'abord approuvé l'importation d'esclaves noirs, qu'il pensait plus robustes que les Indiens, lorsqu'il découvrit la réalité de la traite transatlantique.

1513 Après avoir traversé l'isthme de Panama, l'Espagnol Vasco Núñez de Balboa découvre l'océan qu'il nomme « la mer du Sud ». Sept ans plus tard, Magellan le baptisera « Pacifique ». De son côté, Juan Ponce de León, le conquérant de Porto Rico, débarque en Floride pour le compte de la Castille.

1516 Mort de Ferdinand le Catholique. Son petit-fils Charles, fils de Philippe de Habsbourg (fils de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne) et de Jeanne de Castille (fille des Rois Catholiques), est proclamé roi d'Espagne, des Deux-Siciles et des Amériques. En 1519, à la mort de son grand-père Maximilien Ier, il sera élu empereur du Saint Empire sous le nom de Charles Quint.

1517 L'Espagnol Francisco Hernández de Córdoba tente une première expédition au Mexique en abordant le Yucatán, dans l'idée de ramener des esclaves à Cuba. La résistance des Mayas l'oblige à renoncer à son projet. L'année suivante, Juan de Grijalva rebrousse également chemin face aux Mayas, mais il rapporte de l'or et des pierres précieuses.

1519 Le Portugais Magellan, passé au service de Charles Quint, quitte Séville en août navigant plein ouest, dans le but de trouver un passage maritime permettant de rejoindre l'océan connu grâce à Balboa et, de là, l'Asie. Il pense ainsi parvenir aux Moluques, les précieuses îles aux épices, où l'Espagne pourrait alors s'approvisionner directement en évitant l'océan Indien contrôlé par les Portugais. Magellan estime en outre que ces îles font partie des territoires revenant à la Couronne espagnole en vertu du traité de Tordesillas de 1494. Alors que, depuis la reconnaissance de l'océan par Balboa en 1513, les navigateurs cherchent ce passage au nord, Magellan, après une escale en décembre dans la baie de l'actuelle Rio de Janeiro, prend la route du Sud.

1520 Fin mars, Magellan atteint la baie de San Julián en Patagonie et décide d'y attendre la fin de l'hiver austral. Repartie en août, l'expédition parvient, à la fin du mois d'octobre, à une baie ouvrant sur un dédale de canaux dont les courants laissent penser qu'il s'agit du passage tant recherché. Après un mois de navigation dans ce détroit de 600 km et la perte d'un bateau mutin retourné en Espagne, les trois navires restants rejoignent enfin les eaux du Pacifique fin novembre. Les fumées et les lueurs des feux des indigènes, que les membres de l'équipage entrevoyaient au fil de leur traversée, leur inspirèrent le nom de Terre de Feu pour désigner ce bout d'Amérique du Sud.

1521 Hernán Cortès achève la conquête du Mexique, où il a pénétré deux ans plus tôt et fondé Veracruz. Il prend la capitale de Tenochtitlán (Mexico) en août et capture son dernier souverain. C'est la fin de l'Empire aztèque. Plus au sud, Francisco Pizarro entreprendra pour sa part, dès 1530, de conquérir le Pérou et l'Empire inca.

De son côté, l'expédition de Magellan parvint, en mars 1521, aux Philippines après une escale aux îles Mariannes, épuisée par plus de trois mois de navigation sans nourriture fraîche. Le calme de l'océan durant la traversée est à l'origine du nom de « Pacifique », que Magellan lui donna. Lors d'un affrontement contre les indigènes de l'une des îles philippines, Magellan est mortellement blessé par des flèches empoisonnées. Juan Sebastián Elcano est alors chargé de rapatrier le reste de l'expédition. En reprenant la mer vers l'Espagne par le cap de Bonne-Espérance plutôt que par l'Amérique du Sud, comme convenu à l'origine puisque les Espagnols, en vertu du traité de Tordesillas, n'étaient nullement censés naviguer dans les eaux portugaises, Elcano achèvera ce qui deviendra le premier tour du monde réalisé par des Européens. A son arrivée en Espagne en septembre 1422, il persuade Charles Quint que les Moluques se trouvent bien dans la moitié espagnole du monde. Cette nouvelle dispute territoriale avec le Portugal trouvera une issue en 1529 avec le traité de Saragosse, qui attribuera finalement les Moluques au Portugal mais laissera les Philippines à l'Espagne.

© PANTHER MEDIA GMBH/ALAMY STOCK PHOTO/HÉMIS.FR © BNF.

L'ESPRIT DES LIEUX

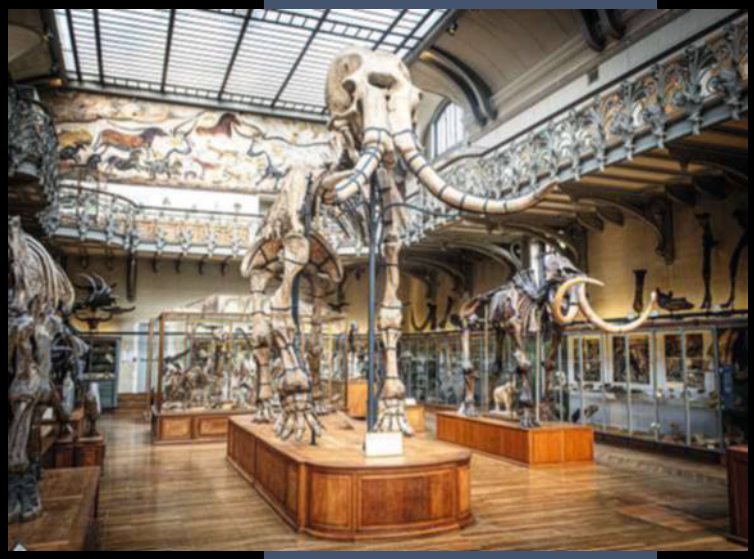
106 Hoi An, le carrefour des épices

Elle a le charme des lieux dont la grandeur s'est évaporée en laissant derrière elle un parfum intact. Le riche passé commercial de Hoi An se mêle encore, à chaque coin de rue, au souvenir de la présence française au Vietnam.

114 Le Mont-Saint-Michel, mille ans de plénitude

C'est un miracle permanent, suspendu entre ciel et terre depuis mille ans. L'abbaye du Mont-Saint-Michel fête l'anniversaire de sa longue histoire spirituelle à travers une riche programmation.

© HOLZBACHOVÁ & BÉNET. © SUSANNE KREMER-SIME/ONLYFRANCE.FR © CLARISSE REBOTIER/DIVERGENCE. © AKG-IMAGES.



126

Dessine-moi un mammouth

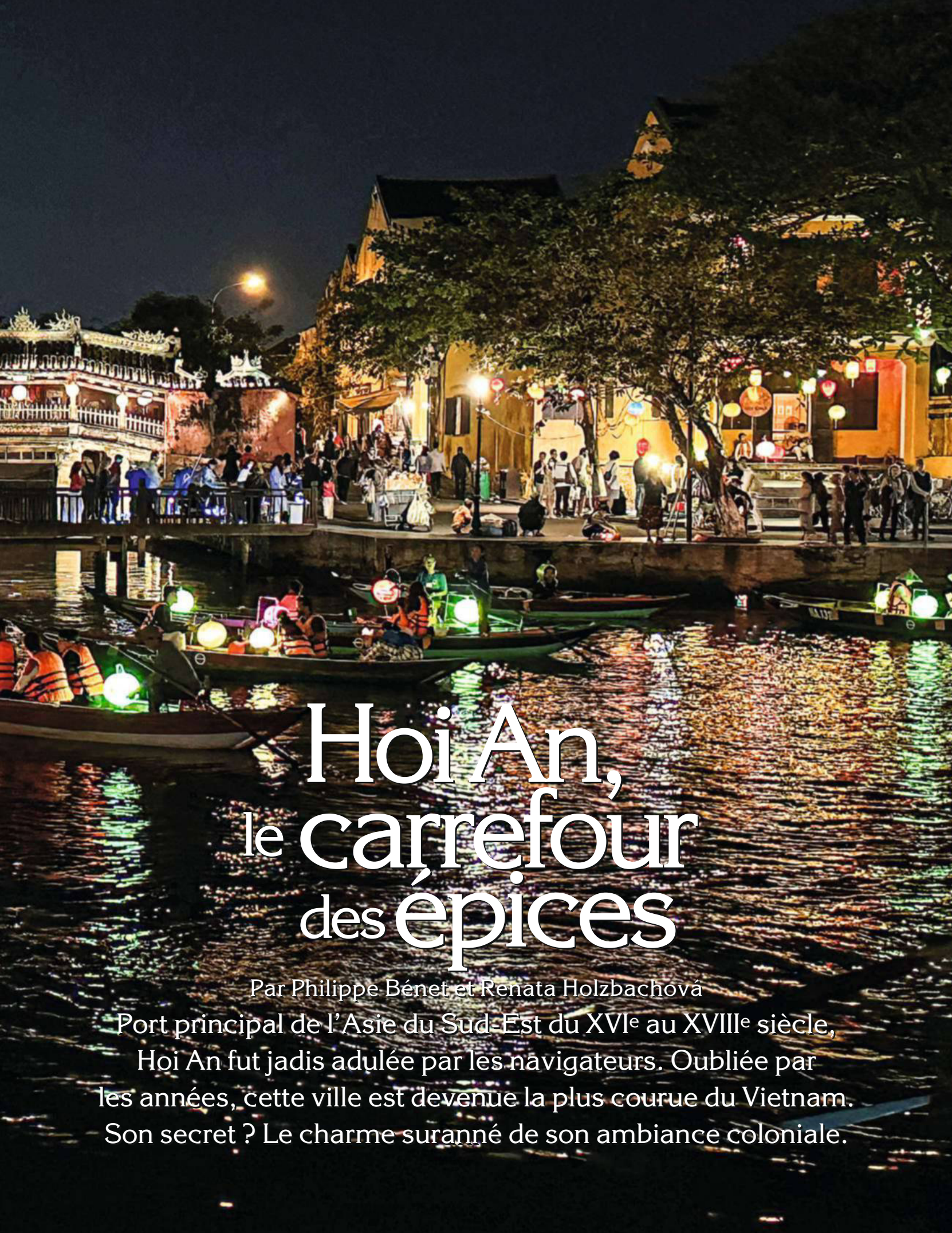
Patiemment restauré et numérisé, le mammouth de Durfort trône de nouveau dans la galerie de paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle. Visite d'un monument aussi fragile que spectaculaire.

Et aussi

Aventures en terre du milieu

Royaume oublié des descendants de Charlemagne, la Lotharingie reprend vie au musée de Draguignan, qui fait resplendir dans une magnifique exposition ses parchemins à l'encre d'or et d'argent, ses ivoires sculptés, ses gemmes et ses émaux.

Lumières dans la nuit
A la nuit tombée, le décor de Hoi An devient féerique, le long de la rivière Thu Bon. Les navires qui, autrefois, venaient décharger les précieuses cargaisons de soie et de porcelaine ont laissé la place aux barques éclairées par des lanternes en papier ou en tissu.
© HOLZBACHOVÁ & BÉNET.



Hoi An, le carrefour des épices

Par Philippe Bénet et Renata Holzbachová

Port principal de l'Asie du Sud-Est du XVIe au XVIIIe siècle, Hoi An fut jadis adulée par les navigateurs. Oubliée par les années, cette ville est devenue la plus courue du Vietnam. Son secret ? Le charme suranné de son ambiance coloniale.

PHOTOS : © HOLZBACHOVÁ & BÉNET. © BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LYON.

En harmonie En haut : la fête des lanternes, à Hoi An, a lieu chaque quatorzième jour du mois lunaire, qui marque la pleine lune, un moment sacré dans le calendrier bouddhique. Traditionnellement, les habitants rendent hommage ce jour-là à leurs ancêtres et visitent les sanctuaires. Ci-dessus : la maison Tan Ky. Edifiée au XVIIIe siècle par un commerçant chinois et toujours habitée par la famille, elle marie avec subtilité des éléments décoratifs vietnamiens, japonais et chinois à une époque où les trois communautés vivaient et commerçaient ensemble. A droite : *Pierre Poivre*, lithographie par Ephraïm Conquy, XIXe siècle.

La vie épicée de Pierre Poivre (1719-1786), saupoudrée des poussières de sa bonne étoile, nous éclaire sur l'esprit aventureux de ceux qui couraient les mers, à la recherche de « gentils » à convertir, de porcelaine et de soie précieuse, de denrées rares et d'aromates si prisés sur les tables de la noblesse européenne. Né sous la Régence, ce fils de soyeux lyonnais, frais émoulu du séminaire, embarqua en 1741, emperruqué et poudré, pour évangéliser la Chine. Après six mois de traversée, son vaisseau, le *Mars,* affrété par la Compagnie française des Indes orientales, créée par Colbert en 1664, mouillait à Macao, excroissance chinoise phagocytée par les Portugais depuis 1557. La Chine se fermait alors aux missionnaires et aux Occidentaux, à l'exception de Guangzhou (Canton) et de Macao, première colonie permanente en Extrême-Orient. C'est à bord d'une jonque chinoise que le Lyonnais avait ensuite rejoint la Cochinchine – nom donné par les Européens à la partie centrale du Vietnam appelé alors Dai Viet – et fait escale à Faifo, devenue Hoi An.

Située dans un estuaire à 5 km de la mer, sur la route entre l'Inde et la Chine, cette ville portuaire mercantile, protégée des typhons qui sévissent de mi-septembre à mi-novembre, connut son heure de gloire du XVIe au XVIIIe siècle. Jonques de mer japonaises et chinoises, caravelles portugaises et espagnoles, navires hollandais de la VOC (la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, fondée en 1602), vaisseaux français, bateaux malais, perses et indiens venaient y accoster, chargeant et déchargeant les soutes avec l'aide de matelots noirs, indiens, métis, et d'esclaves. Engrangeant la précieuse soie et la porcelaine Ming de Chine, l'argent et le cuivre extraits des mines japonaises, le bois d'aigle (ou d'aloès), les nids de salanganes, le poivre, l'indigo, la cannelle, le thé et le sucre candy du Vietnam, tous ces navigateurs passaient de longs mois à Faifo en attendant le passage des typhons et le retour des vents portants. Le temps de commercer grâce à des entrepôts, sortes de magasins-comptoirs, donnant sur la rivière Thu Bon. Les communautés chinoise et japonaise y avaient même fait souche.

Fasciné par l'ambiance mercantile de cette bourgade, Poivre en avait oublié sa mission évangélique. A tel point que ses supérieurs l'avaient renvoyé en France. Pauvre Poivre ! Ecoutons-le : *« Faifo est l'endroit le plus commerçant de Cochinchine. Il y a toujours près de six mille Chinois qui sont les plus gros marchands ; ils sont mariés dans le pays et paient tribut au roi. Il y a aussi deux églises, une des pères jésuites portugais, l'autre des franciscains espagnols. (…) On trouve (…) des factoreries* (comptoirs-entrepôts) *à louer autant que l'on veut. »*

De nos jours, ces factoreries ont laissé place à de pimpantes maisons-boutiques colorées à un étage, habitées par des Vietnamiens d'origine chinoise. Elles témoignent du croisement de plusieurs cultures, japonaise, chinoise et française, qui se marient harmonieusement avec les canons esthétiques vietnamiens. Avec le temps, l'estuaire de la rivière s'est ensablé, le commerce s'est déplacé vers Da Nang et les vieilles ruelles de Hoi An, épargnées par les guerres, se sont gentrifiées. On découvre alors un vrai trésor de plus de huit cents édifices protégés, qui regroupe des lieux d'habitation et de commerce, des temples, des pagodes bouddhistes, des demeures communes chinoises et des maisons de style colonial où résidaient des Vietnamiens désireux de s'embourgeoiser.

A tout seigneur tout honneur : ce sont les Français qui inaugurèrent une véritable politique de préservation du patrimoine, par l'arrêté du 30 septembre 1901 qui créait une commission dite « des antiquités », chargée de la surveillance des monuments historiques. Quel bonheur de déambuler, le nez au vent, le long de ces ruelles parées de lanternes et de soieries aux couleurs chatoyantes, dessinées par les Français. Leur présence au Vietnam débuta en 1858 par la prise de Da Nang, avec l'objectif de mettre fin à la persécution des chrétiens. Ici et là, on ne se lasse pas de pousser les portes de ces vénérables maisons ouvertes au public. Deux régals pour les yeux : le musée des Céramiques et cet autre consacré à la médecine traditionnelle, tenus par une charpente en bois dur, essentiellement du jaquier, assemblée sans clou et couverte de tuiles de terre cuite. Certaines demeures typiques sont appelées maisons-tubes : une enfilade de pièces ponctuées par des courettes ouvertes qui apportent la lumière du jour. Les rez-de-chaussée, eux, ont été investis par des artisans couturiers, des galeries de peinture, des fabricants de lampions, des cafés et des restaurants de charme.

Un vrai trésor de plus de huit cents édifices protégés.

Avec l'aéroport international de Da Nang, situé à une trentaine de kilomètres, Hoi An est envahie par les touristes asiatiques : Japonais, Sud-Coréens, Singapouriens, Taïwanais, Chinois, Thaïlandais et Vietnamiens y circulent sur des cyclo-pousses ou en groupes, bien coiffés, habillés chic, souriants, toniques. Ici, pas de jeans troués, pas de tatouages, pas de piercings dans les narines ou ailleurs. Pas de bannière arc-en-ciel. Comme ça fait du bien ! Tous convergent vers l'emblème de Hoi An, un pont-pagode dont la construction, entreprise en 1593 par la communauté japonaise, dura trois ans, de l'année du singe à celle du chien – deux animaux représentés par des sculptures à l'entrée du pont. Les Chinois complétèrent le pont en lui ajoutant une minuscule pagode consacrée à Bac De Tran Vu, un mandarin chinois très vénéré.

PHOTOS : © HOLZBACHOVÁ & BÉNET.

Les Japonais firent souche à Hoi An dès la fin du XVIe siècle, beaucoup de samouraïs sans maître fuyant les champs de bataille et des chrétiens les persécutions. Ils se regroupèrent au sein d'un *Nihonmachi* (quartier japonais) fait de bicoques en bois à un étage, qui devait ressembler au faubourg de Gion à Kyoto. Riches de leurs mines d'argent et de cuivre, ils gavaient les rois vietnamiens de coffres remplis de zenis, pièces percées en cuivre. Jusqu'à ce que l'empire du Soleil levant se cadenasse à la suite de l'édit de 1635, qui interdisait aux Japonais de sortir du territoire ou d'y revenir plus tard.

L'histoire du Vietnam-Dai Viet, lieu de rencontre des cultures indienne et chinoise, est marquée par une lutte millénaire contre l'envahisseur chinois et par une longue litanie de guerres sanglantes entre chefs féodaux. Pareils aux vers grignotant sans relâche les feuilles de mûrier, les Vietnamiens se sont peu à peu approprié leur espace. De 1620 à 1672, sous l'autorité d'un empereur sans pouvoir de la dynastie des Lê, deux familles s'affrontèrent, puis décidèrent, en 1674, de mettre un terme à leurs luttes. Les Trinh étaient alors devenus maîtres du Tonkin, au nord, et les Nguyen de l'Annam, au centre, avec Hué comme capitale, avant d'étendre leur territoire vers le sud. L'Asie était alors truffée de comptoirs européens : les Portugais à Goa, en Inde ; les Hollandais à Batavia (ancien nom de Jakarta) ; les Espagnols à Manille. Tardant à commercer avec l'Asie, les Français ouvrirent des comptoirs en Inde, comme à Pondichéry, bien connu de Pierre Poivre, toujours à l'assaut des mers et du monde.

En 1745, son vaisseau, le *Dauphin,* est attaqué par une escadre anglaise. Un boulet de canon lui emporte le bras droit. Amputé, il change son fusil d'épaule. Ne pouvant plus ni bénir ni donner la communion, il décida de se consacrer à la botanique, renonçant à explorer les recoins de l'âme humaine pour tout connaître des boutures et des secrets de la sève, comme il le confessait : *« L'accident que je venais d'essuyer me fut un signe non suspect de la Providence (…) ; je ne pensais plus qu'à servir ma patrie. »* Quinze années de voyages à travers le monde devaient révéler le suc de Poivre. Anobli par Louis XV, nommé intendant des îles de France et de Bourbon en 1766, il allait briser le monopole des Hollandais sur le commerce des épices et rapporter en France des dizaines de nouvelles plantes.

HAVRE DE PAIX Page de gauche : le temple Quan Cong. Edifié par les immigrants chinois en 1653, et dédié au général chinois Quan Cong, vénéré pour sa loyauté et son intégrité, ce temple était le lieu de culte des commerçants du port. Ci-contre : une élégante jeune fille parée de l'Ao dai, la traditionnelle robe tunique vietnamienne. Véritables spécialités de Hoi An, les lanternes sont recouvertes de tissu, parfois de soie, sur une armature en lattes en bambou. Ci-dessus : la maison-boutique Quan Thang, avec sa façade en teck, fut édifiée au XVIIIe siècle, à la demande d'un riche marchand chinois originaire du Fujian, au sud de Shanghai. Dans la cour intérieure, des bas-reliefs en stuc représentant des arbres et des fleurs ornent les murs.

Chargé par le ministre de la Marine de fonder un comptoir, il revient à Faifo le 29 août 1749 à bord du *Machault*, monté par cent quatre-vingts hommes et armé de trente canons. Les bras remplis de présents (cheval, télescope, perruques…), il réclame une audience auprès du roi de Cochinchine. Mais tout dérape ! Les mandarins, le fils de la première concubine, le nègre favori du roi et le capitaine des eunuques lui mettent des bâtons dans les roues, réclamant des commissions. Poivre est las : *« On n'avance dans ce pays-ci qu'à force de présents. »* Finalement, c'est un roi fort impoli qui le reçoit, rendant le Lyonnais bien marri : *« [il] commença en badinant à secouer avec le bout de son éventail la poudre de nos perruques, (…) [demandant] si le roi de France avait comme lui les ongles longs et peints en rouge et les dents noires. (…) [Les gardes] déboutonnent nos habits, lèvent nos perruques, détachent nos souliers et en un mot ils sont incommodes au possible. »*

Remonté comme un coucou, Poivre trempe sa plume dans le vinaigre pour étriller le roi dans ses Mémoires : *« Ce prince est vain, ignorant, paresseux, avare, superstitieux et fort adonné aux femmes. Il a un sérail de trois cents concubines d'où il ne sort presque jamais. Les affaires du royaume ne l'occupent point ; il les abandonne à trois ou quatre mandarins qui abusent de l'autorité qu'il leur donne pour tyranniser le peuple. »* Autre témoignage sur les us et coutumes du pays : *« La pluralité des femmes est permise. Un homme peut en prendre autant qu'il peut en nourrir. La femme adultère est punie de mort. On la met dans un sac avec un cochon et on la précipite dans la rivière. Les femmes du sérail sont écrasées par des éléphants destinés à cela. »* L'idée d'un comptoir est abandonnée…

Dans ses notes, notre botaniste rend aussi compte de la guéguerre que se livrent les religieux sur place : les missionnaires portugais et espagnols s'emparent des établissements tenus par les missionnaires français et *« les font passer pour hérétiques »*. Ayant assimilé le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme, le Vietnam est aujourd'hui le deuxième pays catholique d'Asie après les Philippines. A la fin de la messe dominicale de 9 heures, réservée aux jeunes qui remplissent l'église de Hoi An, le père Joseph Nguyen Van Thu, 66 ans, aime discuter avec les visiteurs dans la sacristie : *« Je me sens le successeur des jésuites*

venus dans mon pays, et plus particulièrement d'Alexandre de Rodes, ce jésuite d'Avignon (1591-1660) qui développa la romanisation (transcription en écriture latine) *de la langue vietnamienne* (quoc-ngu) *et déclarait avoir converti six mille Vietnamiens. »*

Souvent fins lettrés et mathématiciens, les jésuites furent d'abord choyés par des souverains admiratifs au Japon, en Chine, au Vietnam, avant d'être rejetés par des mandarins jaloux de leur succès auprès de la population. Alternèrent alors persécutions et tolérance. C'est pour défendre les chrétiens martyrisés que Napoléon III envoya au Vietnam un corps expéditionnaire de plus de trois mille hommes. Tourane, l'actuelle Da Nang, fut occupée le 1er septembre 1858. Le début d'une longue histoire d'amour entre les Français et les Vietnamiens, entachée par les propos de Jules Ferry qui, désirant *« organiser l'humanité sans Dieu et sans roi »,* s'engagea dans l'expansion coloniale en arguant *« qu'il faut dire ouvertement que les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures »*.

Une longue histoire d'amour entre les Français et les Vietnamiens.

La condamnation de la polygamie par le credo chrétien fut un handicap à la conversion des Vietnamiens. Tout comme la croyance dans le purgatoire et l'enfer, deux notions qui allaient à l'encontre du culte inconditionnel des ancêtres, fondé sur la survivance de l'âme des défunts sous forme d'esprits. A l'entrée de chaque maison, à Hoi An, un petit autel rappelle cette espérance. Parfois, c'est tout une pièce-chapelle garnie des photos des ancêtres avec des statuettes de Bouddha, des fruits ou des liasses de faux billets de banque. Pour y accéder, il faut enjamber un seuil un peu plus haut, ce qui oblige le visiteur à baisser la tête devant l'autel, signe de respect.

Plusieurs demeures sont accessibles au public, comme la maison de culte de la famille Tran commandée au début du XIXe siècle par le mandarin Tran Tu Nhac. C'est Tuyen Tran, élégante jeune femme de 26 ans, issue de la onzième génération, qui accueille les visiteurs. Sa grand-mère, âgée de 83 ans, vit toujours à l'étage. On pénètre d'abord dans un jardin fleuri, symbole du paradis, alors que le jardinet à l'arrière de la bâtisse désigne le passé. On y enterrait les cordons ombilicaux des nouveau-nés de la famille lors des accouchements. Ici et là, des panneaux gravés en chinois parlent de l'histoire de la lignée. On rejoint l'autel des ancêtres, symbole de prospérité et de bonheur, dont la responsabilité se transmet de père en fils. Autre joyau hoiannais à ne pas rater : la maison Tan Ky. Datant du XVIIIe siècle, elle fut la première maison chinoise classée. La famille occupe toujours le premier étage. On passe de pièce en pièce, rehaussées de meubles finement incrustés de nacre.

La rue Tran Phu présente, elle, une succession de sanctuaires bâtis au cours des siècles par les immigrants chinois de différentes régions : Canton, Chaozhou, Hainan. Ceux qui veulent tout connaître de la mythologie chinoise peuvent s'aventurer dans le temple Minh Huong et le temple Quan Cong, élevé pour gratifier les qualités morales d'un illustre général chinois. Ce sont des oasis de paix, entourées de jardins où se contorsionnent des statues de dragons. Animal mythique, symbole de la vertu et de la droiture, le dragon présente une tête de bête à cornes, un corps écaillé de serpent et des pattes pourvues de griffes de faucon. Il est souvent accompagné du phénix, emblème de grâce et d'immortalité, de la licorne, qui représente le bonheur, et de la tortue, qui symbolise la longévité. Croire que ces temples sont des lieux figés dans le passé serait une erreur. Ainsi la pagode Phuc Kien sert-elle parfois de cadre à une procession colorée rythmée par les tambours. Les Vietnamiens en habit de fête viennent s'y attabler pour festoyer et rendre hommage aux ancêtres émigrés de Chine.

Changement de décor : au 111 rue Tran Phu, on accède à l'univers ouaté de l'atelier de tissage SoVa. Quatre couturières n'ont guère le temps de voir les touristes passer, le nez sur leur métier à tisser, travaillant dix heures par jour, de 8 heures à 18 heures, six jours sur sept pour un salaire de 10 millions de dongs, soit environ 400 euros. Pas de syndicaliste pansu et grincheux, appelant à la révolte, à l'horizon ! Comme dans de nombreux pays d'Asie, la retraite n'existe pas et on fait des enfants pour assurer ses vieux jours. Au Vietnam, l'icône de la résistance demeure l'oncle « Hô » (Hô Chi Minh), dont l'effigie illustre tous les billets de banque et les intérieurs des maisons : héros national responsable du départ des Français et de l'exil de nombreux Vietnamiens fuyant le communisme. Thô connaît bien cette histoire. A 72 ans, il tient au rez-de-chaussée de sa maison, au 117 rue Tran Phu, une galerie de photos de la guerre. Il sait quelques mots en français appris de son père qui travaillait avec « les coloniaux » et partit en 1955 à Toulouse, où il fut employé des Postes. Baptisé, Thô est resté avec sa mère à Hoi An, attendant patiemment ce père rentré au pays en 1968.

Après avoir savouré une exquise banh mi (demi-baguette garnie) à la boulangerie Banh Mi Phuong, les nostalgiques cherchant à tâtons des vestiges « bleus, blancs, rouges » gagneront le marché couvert, riche en parfums et en couleurs. Sous leurs chapeaux coniques, les femmes venues des villages alentour proposent au chaland de passage poissons et épices : ça jacasse, ça crie, ça marchande. Plus loin, la rue Phan Bôi Châu, ancienne rue Courbet, inaugure le quartier français, avec de part et d'autre, des pavillons enjolivés de persiennes vertes ou bleues. Auteur de nombreux beaux livres sur le Vietnam, à la rencontre des ethnies, le célèbre photographe français

Réhahn a installé sa galerie de photos dans l'une de ces demeures, bâtie par des Français en 1902. *« A l'époque coloniale, cette rue était celle des douanes et du marché français »*, explique-t-il. En musardant, on s'attarde devant ces séduisantes villas agrémentées d'un jardinet. Au bout de la rue trône l'hôtel le plus chic de la ville, le resort Anantara, dont les splendides bâtiments de style colonial avec colonnes longent la rivière.

En édifiant 2 500 km de voies ferrées et plus de 15 000 km de routes, les Français apportèrent la modernité et plantèrent un décor urbain somptueux à Hanoï et à Saïgon. Au début des années 1920, la communauté coloniale convoqua alors en Indochine les meilleurs architectes de la métropole sous l'impulsion d'Ernest Hébrard pour faire sortir de terre bâtiments, palais, églises qui s'inspiraient des apports des deux cultures. Un « style indochinois » émergea, où excellèrent Henri Parmentier à Da Nang et Auguste Delaval à Saïgon, « perle de l'empire français ». A Dalat, au milieu des pins, « la petite France » pouvait s'enorgueillir d'une magnifique collection de villas des années 1910, qui n'avaient rien à envier à Arcachon. Autre succès : la villa de Bao Dai, dernier empereur du Vietnam, égayée de décors signés Foinet (1934).

Ce patrimoine exceptionnel est aujourd'hui mis de côté par les partisans de l'autoflagellation à la française, qui dénoncent en bloc le passé colonial. A l'image du président Macron, qui déclarait en 2017 que la colonisation fut *« un crime contre l'humanité »*. Tous ces architectes de talent furent-ils donc des criminels ? A l'heure où certains beaux esprits militent pour le retour des objets d'art collectés pendant la période coloniale, les amoureux des belles pierres pourraient demander à leur tour la restitution des édifices français qui parsèment le Vietnam. A démonter, pierre par pierre, et à rapatrier… Jusqu'où ira cette volonté de rendre des comptes ? Devra-t-on un jour déterrer les plants de cannelier, de poivrier et de giroflier rapportés en France par Pierre Poivre ?

PHOTOS : © HOLZBACHOVÁ & BÉNET.

Traditions En haut : le soir venu, les hommes aiment à se retrouver pour jouer au Co tuong, les « échecs chinois ». Ci-dessus : la maison de culte des ancêtres de la famille Tran, construite en 1802 par un mandarin vietnamien. Elle comprend une partie d'habitation et une chapelle avec les reliques de la famille. Ci-contre : le temple de Phuc Kien, dédié à la déesse de la mer. Edifié en 1697, il servait à l'origine de maison communale aux familles originaires du Fujian, en Chine.

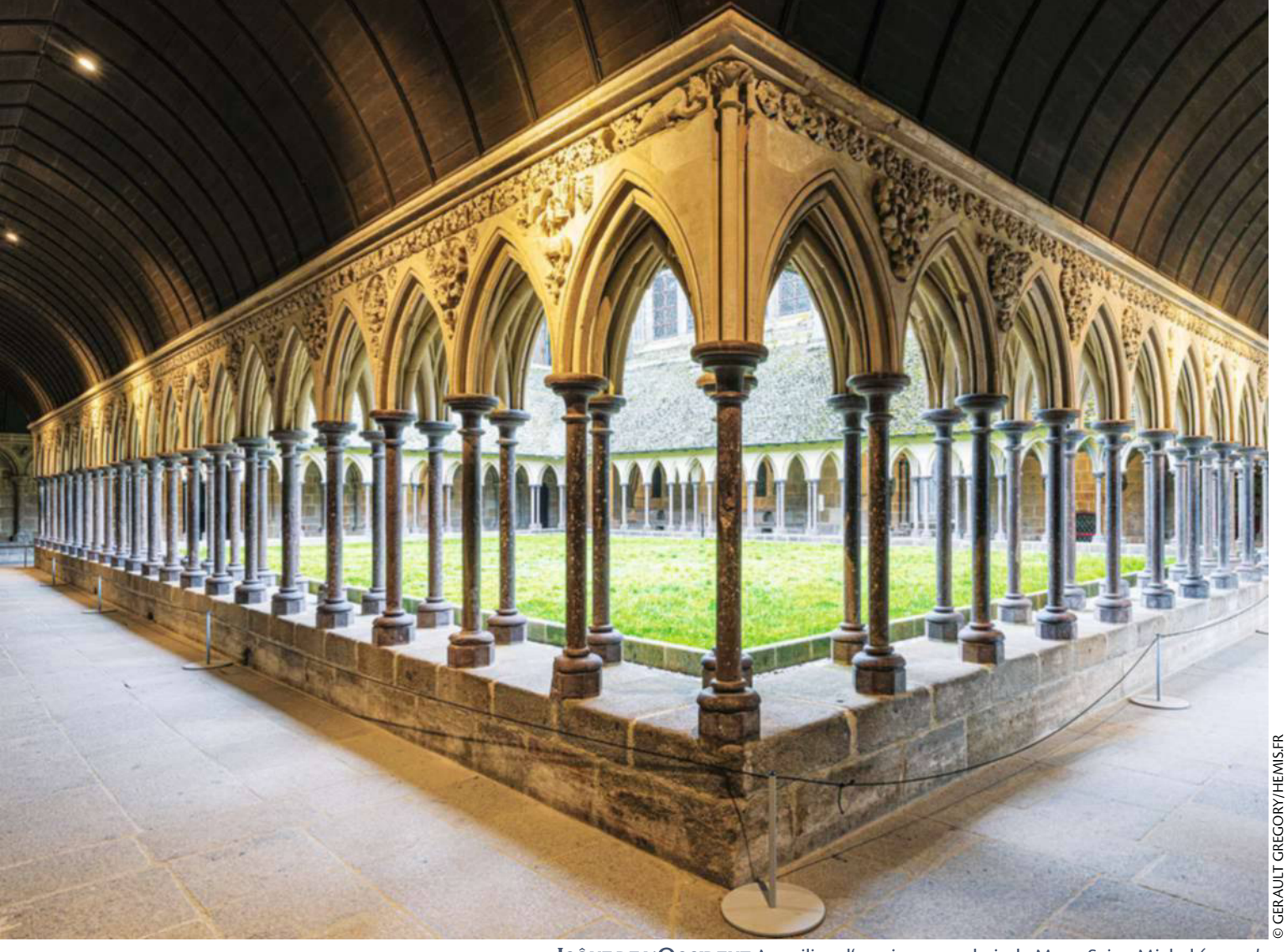
© MORANDI TUUL ET BRUNO/HEMIS.FR © PASCAL BIOMEZ - CMN/SP.

LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau

Le Mont-Saint-Michel Mille ans de plénitude

L'abbaye du Mont-Saint-Michel fête son premier millénaire. Une exposition retrace l'histoire d'un bâtiment prodigieux érigé entre ciel et terre.



© GERAULT GREGORY/HEMIS.FR

Icône de l'Occident Au milieu d'une immense baie, le Mont-Saint-Michel *(page de gauche, en haut)* dresse sa silhouette iconique. Ci-dessus : le cloître, joyau gothique achevé en 1228, dessert, au sud, l'église abbatiale, dont on fête, en 2023, les mille ans du début de la reconstruction. Page de gauche, en bas : *Groupe sculpté de saint Michel terrassant le dragon,* par Jean-Alexandre Chertier, 1872 (Coutances, cathédrale Notre-Dame).

« *Je vous écris, mademoiselle, du Mont-Saint-Michel, qui est vraiment le plus beau lieu du monde* », confiait Victor Hugo à son amie Louise Bertin pendant l'été 1836. « *Partout à perte de vue, l'espace infini, l'horizon bleu de la mer, l'horizon vert de la terre, les nuages, l'air, la liberté, les oiseaux envolés à toutes ailes, les vaisseaux à toutes voiles* », poursuit-il. La même année, dans une lettre à sa femme Adèle, il ajoute : « *Ici, il faudrait entasser les superlatifs d'admiration, comme les hommes ont entassé les édifices sur les rochers et comme la nature a entassé les rochers sur les édifices.* »

Rocher de 4 km² culminant à 80 m et campé au milieu d'une immense baie de plus de 40 000 ha, le Mont-Saint-Michel est un trait d'union entre la Normandie et la Bretagne. Un site exceptionnel, qui est aussi le théâtre des plus grandes et puissantes marées d'Europe : deux fois par jour, la mer, parfois à plus de 10 km de là, revient, selon la légende, à la vitesse d'un cheval au galop pour encercler le rocher !

Classé au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1979 pour cette alliance inédite d'un site naturel et d'une architecture, pour cette coexistence sans équivalent d'une abbaye et d'un village sur un îlot resserré, et comme haut lieu de la civilisation chrétienne médiévale, le Mont est surtout connu pour son joyau : l'abbatiale, que l'on atteint après avoir gravi 350 marches. Dès le XIVe siècle, on y venait en pèlerinage comme à Rome ou à Saint-Jacques-de-Compostelle. Aujourd'hui, le Mont-Saint-Michel est le deuxième lieu le plus visité de France après Paris et attire chaque année plus de 3 millions de touristes du monde entier.

En 2023, l'abbatiale fête son millénaire avec une programmation culturelle et spirituelle organisée tout au long de l'année. Le président Emmanuel Macron est venu en personne, le 5 juin dernier, célébrer l'anniversaire de ce monument, symbole de « *l'esprit français* », de « *résilience* » et de « *résistance* ». Une exposition, « La Demeure de l'archange », permettra de découvrir l'histoire de ce haut lieu de pèlerinage en cinq étapes : des techniques architecturales au décor, en passant par les saints fondateurs et les pèlerinages, les grands chantiers de restauration, et enfin saint Michel et le trésor reconstitué au XIXe siècle. Une trentaine de pièces exceptionnelles – œuvres d'art, objets religieux, documents – ont été réunies au sein de l'abbatiale. Certains n'ont jamais été dévoilés au public, comme ces anges sculptés au XVe siècle, ce calice en cristal de roche émaillé du XVIIe siècle provenant du trésor de l'abbaye, ou encore la somptueuse parure réalisée par la célèbre maison de joaillerie parisienne Mellerio pour la statue grandeur nature de l'archange, en argent sur âme de bois.

Si l'abbatiale fête ses 1 000 ans, ses origines les plus lointaines remontent au

VIe siècle, lorsque quelques ermites chrétiens vivaient sur cette île appelée alors le « Mont-Tombe ». Ils y édifièrent un oratoire placé sous la protection du premier martyr chrétien, saint Etienne, et un autre dédié au martyr d'Autun, saint Symphorien. L'apparition du culte de saint Michel est rapportée dans un manuscrit du IXe siècle. Selon ce texte, une nuit de l'an 708, un évêque d'Avranches, nommé Aubert, aurait vu en songe l'archange, qui lui aurait demandé d'édifier un sanctuaire en son honneur sur le mont. Comme Aubert doutait, le visiteur céleste dut se manifester à trois reprises. La troisième fois, il lui aurait même perforé le crâne avec son doigt pour vaincre son incrédulité…

L'évêque finit par comprendre et érige une église sur le modèle de Monte Gargano, sanctuaire d'Italie du Sud aménagé dans une caverne où saint Michel serait apparu. Le 16 octobre 709, Aubert consacre un premier oratoire circulaire, édifié contre la pente ouest du rocher. Afin d'assurer la permanence du culte, l'évêque d'Avranches installe sur place douze chanoines. Dans le contexte d'insécurité de l'époque mérovingienne, la ferveur des pèlerins pour l'archange connaît un essor rapide. Ils viennent se placer sous son patronage sur le Mont-Tombe, qui devient ainsi l'un des pèlerinages majeurs de la chrétienté médiévale et est bientôt baptisé « Mont-Saint-Michel ». Le sanctuaire connaît un regain de prospérité lorsque le Cotentin est rattaché à la Normandie en 933.

A la demande du troisième duc de Normandie, Richard Ier, quelques moines bénédictins s'installent sur le mont en 966 et réaménagent des logis. Dès lors, l'abbaye ne cesse de se développer, grâce aux dons des pèlerins et aux revenus des terres léguées par les plus généreux d'entre eux. Au début du XIe siècle, la communauté compte déjà une cinquantaine de frères. C'est en 1023 que les moines construisent la grande abbatiale romane, à 80 m au-dessus du niveau de la mer. Reposant à la fois sur la pointe du rocher, sur trois cryptes et sur l'église préromane, ce véritable exploit architectural et technique est achevé durant les dernières années du règne de Guillaume le Conquérant.

Entre 1154 et 1186, l'abbaye connaît son apogée. Elle possède un riche trésor, de vastes domaines des deux côtés de la Manche et une très importante bibliothèque qui lui vaut le surnom de « Cité des livres ». En novembre 1158, Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre et duc de Normandie, retrouve au Mont Louis VII, roi de France, pour sceller, aux pieds de l'archange, la paix entre leurs deux royaumes. Jusqu'au XIIIe siècle, de nouvelles constructions voient le jour tout autour pour loger les religieux mais aussi les pèlerins. Une partie de l'ensemble roman disparaît en 1204, lorsque Philippe Auguste rattache au domaine royal la Normandie, dont le sort était lié à l'Angleterre depuis 1066. Le roi de France est en effet aidé dans sa conquête par des soldats bretons, qui mettent le feu au Mont…

Désireux de faire oublier l'initiative malheureuse de ses alliés, Philippe Auguste décide de remplacer les logis détruits par le célèbre bâtiment de la Merveille, érigé en un temps record entre 1212 et 1228 au nord de l'église. L'abbé Raoul des Iles, principal artisan de cet édifice, fait tout d'abord élever sa partie orientale qui comprend de bas en haut l'aumônerie, la salle des Hôtes et le réfectoire des moines. Une superposition qui évoque la division de la société médiévale en trois ordres : ceux qui travaillent, ceux qui font la guerre et ceux qui prient. La partie occidentale se compose du cellier au rez-de-chaussée, de la salle des Chevaliers au premier étage et d'un cloître placé, par extraordinaire, au sommet de l'édifice, comme un trait d'union entre la terre et le ciel. La Merveille, dont la dénomination semble dater seulement de la fin du XVIIe siècle, constitue un témoin exceptionnel de l'architecture monastique du Moyen Age.

Au cœur de la guerre de Cent Ans, la Normandie est dévastée et occupée par les Anglais. Le Mont-Saint-Michel, défendu par ses fortifications et par 119 chevaliers fidèles au roi de France, résiste aux soldats anglais, qui occupent pendant trente ans la forteresse voisine de Tombelaine. En septembre 1421, le vieux chœur roman de l'abbatiale s'écroule, sans faire de victimes. Il faudra attendre 1446 pour que débute, durant les dernières années de la guerre, la construction du nouveau chœur, mais cette fois dans le style gothique qu'on lui connaît actuellement. Ce sera le dernier des grands chantiers entrepris au Mont.

© MANOLO MYLONAS/DIVERGENCE. © DANIEL CHENOT / CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX.

© ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA MANCHE - A. POIRIER/SP. © C. GLUCKMAN / CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX.

La demeure de l'archange
Ci-dessus : relief situé dans l'abbaye figurant l'archange perforant le front d'Aubert pour décider l'évêque à édifier un sanctuaire. Ci-contre : deux communautés de moines et de moniales des Fraternités monastiques de Jérusalem assurent désormais la prière quotidienne et l'accueil monastique à l'abbaye. Page de gauche, en haut : *Coupe,* milieu du XVIIe siècle (en dépôt à l'abbaye du Mont-Saint-Michel). En bas : la statue dorée de l'archange, restaurée en 2016, somme le clocher de l'abbaye depuis 1897.

« L'abbaye a donc été conçue par plusieurs maîtres d'œuvre et à des époques différentes, en fonction des besoins et de la place disponible sur le rocher, souligne François Saint-James, guide conférencier et chargé de l'action culturelle au Mont. *Néanmoins, de cet ensemble apparemment hétéroclite émane une extraordinaire harmonie architecturale et esthétique. Sans doute car chacun s'est efforcé de respecter l'œuvre de ses prédécesseurs. »*

Jusqu'au XVe siècle, le Mont-Saint-Michel fait l'objet de nombreuses convoitises. Toutefois, à partir du XVIe siècle, on constate un relâchement de la vie monacale et un manque d'entretien des bâtiments par les abbés. La décadence s'aggrave pendant les guerres de Religion. A la veille de la Révolution française, l'abbaye n'est peuplée que d'une poignée de moines et l'église abbatiale est en très mauvais état. En 1776, la foudre incendie la nef. La partie endommagée est alors rasée et un grand parvis aménagé à la place. La nouvelle façade classique est achevée quelques années avant 1789.

En 1790, la Révolution ferme le monastère : les derniers moines en sont chassés, l'abbaye est convertie en prison. Les détenus – prêtres réfractaires ou chouans – s'entassent alors par centaines dans cette « Bastille des mers ». D'autres leur succèdent au XIXe siècle : prisonniers de droit commun ou politiques, comme Barbès ou Blanqui. Au total, plus de 14 000 détenus y ont séjourné ! Lorsque, en 1834, un terrible incendie se déclare, les détenus dirigés par l'aumônier, l'abbé Lecourt, combattent l'incendie toute la nuit et sauvent l'abbaye.

Si cette singulière affectation permet d'éviter leur ruine, les bâtiments souffrent. Lors de son voyage de 1836, Victor Hugo décrit ainsi, entre émerveillement et désillusions, l'état « misérable » du Mont-Saint-Michel : *« J'ai visité en détail et avec soin, le château, l'église, l'abbaye, les cloîtres. C'est une dévastation turque. Figure-toi une prison, ce je-ne-sais-quoi de difforme et de fétide qu'on appelle une prison, installée dans une magnifique enveloppe du prêtre et du chevalier au XIVe siècle. Un crapaud dans un reliquaire. Quand donc comprendra-t-on en France la sainteté des monuments ? »*

Il faut attendre, sous Napoléon III, un décret impérial de 1863 pour mettre fin à ce triste état. En 1867, les pères de Saint-Edme de Pontigny sont installés dans l'abbaye pour lui redonner une dimension spirituelle et restaurer le culte de saint Michel. Sept ans plus tard, l'abbaye et son église sont classées au titre des Monuments historiques. Pendant près de cinquante ans, les architectes en chef se relayent à la tête de chantiers colossaux pour restaurer l'ensemble des bâtiments. L'année 1966 marque le retour d'une vie religieuse au Mont, d'abord avec des bénédictins, puis, depuis 2001 avec les Fraternités monastiques de Jérusalem.

Après plusieurs années de travaux, le Mont-Saint-Michel a en outre retrouvé son insularité en 2015. La digue, construite en 1878-1879, a en effet été détruite, laissant place à une fine passerelle, au-dessous de laquelle la mer peut à nouveau circuler. De quoi conserver intacte la comparaison dessinée par Victor Hugo dans une lettre à Adèle en juin 1836 : *« A l'extérieur, le Mont-Saint-Michel apparaît, de huit lieues en terre et de quinze en mer, comme une chose sublime, une pyramide merveilleuse dont chaque assise est un rocher énorme façonné par l'océan ou un haut habitacle sculpté par le Moyen Age, et ce bloc monstrueux a pour base, tantôt un désert de sable comme Chéops, tantôt la mer comme le Ténériffe. »*

- **À VOIR : « La Demeure de l'archange, 1 000 ans d'histoire et de création à l'abbatiale du Mont-Saint-Michel », jusqu'au 5 novembre 2023. Abbaye du Mont-Saint-Michel, 50170 Le Mont-Saint-Michel. Rens. : www.abbaye-mont-saint-michel.fr ; 02 33 89 80 00.**
- **À LIRE : *Le Mont-Saint-Michel,* Editions du Patrimoine, 64 pages, 9 €.**

© SIMÉON LEVAILLANT © BNF. © L. KIEFFER/MUSÉE DE LA COUR D'OR/EUROMÉTROPOLE DE METZ/SP.

Par Sophie Humann

Aventures en terre du milieu

A Draguignan, une splendide exposition dévoile les trésors du royaume oublié des descendants de Charlemagne.

Consacrer au royaume de Lotharingie une exposition au beau milieu du Var, il fallait oser. Les responsables de la programmation de l'Hôtel des expositions de Draguignan y ont cru. Son commissaire, Isabelle Bardiès-Fronty, conservatrice générale au musée de Cluny à Paris, s'est laissé convaincre. Et a réussi une véritable prouesse : réunir 125 des quelque 200 chefs-d'œuvre disséminés dans les collections européennes qui touchent à la fois cette période qui s'étend entre le sacre de Charlemagne, en 800, et l'an 1000, et cette aire géographique coincée entre la Francie occidentale de Charles le Chauve et la Francie orientale de Louis le Germanique. Elle aurait pu se contenter de monter une belle exposition d'objets. Mais, consciente de la nouveauté presque totale du sujet pour la plupart des visiteurs, elle a voulu replacer ces trésors dans leur contexte, en s'appuyant sur eux pour développer une narration historique, jalonnée de repères chronologiques et de cartes en relief. *« Pour commencer, je dirais que la Lotharingie n'est pas une maladie, elle ne s'attrape pas,* déclare-t-elle avec son humour ravageur. *Pour ceux qui se souviennent de leurs cours d'histoire, c'est le territoire du milieu, la tranche de jambon entre les deux morceaux de pain du sandwich… »*

Si le nom de Lotharingie n'a été donné à cette région qu'après la mort du roi Lothaire II en 869, celle-ci s'étendait, au temps de son père Lothaire Ier, de la mer du Nord jusqu'à l'Italie, et englobait la Provence. On s'en souvient, Charlemagne avait eu un seul fils qui lui eût survécu, Louis le Pieux. En 843, trois ans après la mort de celui-ci, le traité de Verdun partagea l'Empire carolingien entre ses trois fils. L'Ouest fut pour Charles le Chauve et l'Est pour Louis le Germanique. L'aîné, Lothaire Ier, choisit cette terre du milieu, la Francie médiane, qui reliait deux mers entre elles, mordait sur les terres italiennes jusqu'au-delà de Venise et de Florence, contrôlait les vallées du Rhin et du Rhône, suivait aussi les cours de l'Escaut, de la Meuse, de la Saône, et englobait de nombreux centres artistiques de l'aire où s'était développé ce qu'on a appelé la Renaissance carolingienne.

En guise d'introduction, le premier espace de l'exposition revient sur cette Renaissance, symbolisée en 800 par la volonté de Charlemagne de se faire sacrer à Rome par le pape. *« Cet acte politique s'accompagna d'un geste*

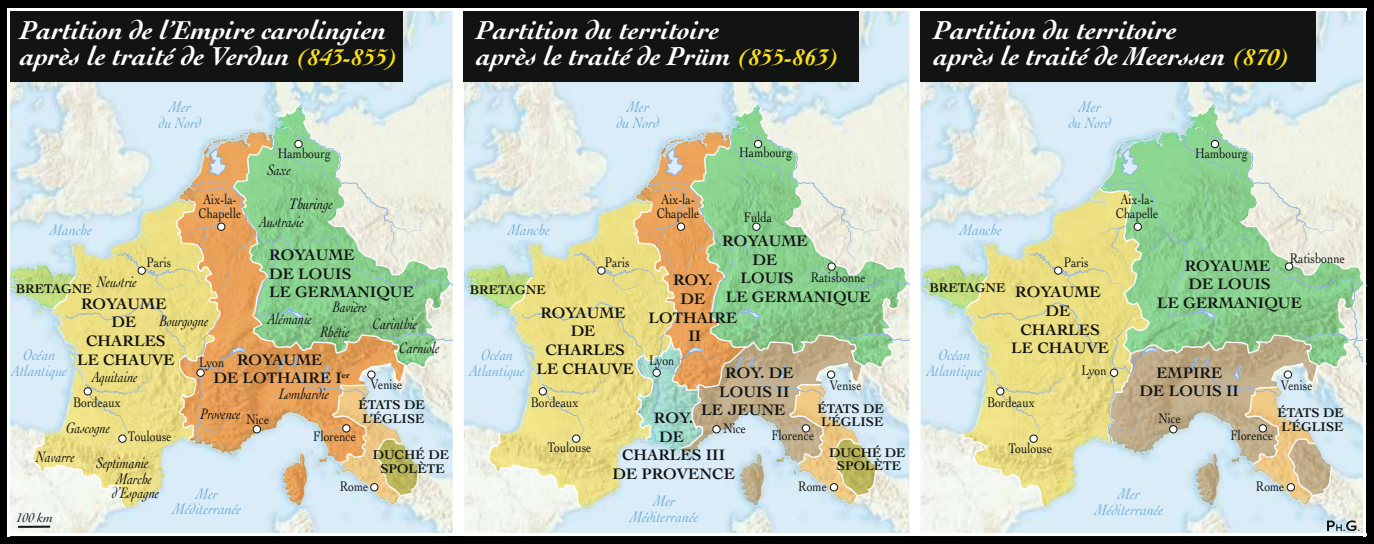
Livres sacrés
Ci-dessus : *Plaque de reliure,* ivoire d'éléphant, 984-1005 (Metz, musée de la Cour d'Or). En haut : *Evangiles de Lothaire,* parchemin, 849-851 (Paris, Bibliothèque nationale de France). Page de gauche : *Evangéliaire,* parchemin, bois, or, argent, pierres semi-précieuses, corail, perles, soie, émail et verre. Manuscrit : Tours ou Lotharingie, IXe siècle. Reliure : Trèves, Xe et XVIIIe siècles (Nancy, trésor de la cathédrale Notre-Dame-de-l'Annonciation).

Les trois frères
Ci-dessous : la mort du fils de Charlemagne, Louis le Pieux, en 840, entraîna le partage de l'Empire carolingien entre les trois fils de ce dernier lors du traité de Verdun (843). La Lotharingie fut à son tour divisée entre les fils de Lothaire Ier, à sa mort en 855, avant que les frères de celui-ci ne récupèrent, en 870, les territoires de leurs neveux défunts, Charles de Provence et Lothaire II. Ci-dessus : *Peigne de saint Héribert*, ivoire, Metz, vers 870 (Cologne, Museum Schnütgen).

artistique. Le règne de Charlemagne fut un formidable laboratoire créatif où se mêlèrent les influences germaniques, nordiques et latines, dont il proposa une véritable synthèse, précise Isabelle Bardiès-Fronty. *Ce sont les premiers pas vers ce qui deviendra l'art roman. »* Dans la pénombre exigée par leur fragilité, quelques solennels documents historiques, tel ce diplôme – charte délivrée par une autorité souveraine en faveur d'un bénéficiaire individuel ou d'une personne morale –, prêté par les Archives nationales, qui porte le sceau de Charlemagne, formé par une intaille antique. L'empereur y donne aux moines de Saint-Hippolyte, en Alsace, qui dépendent de l'abbaye de Saint-Denis, une partie de la forêt de Kintzheim. Ils y gagnent le droit de pâturage et celui de prélever des poissons et des oiseaux.

Ici comme dans le reste de l'exposition, une large place est accordée aux livres, les arts et la recherche du savoir se concentrant à cette époque entre les mains des clercs dans les *scriptoria*. La Renaissance carolingienne nous a d'ailleurs laissé notre écriture minuscule, la ronde et lisible caroline, que l'on peut découvrir dans les ouvrages prêtés par le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. On admire ainsi les *Evangiles de Saint-Denis*, un chef-d'œuvre sur lequel se sont penchés de nombreux spécialistes. Ses feuillets sont entièrement pourprés, son texte est transcrit à l'encre d'or et d'argent, le texte de ses Evangiles est écrit en caroline, le traitement pictural de ses compositions ornementales fait déjà preuve de liberté dans les mouvements. Longtemps considéré comme une production de la cour de Charlemagne, il est aujourd'hui admis qu'il a été écrit dans la seconde moitié du IXe siècle, au nord ou nord-est de la France actuelle, donc dans le territoire de la Lotharingie.

Si le royaume reçu par Charles le Chauve après le traité de Verdun est à l'origine du royaume de France, celui de Lothaire Ier fut éphémère. Douze ans après le partage de 843, le 29 septembre 855, celui-ci mourut au monastère de Prüm et son royaume fut à son tour partagé entre ses fils. L'aîné, Louis (Louis II) conserva l'Italie dont il était déjà empereur associé. Le cadet, Lothaire (Lothaire II) reçut la Francie, qui courait de la Frise jusqu'au plateau de Langres et comprenait la ville symbolique d'Aix-la-Chapelle, capitale de l'Empire carolingien. Charles, qui était encore un enfant, eut en partage la Provence, avec le *ducatus* de Lyon : un royaume entre Vienne et la



D'OR ET D'ARGENT
Ci-contre : *Croix de Lothaire*, or, argent, pierres semi-précieuses, perles sur âme de bois, Cologne, 984 (Aix-la-Chapelle, trésor de la cathédrale). A gauche : *Evangiles de Saint-Denis*, parchemin, France du Nord ou du Nord-Est, seconde moitié du IXe siècle (Paris, BnF).

© RHEINISCHES BILDARCHIV KÖLN, RBA_C001711. © PHILIPPE GODEFROY. © BNF. ©TARKER/BRIDGEMAN IMAGES.

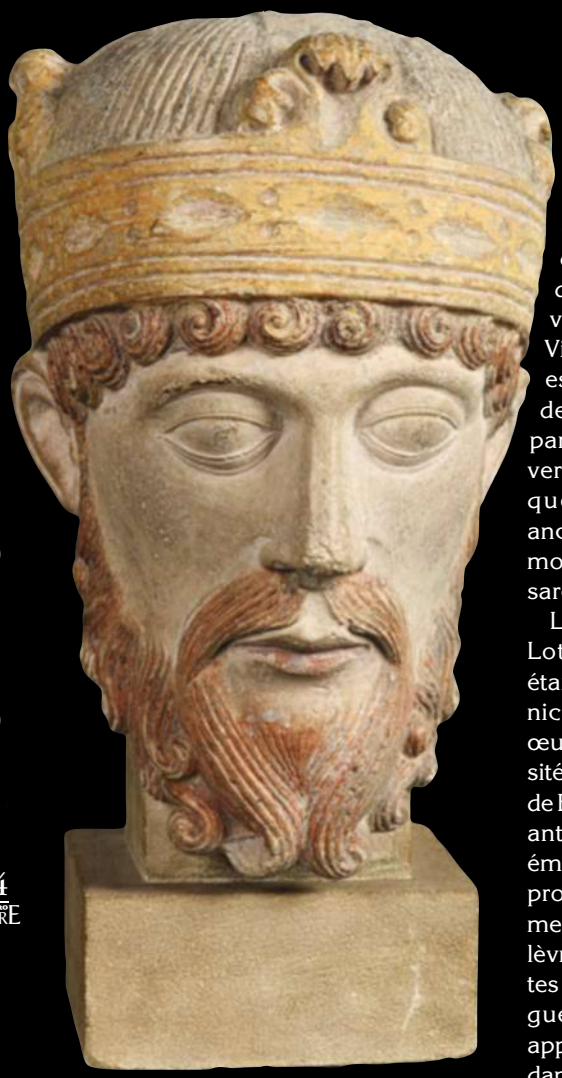
© VIENNE, KUNSTHISTORISCHES MUSEUM/SP. © SIMÉON LEVAILLANT. © AKG-IMAGES/ERICH LESSING.

Méditerranée, avec Lyon et Vienne comme villes principales. C'en était fini pour toujours de la « part médiane » du royaume de Charlemagne.

Charles de Provence mourut en 863 sans héritiers directs et ses frères se partagèrent son royaume. Louis II d'Italie prit la Provence, et Lothaire II le *ducatus* de Lyon. Mais Lothaire II mourut à son tour sans enfants légitimes en 869. Alors que son frère Louis II était occupé à refouler les Sarrasins en Italie du Sud, ses oncles en profitèrent pour se saisir de ses territoires à Meerssen en 870. Louis le Germanique prit les deux tiers de la Frise et surtout les lieux de pouvoir : Metz, Trèves et Aix-la-Chapelle. Charles le Chauve mit la main sur les terres à l'ouest de la Meuse et sur le *ducatus* de Lyon. Ce n'est pas fini ! En 875, Louis II d'Italie mourut sans enfants mâles. Charles le Chauve le remplaça alors comme empereur et roi d'Italie. Les territoires provenant de la part de Lothaire Ier se trouvèrent alors définitivement partagés entre ses deux frères.

C'est pourtant de ce royaume des deux Lothaire successifs que nous sont parvenus les trésors les plus délicats. Participant au retour de l'antique qui caractérise le goût artistique de la Renaissance carolingienne, l'art de la taille des gemmes et surtout celui de l'ivoire se sont développés notamment à Metz, devenu un centre artistique important. Plusieurs rarissimes plaques d'ivoire sont exposées, dont l'une orne le plat supérieur de la reliure des Evangiles produits dans cette ville sous l'épiscopat de Drogon (823-855). Figures monumentales, organisation verticale et symétrique de la composition, cette représentation de la Crucifixion fourmillant de détails naturalistes est typique de ce qu'on a appelé la seconde école de Metz ou école lotharingienne, dans la seconde moitié du IXe siècle. L'œuvre préférée d'Isabelle Bardiès-Fronty est une autre plaque d'ivoire sculptée, prêtée par le Kunsthitorisches Museum de Vienne. *« On atteint ici l'acmé de l'art lotharingien,* s'émeut-elle. *Saint Grégoire le Grand est en train d'écrire ses commentaires de la Bible et d'autres moines copient. Grégoire se trouve au milieu d'une architecture fantastique, avec un oiseau sur l'épaule, signe de sa bienveillance. Les livres étant partout, c'est comme une mise en abyme de toute l'exposition. »*

La plume et la lettre Page de gauche : *Saint Grégoire,* ivoire d'éléphant, Lotharingie, seconde moitié du Xe siècle (Vienne, Kunsthistorisches Museum). Cette plaque de reliure devait orner un ouvrage du pape Grégoire le Grand. Ci-contre : *Cristal de Lothaire,* quartz, Reims, vers 865 (Londres, The British Museum). En haut : *Calice et patène,* or, argent doré, pierres semi-précieuses et émail, Trèves, Xe siècle (Nancy, trésor de la cathédrale Notre-Dame-de-l'Annonciation).



Au second étage, l'exposition s'éloigne des histoires de famille des descendants de Charlemagne et présente un choix d'objets qui permet d'entrevoir quelques instants de la vie quotidienne des habitants de l'espace carolingien. Ils ont été miraculeusement conservés dans des trésors d'églises ou exhumés au cours de fouilles archéologiques : étriers, pièces d'échecs, fibules, gourde en terre cuite provenant de l'épave d'Agay-A, échouée au large des côtes provençales… L'un de ces souvenirs est particulièrement émouvant. Il s'agit d'une lampe d'un verre épais, d'une couleur qui se rapproche du céladon. On l'imagine suspendue dans son cercle de métal, remplie d'huile ou de graisse, sa flamme vacillant dans le noir. Découverte à Villiers-le-Sec, dans le Val-d'Oise, elle est l'une des très rares pièces de verre de l'époque carolingienne qui soient parvenues jusqu'à nous. Seuls ont traversé tant de siècles les objets de verre que les hommes des civilisations anciennes disposaient auprès de leurs morts dans des contenants – urnes ou sarcophages – qui les ont protégés.

Les échanges entre l'empire des deux Lothaire et les civilisations voisines étaient facilités par les voies de communication qui le traversaient. Quelques œuvres prouvent ici l'étonnante porosité de ces mondes. Le musée norvégien de Bergen a prêté une curieuse applique anthropomorphe, en alliage cuivreux, émail et verre millefiori. La tête est disproportionnée par rapport au corps, le menton est relevé, les commissures des lèvres tombent vers le bas, les pommettes sont hautes. A quoi pense ce curieux guerrier ? Sculptée en Irlande, cette applique a été retrouvée à Myklebostad, dans l'un des fjords de la Norvège !

Le Xe siècle fut celui du déclin, puis de la fin de la dynastie carolingienne. A l'est, son dernier représentant, Louis l'Enfant, mourut en 911. Son successeur, Conrad de Germanie, laissa la place à Henri dit l'Oiseleur en 919. C'est le fils de celui-ci, Otton, qui, se faisant sacrer par le pape Jean XII à Rome, le 2 février 962, deviendra le premier empereur du Saint Empire romain germanique. En Francie occidentale, Louis V le Fainéant disparut en 987, à 20 ans. Après lui vint un descendant de Robert le Fort, comte d'Anjou. Il se prénommait Hugues ; à cause de sa chape d'abbé laïque, on lui donnera le surnom de Capet.

L'influence des artistes de l'époque carolingienne demeura cependant vive pendant tout le Xe siècle, comme en témoignent les objets d'orfèvrerie venus de Trèves, véritable feu d'artifice qui clôture l'exposition. On admire d'abord le reliquaire du Saint Clou, fourreau d'or orné d'émaux, de pierres précieuses et de gemmes antiques, d'une virtuosité inouïe. Trèves était en effet devenue la deuxième ville de l'empire sous Constantin, dont la mère, Hélène, avait rapporté de Terre sainte les reliques de la Passion. C'est pour honorer l'une de ces premières reliques parvenues en Occident qu'un évêque fit réaliser cet écrin insigne. A ce même atelier l'évêque Gauzelin de Toul commanda le calice et la patène exposés à côté, ainsi que l'Evangéliaire, dont les plaques d'argent ciselé représentent les quatre évangélistes. Conservés dans le trésor de la cathédrale de Nancy, ces chefs-d'œuvre de délicatesse et de raffinement témoignent de cette période

SAINTES RELIQUES Ci-contre : *Gloire à la Sainte Croix,* de Raban Maur, parchemin, XIIe siècle (Douai, bibliothèque municipale). Le fond de l'image est occupé par des lettres en caroline. Ci-dessous : *Reliquaire du Saint Clou,* or, émaux opaques et translucides, verre, pierres précieuses, gemmes antiques, Trèves, IXe ou Xe siècle (Trèves, trésor de la cathédrale). Page de gauche : *Tête de la statue funéraire de Lothaire III (954-986),* calcaire polychromé, vers 1135-1140 (Reims, musée Saint-Remi).

© MUSÉE SAINT-RÉMI, REIMS/SP. © BIBLIOTHÈQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI, MS. 0340, F. 001V /IMAGE CNRS-IRHT. © MUSEUM AM DOM TRIER/SP.

où les arts atteignirent un tel apogée que leur souvenir se prolongea dans les ateliers jusqu'à la fin du Moyen Age. A eux seuls, ils justifieraient la découverte de ces trésors lotharingiens.

• « Trésors du royaume de Lotharingie, l'héritage de Charlemagne », jusqu'au 8 octobre 2023. Hôtel départemental des expositions du Var, 1, boulevard Maréchal Foch, 83300 Draguignan. Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 19 h. Tarifs : 5 €/3 €/2 €. Rens. : hdevar.fr

À LIRE

Catalogue de l'exposition
Editions In Fine
200 pages
25 €

© CLARISSE REBOTIER/DIVERGENCE. © MNHN-JC DOMENECH/SP. © CLARISSE REBOTIER/DIVERGENCE.

TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann

Dessine-moi un mammouth

Star du Muséum national d'histoire naturelle, le mammouth de Durfort est de retour parmi les siens, numérisé et restauré, après un an d'absence.

GRANDE TOILETTE Démonté l'an dernier *(page de gauche, en haut)*, le fossile du mammouth de Durfort a retrouvé sa place dans la galerie de paléontologie *(ci-dessus)*. Socleurs *(page de gauche, en bas)*, forgerons et ferronniers ont restauré le squelette de métal qui le soutient. Les os ont été nettoyés et consolidés, des compléments en plâtre ont été retirés.

Premier fossile de mammouth méridional complet découvert dans le monde, admiré au Muséum national d'histoire naturelle par des générations de visiteurs, ce colosse de 4 m de haut et près de 7 m de long, fragilisé par le temps, la pollution, l'ancien chauffage au charbon, les variations de température, le contact avec le public et de hasardeuses manipulations dans les années qui suivirent son extraction, avait besoin de soins urgents. Après une semaine d'un minutieux démontage des os du squelette, soigneusement numérotés, le mammouth de Durfort a donc été mis en caisses l'année dernière et transporté jusqu'à Aubervilliers, dans les locaux de la société Aïnu, une entreprise spécialisée dans le soclage d'œuvres d'art.

Là, chaque partie a été nettoyée pour retirer les vieilles cires et les vernis desséchés. Les os fossilisés ont été consolidés avec des infiltrations quand c'était nécessaire. « *Lors de la première restauration du mammouth, au XIXe siècle, les composites utilisés étaient le bois, le fer et le plâtre*, explique Morgan de Saint Rapt, chef d'atelier et du projet chez Aïnu. *Nous avons remplacé certains composites par de la résine ou de la fibre de verre, et retiré du plâtre là où les scientifiques avaient constaté qu'ils déformaient un peu l'anatomie de l'animal. Quelques os originaux de l'extrémité des pattes ont retrouvé leur place. L'esthétique du soclage du XIXe siècle, très novateur pour l'époque, avec ses colliers prévus pour enserrer l'os sans le trouer ni l'abîmer a été conservée, bien sûr. Nous avons restauré quelques supports de côtes ou de vertèbres, nous en avons ajouté quelques-uns pour alléger la charge de certains os.* »

La mauvaise surprise est venue des mâts et de la poutre qui portent la structure. Lorsque les équipes d'Aïnu ont commencé à les sabler, des fissures sont apparues en effet sous la peinture. Leur consolidation réclamant un gros travail dont la pérennité n'était pas garantie, il a été décidé de les changer. Les connaissances actuelles sur les mammouths méridionaux ont permis aussi de donner au fossile une position plus juste. Son cou a été réduit, la position de son bassin inclinée pour lui rendre la démarche à l'amble des éléphants, et sa queue retombe désormais de manière plus souple et naturelle.

Au-delà de l'intervention patrimoniale elle-même, ce projet de restauration a permis d'enrichir les connaissances historiques et scientifiques, à la grande satisfaction de Cécile Colin-Fromont, qui dirige la galerie de paléontologie et d'anatomie comparée du Muséum. « *Lorsque nous avons lancé l'appel aux dons pour financer le projet en 2020, nous avons été contactés par la famille de Paul Cazalis de Fondouce, le découvreur du mammouth. Comme celui-ci avait été président de la Société archéologique de Montpellier pendant des années, ses descendants ont longtemps cru qu'il*

lui avait légué tous ses papiers. Mais, dans une armoire que personne n'ouvrait jamais, ils venaient de retrouver beaucoup de documents… Paul Cazalis de Fondouce écrivait tout, gardait toutes les lettres qu'il recevait, la copie de celles qu'il envoyait, ses croquis… La famille m'a généreusement ouvert ses archives et j'ai été très émue en les lisant ! »

Ces archives ont permis de préciser l'histoire de la découverte. Deux savants, Paul Cazalis de Fondouce et Jules Ollier de Marichard, sont appelés en 1869 pour faire des fouilles archéologiques sur la commune de Durfort, dans le Gard. Du haut de leur diligence, ils aperçoivent une dent de mammouth, sur un tas de pierres au bord de la route. Curieux, les deux amis débutent des fouilles presque immédiatement. Ils comprennent vite qu'au même endroit, il y a un crâne, une omoplate, des vertèbres et sans doute le reste d'un squelette. Ils dégagent le crâne, deux vertèbres et le reste d'une défense d'un mammouth méridional mâle d'environ 25 ans : l'animal est sans doute mort embourbé dans la zone, qui devait être marécageuse à l'époque. Interrompus par la mauvaise saison, les deux hommes se disent qu'ils reviendront l'année suivante. Hélas, la guerre de 1870 vient perturber leurs projets et, lorsque le conflit est terminé, le propriétaire du terrain, qui a compris l'importance de la découverte, exige une somme importante pour fouiller chez lui…

« Nous croyions que Paul Cazalis et Jules Ollier s'étaient directement adressés au Muséum de Paris, raconte Cécile Colin-Fromont, *mais en épluchant les archives retrouvées, j'ai compris qu'ils s'étaient d'abord tournés vers la faculté de Montpellier. Celle-ci, qui venait d'acquérir un squelette de baleine, ne pouvait pas payer… Impossible pour les deux découvreurs de laisser un tel trésor quitter la France. Ils se tournent donc vers le Muséum, qui avait manifesté, lui aussi, son intérêt pour le mammouth. Toutes les lettres de la négociation ont été conservées. Le Muséum a acheté les droits de fouille pendant quatre ans. Nous avons compris que beaucoup d'autres fossiles avaient été découverts avec le mammouth et transportés au Muséum, mais aussi que beaucoup avaient disparu, sans doute en grande partie à cause des inondations de 1910, pendant lesquelles le sous-sol de la galerie de paléontologie a été entièrement inondé. »*

C'est donc seulement deux ans après la guerre que, les négociations terminées, le mammouth est entièrement excavé. Les longs mois pendant lesquels il est resté plus ou moins exposé aux intempéries ont fragilisé ce géant. Le chef de l'atelier de moulage du Muséum consolide ses os sur place avec une colle à base de blanc de baleine qu'il a lui-même conçue et dont la recette vient d'être retrouvée dans les papiers de Paul Cazalis. Installé dans trente-trois caisses, le mammouth est convoyé jusqu'à Paris dans un train spécialement affrété pour lui, qui part en gare de Sauve (Gard) le 23 juillet 1873. Le squelette est renforcé puis monté sur son socle.

Depuis l'inauguration de la galerie de paléontologie et d'anatomie comparée en 1898, le mammouth de Durfort n'avait jamais été démonté. Sa restauration a entraîné le lancement de nouvelles recherches scientifiques. Alors qu'en 1869 on pensait que les fossiles retrouvés à Durfort dataient d'il y a environ 2 millions d'années, les paléontologues pensent aujourd'hui qu'ils remontent à une époque plus récente : entre 1,2 million d'années et 700 000 ans avant notre ère.

Entre juin et septembre 2022, une équipe pluridisciplinaire du Muséum est

EN BAS : © MNHN-JC DOMENECH/SP. PHOTOS : © CLARISSE REBOTIER/DIVERGENCE.

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE Le mammouth méridional de Durfort, dont deux vertèbres *(ci-contre)*, le crâne, une omoplate et une défense ont été dégagés très vite par les fouilleurs en 1869, n'avait jamais quitté le Muséum depuis son installation en 1898. Ce géant, un mâle de 25 ans, a dû s'embourber dans un marécage il y a environ un million d'années. Il a retrouvé une position anatomique plus juste *(en haut)*, proche de la marche à l'amble des éléphants. Les os originaux des extrémités de ses pattes *(page de droite, en haut)* ont remplacé les moulages qui étaient exposés jusqu'à présent.

retournée fouiller dans un terrain accolé à celui où le mammouth avait été découvert. Les paléontologues ont retrouvé des restes de loups, d'hippopotames, de rhinocéros, de chevaux. Les paléobotanistes ont pu prélever de nombreux fragments de végétaux. Les palynologues ont récupéré des graines de pollen qu'ils ont pu étudier au microscope. Les sédimentologues ont coupé des tranches de sédiments pour observer les différentes couches. Les paléoclimatologues ont aussi été sollicités pour déterminer, en fonction de l'assemblage des végétaux, si le mammouth est mort pendant une ère glaciaire ou interglaciaire. Les paléomagnéticiens, enfin, étudient les particules qui ont enregistré les inversions du champ magnétique de la Terre. Du fait de ces variations, ces données, par leur croisement avec les autres, vont contribuer à préciser la datation.

Les résultats définitifs sont attendus en 2025, mais déjà les connaissances sur l'environnement du mammouth ont été affinées : des restes de hêtres, de sapins, de chênes-lièges tendent à prouver que le mammouth de Durfort, qui se nourrissait de feuilles comme les éléphants, a vécu pendant une période de réchauffement interglaciaire dans un paysage de prairies et de forêts méditerranéennes continentales. On sait aussi qu'il y avait une grande rivière sur le terrain. Sans doute tous ces animaux étaient-ils rassemblés là pour boire et se sont-ils retrouvés prisonniers d'un épisode cévenol (pluies diluviennes).

Un autre mystère a été résolu, celui du crâne de l'animal. Celui-ci, qui pèse 420 kg, surprenait les équipes du Muséum parce qu'il ressemble beaucoup à ceux des actuels éléphants d'Asie et moins aux croquis faits par Paul Cazalis et Jules Ollier en 1869. Une tomographie a été réalisée par le Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA) à Cadarache (Bouches-du-Rhône), qui a permis de réaliser une numérisation 3D du crâne. En fait, celui-ci est composé de plâtre, de bois, de métal et de très peu d'os et d'émail. Il a donc été largement remodelé au XIXe siècle. En accord avec l'architecte en chef des monuments historiques, le Muséum a décidé de le conserver ainsi, à la fois parce que la gangue de plâtre protège les fragments d'os et parce qu'avec les années, le crâne, même invraisemblable, est lui-même devenu un objet patrimonial.

Les scientifiques se sont demandé si ce mammouth méditerranéen, beaucoup plus ancien, rappelons-le, que le mammouth laineux, a pu croiser notre ancêtre, *Homo erectus*, puisque celui-ci était justement en train de remonter en Europe et que des vestiges humains vieux de 1,1 million d'années ont été retrouvés dans le sud de la France. Si aucun reste humain n'a été découvert sur le site, ce projet de recherche très fédérateur, qui se situe à la limite de l'histoire de l'homme, a amené paléontologues et préhistoriens à collaborer, ce qui constitue un authentique événement !

• **Muséum national d'histoire naturelle, galerie de paléontologie et d'anatomie comparée, 2, rue Buffon, 75005 Paris. Ouvert tous les jours sauf le mardi, de 10 h à 18 h. Rens. : www.mnhn.fr**

LE FIGARO HISTOIRE

1 AN
D'ABONNEMENT
6 NUMEROS

45 € au lieu de ~~59,40€~~

OU

2 ANS D'ABONNEMENT 12 NUMEROS | 80 € au lieu de ~~118,80€~~

+ 10 € DE RÉDUCTION

ABONNEZ-VOUS

PAR TÉLÉPHONE
01 70 37 31 70
avec le code RAP23008

PAR INTERNET
www.figarostore.fr/histoire

ou scannez ce code ▶

PAR COURRIER
en adressant votre règlement de 45 € ou 80 € à l'ordre du Figaro à :
Le Figaro Histoire Abonnement, 45 avenue du Général-Leclerc 60643 Chantilly Cedex

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 30/09/2023. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et uniquement au Figaro pour vous adresser des offres commerciales pour des produits et services offerts par Le Figaro. Afin d'exercer les droits relatifs à vos données personnelles dans les limites prévues par la loi, vous pouvez vous adresser à Le Figaro, DPO, 14 bd Haussmann, 75009 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées postales soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection commerciale postale, cochez cette case ☐. Photos non contractuelles. Vous disposez du droit de saisir la CNIL de toute réclamation concernant le traitement des données vous concernant. Notre politique de confidentialité et nos CGV sont disponibles sur https://mentions-legales.lefigaro.fr/le-figaro/politique-de-confidentialite-figaro et https://boutique.lefigaro.fr/conditions-generales-de-vente.

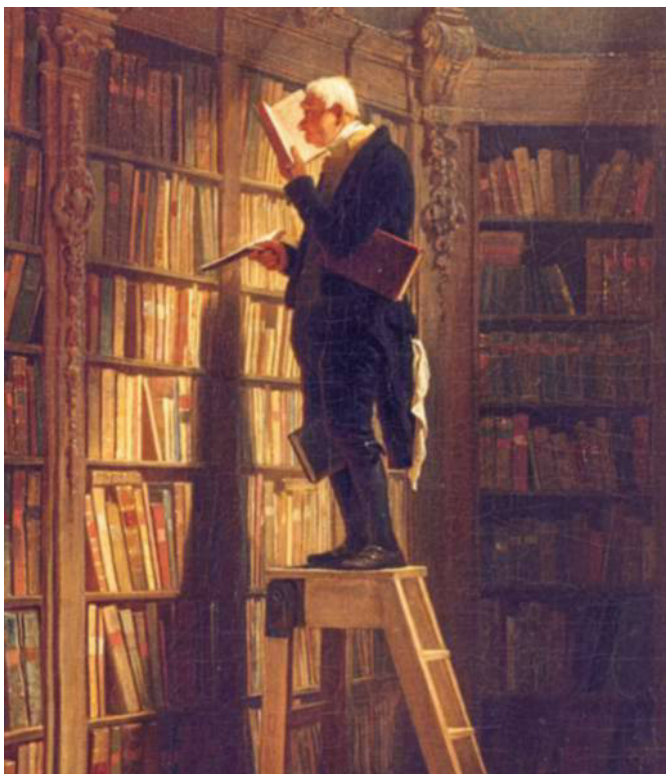
Par Vincent Trémolet de Villers

© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.

La dernière classe

C'est un étrange objet. Un livre en apparence, mais dès que vous l'ouvrez, il vous transporte, comme par magie dans les couloirs du temps. Son titre, *Un été de culture G, pour toute la vie*, annonce un cahier de vacances pour adultes, mais c'est tout le contraire ; c'est la curiosité insatiable de l'enfance que l'on retrouve en feuilletant ces pages : les cartes dans la classe, les noms des dieux d'Egypte, la taille des fleuves, la hauteur des sommets, les noms ensorcelants et mystérieux – Kuala Lumpur, Kamtchatka, Kalahari. Florence Braunstein et Jean-François Pépin, qui ont, mari et femme, elle, docteur ès lettres, lui, agrégé d'histoire, tous les deux enseigné la culture générale en classes préparatoires et publié ensemble de nombreux livres, signent là, c'est leur formule, leur « *dernière aventure* ». L'aventure de la découverte, de l'instruction, de la poésie du savoir. Marguerite Yourcenar le rappelle en fronton de l'ouvrage : « *Le meilleur pour les turbulences de l'esprit, c'est apprendre. C'est la seule chose qui n'échoue jamais.* » Et c'est bien le plaisir d'apprendre que l'on retrouve dans ce grand panorama qui se déploie du premier matin du monde jusqu'à aujourd'hui. L'astronomie, les continents, les langues indéchiffrables et innombrables, en 400 pages que l'on doit feuilleter, selon la recommandation même des auteurs, selon notre fantaisie, tracent les contours de notre monde. Entre la leçon de chose, l'atlas, la chronologie, l'anthologie littéraire, « Tout l'Univers » et « Les Belles Histoires de l'oncle Paul », on voit tomber les chutes du Niagara, s'étendre le désert de Gobi, couler le Nil dans sa majesté. Soudain apparaît l'écriture, se dressent les temples grecs et combattent les légions romaines. On enjambe allègrement les siècles, les millénaires même, mais les auteurs offrent au milieu du périple quelques bivouacs où l'on s'attarde volontiers : la tour de Babel, Aliénor d'Aquitaine, amante et mère de fer, quelques vers de Victor Hugo : « *Oh ! combien de marins, combien de capitaines…* »

L'arrière-petit-fils du pharmacien Homais nous dira, caressant son smartphone, que tout cela est dépassé. Qu'il suffit d'un clic pour dénicher la même chose sur Internet, que ChatGPT bientôt pourra générer en quelques secondes ces 400 pages. Et pourtant, il suffit de flâner quelques minutes dans cet ouvrage pour comprendre que le plus performant des systèmes de probabilités ne saurait en réaliser une seule ligne. Ce livre, c'est une preuve supplémentaire de tout ce que devons aux composantes de l'intelligence : l'expérience, l'émotion, la hiérarchisation. Dans la composition à la fois rigoureuse et fantaisiste qu'ils ont choisie, Florence Braunstein et Jean-François Pépin réveillent la conversation intérieure entamée dans notre enfance et que les travaux et les jours tantôt alimentent, tantôt enfouissent. En quelque sorte, avec le même enthousiasme qu'aux premiers jours, nos deux professeurs font ici leur dernière classe. « *Quelques sillons creusés dans l'histoire du temps*, écrivent-ils, *au fil des émotions gravées en nous, des invitations de nous-mêmes par nous-mêmes.* » Avec talent et érudition, ils parviennent à rendre de façon instructive, facétieuse et ludique, une vie entière de travail, de recherche et d'étude. C'est aussi ce qui transparaît dans leur livre : l'éternelle jeunesse de la culture.



© ARTOTHEK/LA COLLECTION.

L'AVENTURE INTÉRIEURE A gauche : *Le Rat de bibliothèque*, par Carl Spitzweg, vers 1850 (Schweinfurt, Museum Georg Schäfer).

À LIRE

Un été de culture G. Pour toute la vie
Florence Braunstein, Jean-François Pépin
Les Belles Lettres
416 pages
23,50 €

Retrouvez *Le Figaro Histoire* le 28 septembre 2023

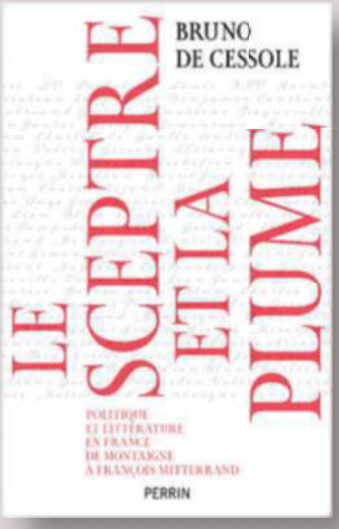
LE FIGARO HISTOIRE
OFFRE DU MOIS

ABONNEZ-VOUS !

ET RECEVEZ LE LIVRE

LE SCEPTRE ET LA PLUME

Bruno de Cessole



Nombre de pages : 592
Format : 15,4 x 24 cm

De Montaigne à François Mitterrand. L'histoire inédite d'une exception française.

La France possède une singularité enviée du monde, et sans doute vouée à disparaître : la liaison étroite qu'entretiennent depuis des siècles la politique et la littérature. En quel autre pays, un homme d'État estimerait que la légitimité issue du suffrage est rehaussée par le prestige de l'écriture ? En quel autre pays les grands écrivains jugent que leur génie leur octroie le devoir d'éclairer les destinées de la nation et de guider le peuple ? Ce croisement n'a pas été l'exception mais la norme, comme en témoignent par exemple la publication du *Mémorial de Sainte-Hélène* et celle des *Mémoires* de Charles de Gaulle dans la bibliothèque de la Pléiade.

Du XVIe au XXIe siècle, ce grand livre met en lumière, à travers une galerie de portraits d'hommes politiques qui ont écrit des chefs-d'œuvre et d'écrivains phares qui ont exercé le pouvoir, cette endogamie paradoxale qui n'a cessé de susciter l'étonnement des étrangers, car elle donne aux mots une résonance et à la politique une élévation, presque une transcendance, qui manque tant aujourd'hui.

Du côté des hommes d'État, voici Henri IV, Richelieu, Louis XIV, Mirabeau, Napoléon, Clemenceau, Jaurès, Blum, de Gaulle et Mitterrand, dont l'exercice du pouvoir s'est accompagné des pouvoirs de l'écrit. Parmi les écrivains dont la renommée a été le piédestal des ambitions politiques, voici Montaigne, Chateaubriand, Lamartine, Tocqueville, Hugo, Barrès, Malraux, Senghor…

La littérature apparaît tantôt comme le vecteur d'une ambition, tantôt comme le deuil éclatant d'espoirs déçus, tandis que la politique cherche dans la littérature un surcroît de légitimité conjugué à un brevet pour la postérité.

Un livre fort, doté d'une écriture superbe ; des portraits ciselés qui convoquent l'ironie de Saint-Simon et ont la profondeur de ceux de Sainte-Beuve.

1 AN
D'ABONNEMENT
+ LE LIVRE
LE SCEPTRE ET LA PLUME

59 € au lieu de ~~85,40 €~~
soit **31 %** DE RÉDUCTION

LE FIGARO HISTOIRE — BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner sous enveloppe non affranchie à : LE FIGARO HISTOIRE - ABONNEMENTS - LIBRE REPONSE 85169 - 60647 CHANTILLY CEDEX

Plus simple et plus rapide, abonnez-vous directement sur www.figarostore.fr/histoire ou scannez ce code

☐ **59 € pour 1 an** (6 numéros) + le livre « Le sceptre et la plume » au lieu de 85,40 € (prix de vente au numéro), soit une réduction de 31 %.

☐ **45 € pour 1 an** (6 numéros) au lieu de 59,40 € (prix de vente au numéro), soit une réduction de 24 %.

NOUVEAU Inclus dans votre abonnement, les numéros du Figaro Histoire en version numérique

☐ M. ☐ Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal |_|_|_|_|_| Ville _____

Tél. portable |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| pour améliorer le suivi de votre livraison

☐ Je joins mon règlement par chèque bancaire à l'ordre de : Société du Figaro.

RAP23007

☐ Je règle par carte bancaire :

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date de validité |_|_|_|_|

Signature obligatoire et date

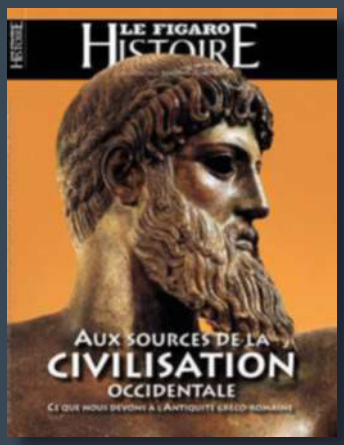
Pour accéder aux versions numériques, il est indispensable de compléter votre adresse mail :

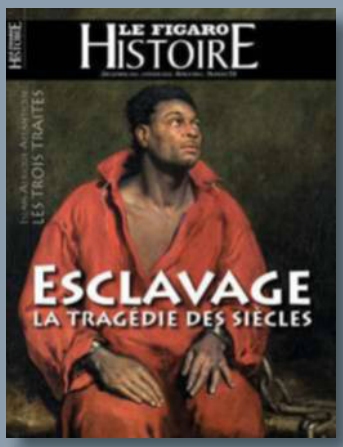
E-mail |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Offres France métropolitaine réservées aux nouveaux abonnés et valables jusqu'au 30/09/2023 dans la limite des stocks disponibles. Expédition du livre sous 4 semaines après réception de votre règlement. Photos non contractuelles. Vous pouvez acquérir séparément le livre « Le sceptre et la plume » au prix de 26 € + 10 € de frais de port et chaque numéro du Figaro Histoire au prix de 9,90 €. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et uniquement au Figaro pour vous adresser des offres commerciales pour des produits et services offerts par Le Figaro. Afin d'exercer les droits relatifs à vos données personnelles dans les limites prévues par la loi, vous pouvez vous adresser à Le Figaro, DPO, 14 bd Haussmann, 75009 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case ❑. Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées postales soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection commerciale postale, cochez cette case ❑. Photos non contractuelles. Vous disposez du droit de saisir la CNIL de toute réclamation concernant le traitement des données vous concernant. Notre politique de confidentialité et nos CGV sont disponibles sur https://mentions-legales.lefigaro.fr/le-figaro/politique-de-confidentialite-figaro et https://boutique.lefigaro.fr/conditions-generales-de-vente.

LE FIGARO HISTOIRE

RETROUVEZ LES NUMÉROS QUE VOUS AVEZ MANQUÉS





9 782810 510191

[COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION]

www.figarostore.fr/histoire ou au 01 70 37 31 70